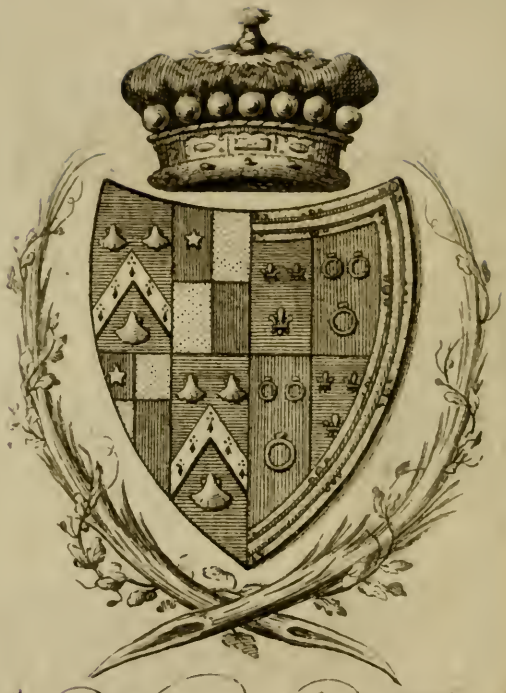

Anne Viscountess Townshend

PERKINS LIBRARY

Duke University

Rare Books

LE

PHILOSOPHE ANGLOIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME SEPTIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez J. RYKCHOFF, 1744.

LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE Mr. CLEVELAND. FILS NATUREL DE CROMWEL.

Utopia
R8R
P944F
V.7

LIVRE ONZIE'ME.

LA joye ne cherchant qu'à ſe répandre, il auroit été difficile à tant de cœurs ſatisfaits, de contenir leurs tranſports, & quand ils y auroient pû réüſſir, rien ne les obligeoit à ſe faire cette violence. L'opinion que j'avois fait prendre à M. de L*** & à ma Belle-ſœur, du caractére de Mylord Clarendon, leur fit pré-

venir volontairement les queſtions auſquelles ils devoient s'attendre ſur la ſituation de nos affaires, & ſur les motifs de leur voyage. Cet illuſtre Ami reçut leur confidence avec ardeur, & leur fit connoître qu'elle venoit moins de ſa curioſité que de ſon amitié & de ſon zèle. Il ne leur refuſa point ſes conſeils. Quoiqu'étranger, leur dit il, les dégoûts que j'ai reçûs de la Cour d'Angleterre, & la conduite que j'ai tenuë conſtamment depuis mon ſéjour en France, me mettent à couvert ici de toutes ſortes de ſoupçons. Je puis vous ſervir ſans apréhender qu'on m'obſerve & qu'on ſe defie de mes motifs. Si je me forme une juſte idée de votre ſituation, il ne peut vous reſter que deux inquiétudes; l'une, qui regarde la ſanté de M. Cléveland & ſa réconciliation avec ſon Epouſe; l'autre, ſur votre paſſage en Angleterre, auquel vos ennemis pourroient mettre encore des obſtacles. Le premier de ces deux ſoins, continua-t'il, en s'adreſſant à ma Sœur, ne ſçauroit vous cauſer deſormais autant d'embarras que de plaiſir, & je prévois que ce qui va rétablir le repos de M. Cléveland achevera promptement de guérir ſes bleſſures. C'eſt votre ouvrage, ajoûta-t'il, & j'aprendrai de vous-même de quelle maniére vous me croyez capable d'y contribuer; mais voici ce que j'ai à vous propoſer contre vos autres craintes. Le Duc de Montmouth eſt à Roüen. La mort funeſte de Madame l'a forcé de s'éloigner

de

de Paris, par des raiſons qu'il eſt inutile d'aprofondir. Il m'honore de ſon amitié, & je ſçai de lui-même que ne pouvant plus ſuporter la France, dans le deſeſpoir où il eſt d'un malheur auquel il ſe reproche d'avoir contribué, il n'attend, pour retourner en Angleterre, que l'arrivée d'un Courier qu'il a dépêché à Londres. Vous pouvez paſſer la mer avec lui. Je vous ménagerai cette faveur. Il vous fera comprendre dans l'état de ſa maiſon; & ſon caractére vous met à l'abri de toutes les recherches qui pourroient vous chagriner.

Cette ouverture ne ſouffroit point d'autre objection que celle de ma ſanté, dont M. de L*** n'oſoit aſſez répondre pour la croire ſi-tôt à l'épreuve d'un voyage long & pénible. Mais comme il n'étoit pas queſtion de partir au même moment, & qu'on pouvoit eſpérer que mes forces augmenteroient de jour en jour, Mylord Clarendon le fit convenir aiſément que nous devions accepter le parti qu'il nous propoſoit dans cette eſpérance. Ce fut un nouveau motif pour Madame Riding & pour ma Sœur, qui étoient toujours réſoluës de ſe mettre en chemin le jour ſuivant pour Paris. Elles communiquérent tous leurs projets au Comte. Il ne leur y fit changer que le deſſein, ſur lequel Madame Riding inſiſtoit encore, de ſe faire accompagner de Cecile. Vous n'avez pas beſoin de ſa preſence, leur dit il, pour toucher le cœur d'un Pere ſi tendre. Il ſuffit que vous

lui annonciez tous les biens qu'il ignore, & qui ne peuvent plus lui échaper. Fanny parut perſuadée comme lui, qu'il n'étoit pas néceſſaire de me preſenter ma Fille, ſurtout lorſqu'on lui impoſoit à elle-même la loi de demeurer à Roüen; & dans ce moment, peut-être, elle conſulta plus ſon intérêt que le mien. Quoiqu'il en ſoit, c'étoit entre les perſonnes du monde à qui j'étois le plus cher, que ſe tenoit ce conſeil, & que s'étoient formées toutes ces délibérations. Qui s'imagineroit que la prudence & la tendreſſe n'euſſent réüni toutes leurs lumiéres, que pour s'engager dans le parti le plus contraire à leur attente, & le plus funeſte à tous leurs deſirs?

Tandis que Madame Riding & ma Sœur partoient, pleines d'eſpérance, & que leur zèle s'animoit entre les bras de Fanny & de ma Fille qui les conduiſoient à leur voiture en les moüillant de leurs larmes & en leur recommandant, comme au Ciel, tout ce qu'elles croyoient avoir à deſirer; le Duc de Montmouth, agité de ſes chagrins, ſe promenoit dans la Plaine, ſous prétexte d'une partie de Chaſſe, qui l'occupoit moins que ſes rêveries. Il étoit à ſi peu de diſtance du Château, lorſque les Dames ſe faiſoient leurs derniers adieux, qu'ayant diſtingué le Comte de Clarendon qui avoit donné la main à ma Belle-ſœur, il s'aprocha au galop pour le ſaluer. Son arrivée n'empêcha point les deux Dames de partir au même inſtant; mais le Comte qui le voyoit familiérement

liérement tous les jours, le preſſa de deſcendre, pour ſe remettre un moment de la fatigue de ſon exercice, & lui voyant marquer une admiration extraordinaire à la vûë de mon Epouſe & de ma Fille, il crut cette rencontre favorable pour le deſſein qu'il avoit médité. Son premier compliment eut quelque raport à ſes vûës; il preſenta M. de L*** & les Dames au Duc, comme des perſonnes de diſtinction, qui méritoient ſon eſtime, & qui auroient quelque jour à lui demander une faveur. C'étoit l'engager à pouſſer plus loin la converſation, & lui procurer un amuſement plus conforme à ſon goût que la Chaſſe. Il ne fallut point de nouvelles inſtances pour le faire conſentir à la propoſition du Comte. Ses diſcours furent une continuelle exagération de ſon bonheur & des charmes de la Mere & de la Fille. Il ſe rendit ſans peine à la priére qu'on lui fit de diner au Château; & l'air de ſatisfaction qui ne l'abandonna pas pendant le reſte du jour, fit juger au Comte que ſa triſteſſe n'étoit pas difficile à ſurmonter.

Fanny & ſa Fille, quoiqu'occupées par d'autres ſoins, crurent devoir à notre intérêt commun la complaiſance qu'elles eurent de ſoutenir ſon entretien & ſes flâteries. Mylord Clarendon le remercia de la diſpoſition qu'il avoit paru prendre à nous ſervir, & le pria dans la même vûë, de revenir chez lui auſſi ſouvent qu'il pourroit eſpérer d'y paſſer le jour ſans ennui. Cette offre fut acceptée ſi avidement, que tant

d'ardeur devint ſuſpecte à mon Epouſe. Quelque fond qu'elle pût faire ſur la vertu du Comte de Clarendon, & ſur le zèle de M. de L*** elle les connoiſſoit à peine, & la raiſon ſert quelquefois moins que le tems à faire naître la confiance. Tout lui parut redoutable dans une ſituation ſi mal aſſurée; & tremblante, pour Cecile, ſur laquelle les regards du Duc s'étoient attachez auſſi ſouvent que ſur elle-même, elle jugea que le deſſein qu'il marquoit de revenir, étoit une nouvelle menace du ſort contre notre repos.

Il étoit vrai que le Duc avoit emporté les ſemences d'une dangereuſe paſſion, & que ne penſant point à la combattre, il étoit parti dans la réſolution de chercher tous les moyens de plaire. Mais par un caprice extraordinaire de l'Amour, les vrais ſentimens de ſon cœur n'étoient pas décidez. Il balançoit entre les charmes de la Mere & de la Fille, & l'expérience d'un jour n'ayant pas ſuffi pour déterminer ſon penchant, il avoit remis à ſe rendre compte de ſes propres diſpoſitions, dans les viſites qu'il méditoit. Cette incertitude n'auroit pas ſupoſé beaucoup d'ardeur dans un autre; mais le Duc de Montmouth ne forma jamais de deſirs modérez: jeune, préſomptueux, ardent juſqu'à l'impétuoſité, comblé d'ailleurs de tous les dons de la Nature & de la Fortune, enfin tel que l'Hiſtoire le repreſente, il ne ſe propoſoit rien qui ne devînt auſſi-tôt pour ſon

eſprit

esprit une loi invariable, & dans son cœur une passion violente. Le caractére dont il étoit revêtu, dans un âge sur lequel on ne se repose pas ordinairement des affaires importantes, & le rôle brillant qu'il venoit de faire à la Cour de France, augmentoient encore son impatience & sa fierté naturelle. Dès le même jour il chargea ses gens d'aprofondir tout ce qui regardoit la situation & les projets des deux Dames. Ayant découvert sans peine une partie de nos embarras, il en devint plus hardi dans ses espérances, & l'utilité même que nous pouvions tirer de sa protection pour entrer dans notre patrie, lui fit croire que ses bienfaits seroient comptez & serviroient à faire goûter sa personne.

Cependant il s'aperçut dès le jour suivant qu'on ne lui offroit point toutes les facilitez ausquelles il s'attendoit. Les allarmes de Fanny n'ayant fait qu'augmenter par ses réfléxions, elle prit le parti de feindre une indisposition qui l'empêchoit de paroître, & la bienséance obligeant sa fille de ne pas s'éloigner d'elle, il fut impossible au Duc de se procurer l'occasion de les voir. Elles continuérent de refuser ses visites, sous le même prétexte; sa présomption ne lui permit pas d'y soupçonner de l'artifice. Il ne cessa point de venir régulièrement chez Mylord Clarendon, & faisant mistére de ses sentimens, il se réduisit à faire assurer les Dames qu'elles pouvoient tout attendre de ses services.

Le besoin qu'elles en avoient n'étoit pas la plus vive de leurs inquiétudes. Elles employoient tous les momens à s'entretenir du voyage de ma sœur, & toutes leurs forces à souhaiter son retour. Les difficultez de son entreprise ne leur causoient pas plus de chagrin que sa longueur, & mille fois, dans leur impatience, ces deux cœurs passionnez auroient voulu courir sur ses traces pour hâter leur bonheur & le mien. Ciel ! par quelle rigueur le retardiez-vous encore ? d'indignes obstacles devoient ils résister un moment à toutes les faveurs dont vous étiez résolu de nous combler ? Avois-je besoin de ses rigoureuses préparations pour goûter vos bienfaits ; ou vouliez-vous m'avertir encore que si le bonheur touche de si près à la peine, il faut toujours penser que la douleur n'est pas plus éloignée du plaisir.

Madame Riding s'étant occupée sur la route à se faire raconter par ma belle-sœur cette longue partie de mes avantures qui s'étoit passée depuis notre séparation, jugea, sur la connoissance qu'elle reçut de mes dispositions & de l'état de mes forces, qu'il falloit garder des ménagemens pour venir jusqu'à moi. Elle proposa à Madame Bridge d'aller descendre au Château de M. de L*** qui étoit à peu de distance de Saint-Cloud, & dont ses anciennes liaisons lui avoient fait connoître les avenuës. Son dessein étoit de se faire précéder par ma sœur ; qui seroit venuë me préparer à la

voir

voir en m'annonçant sa visite, sans compter que les lumiéres qu'elle espéroit de recueillir si proche de ma maison, pourroient rendre à ma sœur même, sa commission beaucoup plus aisée. Elles exécutérent ce projet, & ce qu'elles aprirent en arrivant, leur fit remercier le Ciel de le leur avoir inspiré.

Un de leurs gens, que ma sœur dépêcha aussi-tôt à Drink, leur raporta, de la part de ce fidèle Anglois, que malgré ma foiblesse, dont je n'étois pas encore assez revenu pour le rassurer, j'avois voulu recevoir Gelin qui s'étoit presenté à ma porte, & que j'étois depuis long-tems à l'écouter & à l'entretenir. Drink ne doutant pas que ma sœur ne fût aussi allarmée que lui du seul nom de Gelin, lui faisoit dire en même-tems que s'il n'avoit pû résister à mes ordres, il avoit pris du moins les précautions qu'il avoit crû nécessaires à ma sûreté. Il n'avoit accordé l'entrée de ma chambre à mon ennemi, qu'après lui avoir proposé de lui lier les mains; & quelque humiliante que cette proposition fût pour Gelin, il y avoit consenti. D'ailleurs, mes Domestiques faisoient la garde à ma porte, avec la résolution de le punir sur le champ de leurs propres mains, s'il s'échapoit à la moindre insulte. Ils avoient pris effectivement toutes ces mesures avant que de l'introduire, & leur soin principal avoit été de me les cacher. Gelin, car il étoit vrai qu'il étoit renfermé avec moi depuis deux heures, avoit souffert que ses mains fussent

liées par Drink, sans autre précaution que de sauver une partie de sa honte, en les tenant sous les manches de son habit, qui étoient assez longues pour les couvrir. Je ne m'aperçus point de la contrainte où il étoit, & cette interressante entrevuë dont on attend le recit avec un juste empressement, finit sans que j'y eusse fait la moindre attention.

C'est pour entrer dans les sentimens de ma sœur que j'attribuë au Ciel le parti qu'elle avoit pris de s'arrêter chez M. de L*** avec Mme. Riding, car elle m'a protesté cent fois qu'elle n'auroit point été maîtresse de sa raison à la vuë de mon assassin & du meurtrier de son mari. Qui sçait en effet dequoi ses premiers transports l'auroient rendue capable ? Mais se trouvant rassurée par le témoignage de Drink, elle lui envoya ordre de la faire avertir au moment que je serois libre, ou de lui donner des nouvelles encore plus promptes s'il étoit arrivé quelque chose qui demandât plus de diligence.

Mais je n'avois besoin du secours de personne ; & les peines qui me restoient à souffrir, venoient moins de mes craintes ou de mes dangers, que de la confusion de mes sentimens & de l'impétuosité de mes desirs. J'avois reçu la veille, c'est à-dire, le jour que ma sœur étoit partie de Roüen, la derniére Lettre qu'elle m'avoit écrite de Quevilly. Ce n'étoit plus des conjectures ni des doutes. Dans la premiére ardeur de sa joye, elle avoit si peu mesuré ses expressions, qu'entraîné moi-même par

là

la force de ſes termes, autant par les réfléxions que j'ai déja repreſentées, je m'étois livré ſans ménagement à l'excès d'un tranſport que je ne pouvois plus modérer.

O Dieu! les heureux momens! La Lettre de ma ſœur étoit tombée dans mes mains. Mille ſenſations délicieuſes, un renouvellement de vie & de chaleur, des raviſſemens de joye, un goût de vertu & d'amour, toutes les douceurs dont la perte avoit fait ſi long-tems mon deſeſpoir, s'étoient fait ſentir à mon cœur dans le même inſtant. J'étois demeuré comme immobile dans le ſentiment de mon bonheur; & trop foible pour tant de plaiſir, j'avois apréhendé long-tems d'y ſuccomber, & qu'un excès de joye ne fît en un moment ce que la douleur n'avoit pu faire dans le cours de tant d'années malheureuſes.

Ma ſœur n'entroit pas néanmoins dans un détail qui ne laiſſât rien éclaircir. Elle m'aſſuroit de l'innocence de mon épouſe. Elle me la repreſentoit vertueuſe, fidèle, plus tendre & plus aimable que jamais; tranſportée du deſir de me revoir, & payant de ſes larmes chaque moment d'un cruel délai qui la faiſoit mourir d'impatience. Elle me promettoit plus que je ne pouvois jamais eſpérer; des miracles, diſoit-elle, des faveurs du Ciel qu'elle avoit peine elle même à ſe perſuader, quoiqu'elle poſſédât déja ce qu'elle m'annonçoit, & que les treſors qui m'étoient deſtinez fuſſent réellement entre ſes mains. Elle ne

me demandoit qu'un jour pour me rendre le plus heureux de tous les maris & de tous les peres ; enfin, devant arriver chez moi au moment que je m'y attendrois le moins, elle me recommandoit le soin de ma santé, & l'usage de ma Philosophie, pour soutenir des excès de biens dont tout ce qu'elle m'écrivoit n'étoit qu'une foible image. Aussi sûr que je l'étois de sa sagesse & de son amitié, je ne pouvois refuser ma confiance à de si hautes promesses, & sans porter mes vûës plus loin que le retour de Fanny, j'y trouvois de quoi justifier ses plus fortes expressions : mais en me prêtant avidement à des espérances si flâteuses, il me restoit des obscuritez qui revenoient me tourmenter malgré moi, & qui laissoient encore quelques nuages dans mon imagination.

Madame Lallin s'étoit renduë à Chaillot : elle ne s'étoit point contentée d'interroger les domestiques ; mais quoiqu'elle se fût adressée à la Supérieure, qu'elle supposoit mieux informée, elle avoit eû le chagrin de n'en pouvoir tirer d'autre éclaircissement que celui que j'avois reçû de Drink. Ma sœur avoit jugé avec beaucoup de prudence, qu'elle ne devoit communiquer à personne le secret de son voyage ; & n'ayant parlé que du dessein où elle étoit avec Fanny, de passer promptement en Angleterre, elle avoit laissé toutes les Religieuses dans l'opinion qu'elle avoit pris directement la route de Londres. Cette réponse qui fut confirmée à Madame Lallin,

lin, ſans la moindre explication, auroit augmenté le trouble que m'avoit cauſé le premier raport de Drink, ſi je n'euſſe conſidéré que ma ſœur paroiſſant ſuivre toutes les démarches de Fanny, il étoit également impoſſible, & qu'elle ignorât ſon départ, & que l'ayant apris, elle continuât de me flâter de plus en plus par ſes Lettres. Chaque jour j'en recevois une nouvelle, avec des explications qui paroiſſoient être l'effet continuel de ſes recherches, & qui ſupoſoient toujours qu'elle ne perdoit pas de vûë la conduite de mon épouſe. A la vérité, j'avois peine à comprendre d'où lui venoient toutes les lumiéres qu'elle me communiquoit; mais la plûpart de ſes lettres m'étant aportées par un de mes Domeſtiques qui feignoit d'arriver de Roüen, je me figurois qu'elle ſe ſervoit de la même occaſion pour écrire régulièrement à Chaillot. Comme j'en recevois peu qui ne continſſent quelques circonſtances de la paſſion & des artifices de Gelin, je réſolus de ſatisfaire la curioſité que j'avois toujours eûë de l'entretenir; & lorſque la derniére Lettre de ma ſœur eut écarté tous les reſtes de mes ſoupçons, je n'en eus que plus d'ardeur pour en découvrir la malheureuſe ſource.

Je fis apeler Madame Lallin Voyez cette Lettre, lui dis je, & félicitez moi du changement de mon ſort; car je ſçai la confiance que je dois à ma ſœur; & dans quelque lieu que ſoit Fanny, je n'at-

tens

tens plus que des jours heureux. Oüi, repris-je, en voyant qu'elle me regardoit d'un air interdit, Fanny eſt innocente, j'ai ſoupçonné injuſtement ſa vertu, je lui rends mon eſtime & ma tendreſſe. Heureux! continuai-je avec un ſoupir dont je retenois la moitié, ſi je puis lui faire oublier des peines dont j'ignore encore les cauſes. Mais je veux les connoître, & ce n'eſt pas aſſez de lui rendre juſtice aujourd'hui, ſi je ne ſçai à quel démon je dois attribuer ſes infortunes & les miennes. On les rejette ſur Gelin, ajoûtai-je en la regardant d'un œil fixe. Il a prouvé par des marques trop funeſtes que c'eſt lui ſeul que je dois accuſer. Cependant je ne ſerai point content ſi je n'en obtiens l'aveu de ſa bouche, & ce n'eſt pas traiter mon aſſaſſin avec trop de rigueur, que de mettre ſa grace à ce prix. J'allois prier Madame Lallin de chercher avec moi quelles meſures j'avois à prendre pour me procurer la ſatisfaction que je deſirois; mais après quelques momens d'agitation, que j'attribuai d'abord à l'intérêt qu'elle prenoit à mon bonheur, je la vis tomber ſans connoiſſance.

Je dois proteſter, pour mon bonheur & pour le ſien, que je n'avois pas le moindre preſſentiment de ce qui cauſoit ſon trouble. Si j'avois mis quelque fermeté dans mon diſcours, c'étoit peut-être un effet du conſeil de ma ſœur, qui m'exhortoit dans ſa Lettre à rapeler mes principes de Philoſophie, pour goûter ma joïe

ſans

fans indécence & ſans tranſports. J'avois fait cette réfléxion avant que de faire apeler Madame Lallin, & j'étois entré d'autant plus volontiers dans la penſée de ma ſœur, que l'uſage de ſon conſeil me paroiſſoit bien plus aiſé dans les faveurs de la fortune que dans ſes diſgraces. Ainſi je m'étois efforcé de réprimer juſqu'à mes ſoupirs. Mais l'altération de Madame Lallin venoit d'une cauſe qu'elle m'avoit cachée, & dont je ne pouvois avoir le moindre ſoupçon. Ma ſœur lui avoit écrit par le même Courier qui m'avoit aporté ſa derniére Lettre, & ne lui déguiſant point qu'elle étoit forcée, par des raiſons invincibles, de lui attribuer tous les deſaſtres de ma famille, elle l'exhortoit à réparer des fautes dont elle la chargeoit moins que le ſort, & à ne rien négliger du moins pour ſe rendre utile au rétabliſſement de notre repos. En ouvrant les yeux ſur le paſſé, Madame Lallin n'avoit pas douté que je n'euſſe reçû les mêmes impreſſions de ma ſœur. Elle étoit venuë en tremblant, lorſque je l'avois fait apeler, & l'eſprit déja trop troublé pour ſoûtenir long-tems un diſcours dont ſa prévention lui faiſoit prendre chaque mot pour un reproche, elle avoit enfin ſuccombé aux agitations de la douleur & de la crainte. Comme je n'avois pas encore les mêmes lumiéres, & que la prudence de ma ſœur avoit fait tourner tous mes reſſentimens contre Gelin, je regardai ce qui venoit d'arriver à

mes

mes yeux comme un accident paſſager, & j'y fis remédier ſans en être allarmé.

Mon ſeul regret fut de voir différer, par ce contre-tems, les meſures que je voulois prendre pour me procurer une explication avec mon ennemi. J'apris que Madame Lallin s'étoit miſe au lit, & qu'elle ne ſe croyoit point en état d'en ſortir avant la fin du jour. Mon empreſſement ne fit qu'augmenter. La viſite que je reçûs fort à propos de M. Audiger, ce même Chanoine qui avoit ouvert l'entrée de ma Maiſon à Gelin, me fit naître l'envie de l'employer à cette commiſſion. Il prévint mes deſirs en m'offrant civilement ſes ſervices; je les acceptai. Celui que j'ai à vous demander, lui dis-je, ne convient pas moins à votre profeſſion qu'au zèle que vous marquez pour mes intérêts. Vous connoiſſez Gelin, l'auteur de tous mes maux. L'imcomparable bonté de Madame m'a rendu maître de ſon ſort. Je lui pardonne, & je penſe à lui accorder la liberté. Il la recévra à ce moment de vos mains, ſi vous voulez vous charger de l'exécution de mes volontez. Mais des raiſons, auſquelles tout le bonheur de ma vie eſt attaché, me font ſouhaiter de l'entretenir ſans témoins. Je priai là-deſſus M. Audiger de voir les Chefs de la Juſtice, qui avoient reçû les ordres de Madame, & de convenir avec eux de quelle maniére je pouvois être ſatisfait. Il ſe rendit ſur le champ à Saint Cloud. Quelques

ques formalitez néceſſaires, que toute mon impatience ne put faire abreger, retardérent juſqu'au lendemain le ſuccès de ſes ſoins. J'en reſſentois de l'inquietude, lorſque Drink vint m'avertir, d'un air troublé, que Gelin demandoit à me parler, & s'obſtinoit à demeurer à ma porte.

Je devois être préparé à cette étrange viſite, & je la deſirois effectivement comme une choſe auſſi importante à ma vie qu'à mon honneur. Cependant le nom d'un ennemi ſi cruel, autant peut-être que l'importance des explications que j'attendois de ſa bouche, me cauſa une emotion dont toute ma réſiſtance ne fut point capable de me défendre. Drink, qui s'en aperçut, me conſeilla de faire chaſſer honteuſement un effronté, dont je ne devois attendre que des outrages ou des perfidies. Non, lui dis-je. C'eſt moi-même qui ai deſiré de le voir, & quoique j'aye peine à comprendre pourquoi il ſe preſente ſeul à ma porte, je veux qu'il ſoit introduit. Mes gens n'oſérent me contredire, mais le ſoin de ma ſûreté leur fit prendre des précautions dont je confeſſe que je ne m'aperçus par aucune marque.

Mon ennemi entra d'un air ferme, mais plus modeſte que je ne m'y attendois. Son viſage étoit pâle; ſes joüës enfoncées; & quoiqu'il affectât de baiſſer la vuë, je remarquai que ſes yeux n'avoient pas leur vivacité ordinaire. Je lui fis offrir un fauteüil. Il le refuſa, & comme il paroiſſoit

roiſſoit attendre que mes gens fuſſent ſortis, je leur fis ſigne de ſe retirer. J'étois prêt d'ouvrir la bouche, & ſans avoir deſſein de l'humilier par des reproches trop amers, je cherchois des expreſſions aſſez fermes pour le contenir dans une juſte modération, lorſque s'aprochant de mon lit, & mettant un genoüil à terre, il me prévint par un diſcours qui me ſurprit autant que ſon action. O Cléveland! s'écria t'il d'une voix foible & attendrie, ô le meilleur & le plus malheureux de tous les hommes! que demandez-vous de moi qui ne ſoit au-deſſous de mon repentir, & trop doux mille fois pour mon châtiment! Parlez, expliquez-vous, car la vie que vous m'accordez n'eſt plus à moi; & ſi je vous rends graces de l'avoir ſauvée de la honte du ſuplice, ce n'eſt pas pour la conſerver ſans vos ordres, ni pour l'employer à d'autre uſage qu'à vous ſervir. Il s'arrêta en jettant ſur moi un regard timide, comme s'il eût cherché dans mes yeux de quelle maniére je recevrois cet aveu de ſes remords. J'aperçus même quelques larmes qui s'entreſuivoient au long de ſes joüës. Vous devez être ſans défiance, reprit il, en baiſſant la tête d'un air humilié, & lorſque j'ai obtenu de vos Amis la liberté de paroître ici ſeul & ſans Gardes, vous vous figurez bien qu'ils ont cru pouvoir ſe repoſer ſur les témoignages, qu'ils ont exigé de mon changement. Oh! que je trouve de douceur à vous confeſſer mes crimes! De quel

quel poids funeſte je me viens décharger ! Mais vous ne les connoiſſez pas tous. Je ſuis prêt à vous déclarer le plus odieux, ſi vous voulez l'entendre.

Il s'arrêta encore, pour s'aſſurer que je conſentois à l'écouter. J'étois dans un trouble que je ne repreſenterai jamais tel que j'ai été capable de l'éprouver. Quelque douceur que le Ciel ait mis dans mon caractére, & quelque penchant même que l'humiliation volontaire de mon ennemi me fit ſentir à la pitié, j'étois retenu, comme malgré moi, par l'image de toutes mes peines, que ſa preſence ſembloit réunir devant mes yeux. Plus je commençois à me flâter qu'elles touchoient à leur fin, plus je reſſentois d'indignation à la vuë de celui qui les avoit rendu ſi longues & ſi inſuportables. Quoi ! j'écouterai ſans horreur un perfide, qui m'a vû miſérable ſans pitié ? Mon cœur s'attendrira pour ſon bourreau ? Je ſerai ſenſible à des remords qui naiſſent après la conſommation du crime ? Eh ! ſuis-je bien ſûr, diſois je, que celui qui a trahi mille fois ma confiance pour me plonger le poignard dans le ſein avec plus de facilité & de certitude, ne ſoit pas encore ici pour me tromper par quelque nouvelle impoſture ? Qui m'aprendra tout-d'un-coup à diſtinguer le cœur d'un traître, au travers de tant de nuages ſous leſquels il peut s'enveloper ? Cette confuſion de penſées, qui croiſſoit encore par celle de mes ſentimens,

timens, me communiquoit un air si sombre & si distrait, que Gelin, embarrassé de sa situation, tomba dans le même silence, & l'on n'auroit pas démêlé aisément pour lequel des deux cette contrainte étoit plus fatiguante. Enfin, les raisons qui m'avoient fait souhaiter de le voir, eurent la force de surmonter toutes mes répugnances. Je lui répondis que s'il étoit capable du repentir qu'il témoignoit, c'étoit une sorte de vertu, qu'il devoit conserver plus constamment que celle qu'il avoit souillé par tant de crimes. Je ne demande point, lui dis-je, à connoître ceux que j'ignore. Qu'ils demeurent à jamais ignorez; & que pour votre propre soulagement, que la mémoire en périsse jusques dans votre cœur! Mais s'il entre parmi vos remords quelque ombre de justice & de pitié, aprenez-moi par quel charme vous avez fait oublier son devoir à la malheureuse Fanny? Dites-moi quel poison a corrompu son innocence? Il m'interrompit avec chaleur: De quoi l'accusez-vous, s'écria t'il, & me ferez-vous compter encore parmi mes crimes celui d'avoir ruïné sa vertu? Ah! si le plus noir de ceux que j'ai à me reprocher est d'avoir eu le dessein & l'espérance de la séduire, il a toujours été le plus infructueux, & c'étoit à cette honteuse confession que je me préparois. Ne me chargez point des crimes d'autrui. Quels qu'ils soient, le Ciel connoît que s'ils ont altéré quelque chose au

caractére

caractére de votre épouſe, ils ont été plus heureux que les miens. Mais ne vous laiſſez-vous pas tromper par des impoſtures ; & me perſuaderez-vous jamais qu'une femme ſi ſupérieure à toutes les foibleſſes de ſon ſexe ait été capable d'oublier ſon devoir ?

Cette mépriſe dans laquelle je n'avois pas eu deſſein de le faire tomber, me parut ſi naturelle & de ſi bonne foi, qu'elle eut plus de force que ſes proteſtations & ſes ſermens, pour me diſpoſer à croire ſa confeſſion ſincére. Je ne voulus pas même le laiſſer dans l'erreur où mes expreſſions l'avoient jetté. C'eſt à vous ſeul, lui dis-je, que je ſuis en droit de reprocher les fautes de mon Epouſe, comme c'eſt de vous que je puis en aprendre toute l'étenduë. Je ne lui en impute point d'autres que celles que vous lui avez fait commettre. Vos plus noires offenſes ſont celles dont vous l'avez renduë complice ; avec cette différence entr'elle & vous, que le repentir d'une femme coupable ne ſuffit pas pour la ſatisfaction d'un mari outragé. C'étoit m'expliquer aſſez clairement pour lui faire comprendre de quoi je le ſoupçonnois. Il ſe leva, comme preſſé d'un mouvement intérieur qui ſe déclaroit par les agitations de ſon viſage, & ſe plaçant dans le fauteüil que j'avois fait aprocher pour lui, il me conjura de l'écouter.

Dans l'horrible abîme où je ſuis, me dit-il, coupable & deshonoré à mes propres yeux, qu'il m'eſt doux de pouvoir

témoigner

témoigner encore que mon cœur regrette du moins la vertu ? Je ne l'ai pas abandonnée volontairement : Elle m'a toujours fait sentir que j'étois fait pour elle ; & croyez-moi, lorsque je le confesse à ma honte, je ne lui ai pas fait un seul outrage dont elle n'ait été vengée sur le champ par mes remords. Mais tel est mon malheureux naturel, qu'une passion qui s'allume une fois dans mon sang agit sur moi avec la même force, & que n'étant point capable de résister à l'une ou à l'autre impression, c'est toujours la plus vive & la plus presente qui me determine à la suivre.

Il paroissoit se disposer à me faire toute l'histoire de sa passion ; mais dans l'impatience d'entendre les seules circonstances qui pouvoient m'interresser, je le pressai de se borner au recit de sa fuite avec mon Epouse. Après s'être recuëilli un moment, il leva les yeux au Ciel. Je vois bien, me dit-il, quel est le motif qui vous presse, & quand je me rapelle en effet notre départ de Sainte-Héléne, je conçois que je n'étois pas le seul misérable. Mais vous étiez rempli d'une passion, ajouta-t'il qui vous rendoit moins sensible à votre perte ; & moi qui n'avois qu'à gémir du present, & qui ne voyois dans l'avenir que de foibles sujets d'espérances, en vous ravissant l'objet de tous mes desirs, je n'emportois que la matiére de mes peines, & la cause qui devoit servir perpétuellement à les augmenter, que dites-vous de ma passion,

inter-

interrompis je, & quel adouciſſement vous figurez-vous que j'aye pû trouver à mon malheur ? Cette queſtion l'embarraſſa. Mais, répondit-il en baiſſant les yeux, vous paroiſſiez aimer Madame Lallin ; & peut être n'aurois-je jamais eu tant d'indulgence pour mes propres foibleſſes, ſi je n'euſſe cru que votre Epouſe vous étoit devenuë fort indifférente.

Arrêtez, interrompis-je auſſi choqué que ſurpris de ce téméraire reproche ; voilà donc le repentir & la ſincérité que vous m'avez promis ? Vous cherchez à couvrir vos trahiſons d'un prétexte, & vous m'attribuez des perfidies pour excuſer les vôtres ? J'aimois Madame Lallin ! J'avois perdu quelque choſe de ma tendreſſe pour Fanny ! O noire impoſture ! Mais je veux ſçavoir ſi vous eutes la cruelle adreſſe de faire prendre ces fauſſes impreſſions à Fanny. Hélas ! ajoutai-je, en pénétrant tout d'un coup ce qui ne s'étoit jamais preſenté à mon imagination, je commence à découvrir le funeſte nœud de mon infortune. Je vois tout ce que ma Sœur m'annonce avec tant d'obſcurité dans ſes Lettres. Vous avez trompé mon Epouſe. Vous vous êtes fait un jeu barbare de ſa bonté & de ſon innocence. Vous lui avez perſuadé que j'avois ceſſé de l'aimer. Ah ! je connois la délicateſſe de ſon cœur. Elle n'aura pu ſuporter l'idée d'une Rivale. Elle aura ſouffert mille tourmens mortels, ſans avoir la hardieſſe de ſe ſoulager par

par un soupir ; & dans l'excès de son desespoir, elle aura pris le parti de venir cacher ses douleurs dans le Convent de Chaillot.

Je ne raisonnois encore que sur les Lettres de ma Sœur, qui ne me parloit point ouvertement de Mme Lallin, & sur la connoissance que j'avois du caractére de Fanny. Mais l'innocence de cette chére Epouse étant décidée dans le fond de mon cœur, tout ce qui pouvoit s'y raporter prenoit pour moi la force d'une preuve, & j'étois déja au point de souhaiter bien moins des éclaircissemens pour la satisfaction de ma tendresse, que pour l'honneur de ma raison. Achevez, cruel Gelin, repris-je en m'attendrissant jusqu'aux larmes ! Et soit aveuglement, soit malignité qui vous ait fait former de si détestables desseins, aprenez-moi quels funestes fruits vous en avez tirez.

Dans quel redoublement d'horreur me jettez-vous, reprit-il en me regardant d'un œil consterné, & comment puis je suporter un moment la vuë du Ciel, & la vôtre, si je perds le seul prétexte qui avoit encore la force de soulager mes remords ? Traitez-moi de cruel & de perfide, je reconnois que j'ai mérité ces deux noms : mais je me suis toujours crû à couvert du reproche d'avoir troublé la paix de votre mariage, & je vous confesserai hardiment, qu'en me précipitant aveuglement dans mille sortes de crimes, je calmois quelquefois ma propre épouvente par la pensée

que

que vous m'en aviez ouvert le chemin. j'atteſterois le Ciel ſi j'oſois prononcer ſon nom. Il commença là-deſſus à m'expliquer de quelle maniére, & dans quel tems ſa paſſion s'étoit formée. C'étoit à mon retour de Pouhatan, & lorſque mes attentions pour Madame Lallin lui avoient fait croire que j'avois donné à cette Dame la tendreſſe que je devois à mon Epouſe. Quand il lui ſeroit reſté quelques doutes, le triſte état de Fanny auroit achevé de les diſſiper. L'œil d'une femme n'étant guéres ſujet à ſe tromper dans une obſervation ſi interreſſante, il avoit cru mon inconſtance avérée par ſes plaintes & par ſes larmes. C'étoit l'abattement & la langueur où il l'avoit vûë, qui avoient ſervi autant que ſes charmes, à lui amollir le cœur; & lorſqu'il s'étoit déterminé à lui rendre les ſoins de l'amour, il n'avoit pû s'imaginer aucune loi qui lui défendît d'aſpirer à la poſſeſſion d'un bien que j'abandonnois. Ne ſçavoit-il pas que mon mariage étoit un lien que j'avois la liberté de rompre, auſſi long-tems qu'il ne ſeroit pas ſcellé par les cérémonies proteſtantes ? Devoit-il craindre beaucoup de m'offenſer, lorſque me ſuposant une inclination nouvelle qui devoit me faire deſirer cette ſéparation au fond du cœur, il travailloit à m'en faciliter les moyens ? Il m'eût fait, s'il l'eût oſé, l'ouverture de ſon entrepriſe & de ſes deſſeins. Il m'eût crû capable d'agir avec lui de concert, pour lui faire naître quelque prétex-

te honnête, que j'aurois saisi avidement, & qui n'auroit pas mieux établi son bonheur que le mien.

Cependant s'il s'étoit hazardé dans cette supoſition à sonder les sentimens de Fanny, il avoit bien-tôt découvert combien il devoit rabattre de ses espérances. Avec la honte & le dépit de se croire mépriſée, il avoit trouvé dans le fond de son cœur les racines d'une si forte passion, qu'il avoit tremblé de la grandeur & des difficultés de son entrepriſe. Comme il ne pouvoit réüſſir que par la ruïne de cet obſtacle, il me confeſſoit que s'étant rempli de cette penſée, il avoit tourné de ce côté-là tous ses efforts. Peut-être s'étoit-il emporté au-delà des bornes. Il se souvenoit d'avoir groſſi quelquefois les aparences, & d'avoir même employé quelques artifices qu'il ne prétendoit pas juſtifier; mais ils étoient partis tous de la même source, c'eſt à-dire, de l'opinion de mon infidélité preſqu'autant que de la violence de son amour.

Je ne fus pas le maître de l'écouter plus long tems sans l'interrompre. Dans l'ignorance où j'étois encore de tous les détails qui se trouvent répandus dans ma narration, je lui demandai avec une inquiétude dont toutes les promeſſes de ma Sœur ne pouvoient me défendre, s'il s'étoit aperçû souvent du succès de ses artifices, & juſqu'à quel point sa cruelle adreſſe en avoit impoſé à la cruelle Fanny. Il remarqua mon agitation. Ah! me dit-il, puiſque je

ne

ne ſuis ici que pour réparer mes crimes, pourquoi n'ai-je pas commencé par les triſtes fruits que j'en ai recuëillis ? Je devois ce ſoin à votre repos. Hélas ! fiez-vous à l'aveu que la vérité m'arrache : il ne m'eſt pas échapé un mot depuis tant d'années ; pas un deſſein ni une penſée qui n'ait porté avec ſoi mon ſuplice & ſa punition. Vous abuſeriez aujourd'hui trop cruellement de mon humiliation, ſi vous me forciez ici de vous rapeler tous mes tourmens. Mais figurez vous quels ils devoient être, avec la funeſte paſſion que j'avois dans le cœur, lorſqu'au lieu de tirer quelque ſatisfaction de mes ſoins, j'avois ſans ceſſe le mortel tourment de leur voir produire les deux plus horribles effets que j'euſſe à redouter ; le malheur de ce que j'aimois uniquement, & l'augmentation de ces mêmes ſentimens que je cherchois à détruire. O Cléveland ! s'écria-t'il ici avec une impétuoſité de cœur qu'il ne put retenir : O trop heureux objet d'une conſtance ſi inébranlable & d'une tendreſſe ſi pure ! qu'avez-vous fait, ſi vous avez jamais offenſé par vos ſoupçons la plus aimable & la plus vertueuſe de toutes les femmes ? Mais s'il eſt vrai que vous l'ayez toujours aimée, reprit-il dans le même tranſport, où eſt-elle donc, & comment n'êtes-vous pas à ſes pieds pour y mourir de joye & d'amour ? Quoi ! vous êtes arrêté par quelque défiance de ſa vertu ou de ſa tendreſſe, Homme trop favoriſé du Ciel ! Eh ! ſçavez-

vous les douleurs & les larmes que vous lui avez coutez, continuoit-il, en jettant sur moi des regards où l'envie paroissoit se peindre avec l'étonnement. Sçavez-vous qu'elle n'a respiré que pour vous ? qu'elle a voulu mourir mille fois pour finir une vie qu'elle ne peut suporter sans vous ? qu'elle n'a le cœur rempli que de votre image, la bouche que de votre nom ? Vous ne sçavez donc pas que le plus précieux de tous les tresors est à vous, & que tout le pouvoir de la terre & du Ciel s'uniroit en vain pour vous la ravir un moment ? O froideur incroyable ! O lenteur d'un homme qui paroît ne sentir ni connoître le prix du bien ineſtimable qui est entre ses mains ! Il s'arrêta en revenant de ce transport, & quoiqu'il eût baissé aussi-tôt les yeux, comme s'il eût ressenti quelque honte de s'être laissé emporter par la force de son imagination, ou par celle de ses sentimens, je vis quelques larmes qui couloient au long de ses jouës, sans qu'il s'en aperçut.

L'ardeur de ses exclamations n'avoit pû manquer d'échauffer mon sang, & d'enflâmer plus que jamais tous mes desirs. Cependant un reste de l'impression que sa presence avoit faite sur moi & le renouvellement de tant d'anciennes traces qui ne pouvoient s'être effacées dans un espace si court, empêcha mes sentimens de s'élever avec un certain degré de force que je n'aurois peut-être pas été capable de moderer. Je lui fis reprendre son discours,

en

en l'y rapelant par une queſtion qui parut l'embarraſſer un moment. Avec l'opinion, lui dis-je, que vous prétendez avoir euë de mon infidélité ; comment ne vous eſt-il point arrivé de vous ouvrir à mon frere, qui vous aimoit aſſez pour recevoir cette confidence, & qui étoit trop vertueux pour ne pas condamner ma conduite ? Il me répondit, après avoir rêvé un moment, qu'il avoit eu cette penſée pluſieurs fois ; mais qu'avec la crainte de chagriner mon frere, il avoit été retenu par ſes propres vuës, ſur leſquelles il auroit apréhendé de lui donner quelques lumiéres.

Cette ſincérité m'ayant diſpoſé de nouveau à l'écouter, il reprit ſon diſcours avec les mêmes marques de confuſion. Diverſes circonſtances qu'il joignit au détail qu'on a déja lû de ſes perfidies, n'ajouteront rien à l'idée que le diſcours de Fanny en a fait prendre ; mais elles portent l'explication de quelques événemens qu'on a pû trouver obſcurs. Le funeſte deſſein qu'il s'étoit propoſé, de me perdre dans l'eſtime de mon épouſe, fit place à celui de l'engager à la fuite. S'étant aperçu que le prétendu triomphe de ſa Rivale bleſſoit preſqu'autant ſa fierté que ſa tendreſſe, il s'étoit attaché à donner toute ſa force à ce motif ; & ce fut en effet de tous ſes artifices celui qui lui réüſſit le plus heureuſement. Fanny, dans ſes agitations, ne parloit que de ſe dérober au commerce des hommes, & de chercher un azile à

ſon innocence, loin de l'ingratitude & de la perfidie ; il la ſoutint ſi adroitement dans ces idées, que ſes délibérations n'eurent jamais d'autre objet ; & lorſqu'elle fût réduite au dernier deſeſpoir par tous les degrez qui eurent la force de l'y conduire, elle ne trouva pour toute reſſource dans ſon imagination, que le parti de la retraite & de la ſolitude, dont elle s'étoit entretenuë perpétuellement. C'étoit bien une imprudence, & l'effet de cette ſimplicité de cœur dans laquelle elle avoit toujours vécu, que de s'arrêter à des idées vagues, dont un peu plus d'expérience du monde lui auroit fait connoître le danger ; mais dans une grande triſteſſe, rien ne ſe preſente à l'eſprit ſous des traits ſi ſpécieux que la douceur d'être livré ſoi-même au fond d'un deſert ou d'un abîme, & la raiſon s'arrête peu à former des difficultés contre ce qui flâte ſi agréablement la douleur. Gelin ne pouvoit rien eſpérer de plus favorable à ſon projet. Dans quelques bornes que la vertu de mon Epouſe l'eût toujours forcé de ſe contenir, il ne douta point que s'il s'engageoit une fois à ſe livrer à ſa conduite, il ne vît bien-tôt la fin de cette contrainte. Sous prétexte de lui chercher l'azile qu'elle deſiroit, il penſoit à l'écarter de tout ce qui pouvoit éclairer leurs démarches. Leur familiarité qui ne pouvoit manquer de ſe fortifier de jour en jour par l'habitude continuelle de ſe voir, ſembloit lui promettre, tôt ou tard, une

une victoire facile ; & l'adreſſe avec laquelle il étoit capable de ménager les occaſions, pouvoit faire quelque jour à ſa malheureuſe Eſclave une néceſſité abſoluë de recevoir ſa main, & peut-être de la lui demander comme une grace.

Horrible peinture du précipice, où l'honneur & la vertu peuvent être entraînez ! Gelin me confeſſa, que malgré le fond de reſpect qu'il n'avoit encore oſé violer, & qui alloit juſqu'à le rendre tremblant dans les entretiens les plus familiers qu'il avoit avec mon Epouſe, il ne l'eut pas plutôt arrachée de ma chambre, au moment de leur fuite, qu'il ſe crut maître abſolu de tout ce qu'à peine avoit-il jamais eu la hardieſſe d'eſpérer. Cependant ne lui voyant que des redoublemens de triſteſſe dans le Vaiſſeau, & ſe trouvant gêné par la probité du Capitaine François & de ſa femme, qui étoient moins propres à favoriſer le crime qu'à rendre ſervice à la vertu, il avoit recommencé à ſe défier de ſon entrepriſe. Ce fut alors que rapelant toutes les reſſources de ſon eſprit, il s'imagina que la ſolitude en effet étoit ſeule capable de lui aſſurer un empire abſolu ſur ſa proye ; & qu'il auroit des riſques à courir auſſi long-tems qu'elle pourroit recevoir d'autres ſecours que les ſiens. Les premiers lieux qui ſe preſentérent ſur la route, le Cap-verd, l'Iſle de Madére, toute l'Iſle ſauvage ou deſerte qui lui parut propre à l'exécution de ſon deſ-

sein lui fit naître une forte envie de s'y arrêter. Il s'efforça d'en faire goûter la proposition à Fanny, & de lui en persuader la nécessité. Mais la trouvant au contraire dans des idées qui le firent trembler pour toutes ses espérances, il en avoit conçu tant de rage, qu'il eût mis vingt fois le feu au vaisseau, s'il eût vu la moindre aparence de pouvoir se sauver avec elle, en faisant périr le Capitaine & tout l'équipage.

Il me fit une relation qui me fit frémir, de l'artifice qui lui avoit manqué à Madére. Fanny, en faisant le même recit à ma belle-sœur, ignoroit encore par quels moyens il avoit pû se ménager des intelligences dans un lieu où elle ne le croyoit point plûtôt arrivé qu'elle. Mais il m'apprit qu'après une tempête qui avoit exposé leur vaisseau à quelque danger, le Capitaine ayant fait jetter l'ancre dans l'obscurité pour attendre que le jour lui fît reconnoître sa route, & tout le monde s'étant livré d'autant plus volontiers au sommeil, que la violence de la mer ne l'avoit permis à personne pendant deux jours & deux nuits; lui seul, à qui le trouble de son esprit ne laissoit pas un moment de repos, étoit demeuré sur le tillac à se promener dans les ténèbres. Les premiers rayons du jour lui firent apercevoir à peu de distance une côte agréable, & cette vuë renouvela toute son ardeur pour abandonner le vaisseau avec Fanny. Cependant ses propositions ayant été rejettées au Cap-verd,

il

il conçut qu'elles n'auroient pas plus de succès dans un autre lieu, s'il ne les revêtoit de quelque prétexte plus séduisant. Il profita du tems où tout l'équipage étoit encore endormi, pour se mettre dans la Chaloupe avec deux Matelots qu'il gagna par quelque present, & s'étant rendu au rivage, il ne perdit pas un moment pour reconnoître avec sa pénétration ordinaire, quel avantage il y avoit à tirer des circonstances. Ce fut le hazard qui lui fit rencontrer au bord de la mer une jeune femme & un homme plus âgé qu'elle, qui étoient à prendre le frais pendant le reste d'une belle nuit pour se préparer à soutenir la chaleur du jour. Il ne négligea point l'occasion qu'il cherchoit de s'instruire, & trouvant dans la jeune personne à qui il s'adressa, plus de vivacité & de finesse d'esprit qu'il ne devoit s'y attendre, il crut que la fortune avoit fait un miracle en sa faveur, pour lui ménager un secours dont il sentit tout-d'un-coup l'utilité. Mais quelles furent ses espérances, lorsque s'étant ouvert à demi, en tâchant de donner un tour honnête à ses desseins, il comprit par la maniére dont son ouverture fût reçûë, que celle qui lui offroit ses services, étoit la personne du monde qui pouvoit le seconder avec plus d'adresse. Pour faire naître sa confiance, elle ne lui cacha point qu'elle étoit Comédienne Espagnole, & célébre par des avantures dont elle faisoit gloire. Elle se nommoit, lui dit-elle, Dona

Cortona. Sa paſſion n'avoit jamais été pour les richeſſes ; mais, par un caprice aſſez ordinaire aux belles femmes, elle avoit réüni tous ſes deſirs à ſe diſtinguer par le nombre & par l'éclat de ſes conquêtes, juſqu'à ſacrifier ſouvent toute la douceur de ſa vie pour ſéduire un cœur dont la défaite pouvoit augmenter ſa réputation. Elle s'étoit expoſée par cette conduite à cent fâcheuſes avantures, & celle qui l'avoit conduite à Madére, n'étoit pas la moins embarraſſante. Elle y étoit venuë, comme elle le confeſſa ſecrettement à Gelin, avec un Inquiſiteur du Saint Office, qui avoit conçû à Madrid une violente paſſion pour elle, & à qui elle s'étoit fait un point d'honneur de faire abandonner ſon emploi & ſa profeſſion pour la ſuivre. Quoique ſon Amant ſe crût en ſûreté dans l'Iſle de Madére, parce que la Cour de Portugal n'étoit pas en bonne intelligence avec celle d'Eſpagne, il avoit pris le parti de ſe retirer à la Campagne, dans une maiſon aſſez écartée pour dérober ſon avanture aux Habitans de l'Iſle. Elle y vivoit avec lui depuis ſix mois ; & comme elle y étoit moins retenuë par ſa tendreſſe, que par l'idée chimérique de la réputation qu'elle s'étoit faite en Eſpagne, ce motif n'étoit pas aſſez puiſſant pour empêcher qu'elle n'y vécût avec beaucoup d'ennui.

Gelin jugea bien qu'une confidence ſi libre ne pouvoit venir que de la mauvaiſe opinion qu'on avoit de lui, & peut-être de

de la reſſemblance qu'on ſupoſoit entre ſon avanture & celle qu'on lui avoit racontée ; mais étant peu diſpoſée à s'offenſer de tout ce qui pouvoit être utile à ſes projets, il échauffa le zèle qu'on marquoit à le ſervir, par quantité de raiſons ſpécieuſes, auſquelles il joignit l'offre d'une ſomme conſidérable. Le rôle que la Comédienne avoit à joüer, fut préparé de concert, & le bon Inquiſiteur, qu'on avoit trouvé le moyen d'écarter pendant une partie de cette converſation, fut rapelé au conſeil, pour ſervir à l'exécution d'une entrepriſe dont il devoit partager les fruits. Il s'y prêta d'autant plus volontiers, qu'il en eſpéroit de l'agrément dans ſa ſolitude. Enfin, la difficulté n'étant qu'à faire conſentir mon épouſe à venir prendre quelques rafraîchiſſemens au rivage, Gelin ſe hâta de retourner au vaiſſeau pour l'engager à cette partie ſans affectation, & le Ciel qui vouloit mettre la vertueuſe Fanny à l'épreuve, permit qu'il y trouvât encore tout le monde enſéveli dans le ſommeil.

Si l'on ſe rapelle toutes les circonſtances de cette dangereuſe avanture, on ſera perſuadé, comme moi, que mon épouſe eût beſoin de toutes les forces de ſa vertu pour ſe défendre. Gelin la connoiſſoit juſqu'au fond du cœur. Sa cruelle adreſſe lui avoit fait pénétrer tout ce qui étoit capable d'effrayer ou d'attendrir cette ame conſtante, mais ſenſible & timide, & toutes les ruſes de la malignité & de l'artifice étoient em-

ployées contre la ſimplicité & l'innocence. Fanny demeura victorieuſe. O ! triomphe de la vertu & de l'amour ! Je paſſe ſur des victoires plus faciles, & m'attachant moins à relever les crimes de Gelin, qu'à juſtifier ma chere épouſe, je laiſſe, des aveux de ce perfide, tout ce qui ne peut ſervir qu'à le couvrir de honte.

Que ne me dit-il pas pour me faire regarder ſa paſſion comme un de ces malheurs du ſort, contre leſquels, ni la raiſon, ni la juſtice, ni l'honneur, ne fourniſſent point de ſecours aſſez puiſſans pour défendre la vertu, & qui conduiſent d'autant plus néceſſairement aux derniéres horreurs du crime, que chaque tranſport qui bleſſe le devoir ne peut être excuſé que par ſes excès ? J'écoutois tranquilement le recit de ſes fureurs. Mais lorſqu'il y mêloit quelques circonſtances où ſes artifices avoient fait entrer mon épouſe, il s'élevoit dans mon cœur des doutes & des inquiétudes ſi funeſtes, que tout mon ſang en reſſentoit l'effet comme celui d'un poiſon ; à peine avois-je aſſez de pouvoir ſur moi-même pour ſuſpendre mon attention & mon jugement juſqu'à la fin de ſon recit. Je me ſentois prêt à pouſſer des cris, & plus d'une fois j'aurois trouvé de la douceur à percer le ſein de mille coups, au cruel ennemi qui me retraçoit ſi vivement le ſujet de mes peines.

Cependant je ne pouvois me tromper aux marques de ſon repentir ; & cette penſée, que ſon humiliation me rendoit toujours

preſente

preſente, adouciſſoit par intervales l'amertume, & les reſſentimens de mon cœur. J'étois encore plus touché du témoignage qu'il rendoit preſqu'à chaque mot, aux ſentimens & à la conduite de Fanny. Je ne pouvois le ſoupçonner de déguiſement, lorſqu'il me repreſentoit ſon propre embarras & ſes propres craintes; & lors qu'accuſant ſans ceſſe la rigueur de ſon ſort, il ſe plaignoit avec un ruiſſeau de larmes, d'avoir commis une multitude de crimes, dont il n'avoit jamais recuëilli le moindre fruit. La force qu'il donnoit à ſes termes, pour m'exprimer l'idée qu'il avoit toujours eûë du caractére & de la vertu de mon épouſe, m'aidoit à comprendre comment il s'étoit toujours contenu dans ce profond reſpect, dont il me répétoit à tous momens qu'il ne s'étoit jamais écarté. Je me conſumois en l'adorant, me diſoit-il, & mon propre étonnement eſt qu'une flâme ſi parfaite ait pû devenir la ſource de tant d'égaremens & de crimes.

Enfin, m'ayant proteſté, après un long recit, qu'il ne m'avoit rien déguiſé, & n'ayant reçû de moi aucune queſtion à laquelle il ne ſe fût hâté de ſatisfaire, il me laiſſa dans un état que je ne pourrois nommer incertain, ſi le ſeul témoignage d'un ennemi étoit capable de diſſiper des doutes. A la vérité, celui de ma Belle-ſœur venoit s'y joindre, & quand je les aurois crû trop foibles chacun de leur côté, je devois du moins reconnoître qu'ils ſervoient

voient à ſe confirmer mutuellement. Cependant un reſte de peſanteur qui m'arrêtoit encore, empêcha mes ſentimens de prendre leur cours avec toute l'ardeur qui avoit commencé à les échauffer. La fuite de Fanny, le meurtre de ſon frere, mes propres bleſſures, ſe trouvoient aſſez expliquées par les détails que je venois d'entendre, & ma jalouſie même ne me fourniſſoit plus d'objections, mais étoit-ce aſſez que mon honneur eût été épargné juſqu'à un certain point, & le devoir d'une femme ne peut-il être bleſſé que par des crimes ? Où étoit l'eſtime que j'avois droit d'attendre de la mienne, lorſqu'elle m'avoit crû capable d'oublier ſi facilement mes principes, & de violer tous les ſermens qui m'attachoient à elle ? Et quand une fatale erreur l'auroit aveuglée, juſqu'à me repreſenter encore plus criminel à ſon imagination, où étoit la confiance qu'elle devoit à mon frere & à ma Belle-ſœur, lorſqu'elle avoit choiſi, pour confident de ſes peines, Gelin, un Etranger qui n'avoit point d'autre lien avec nous que celui d'une amitié récente ? L'imprudence eſt le fruit ordinaire des grandes paſſions ; mais va-t'elle juſqu'à faire négliger toutes les bienſéances ? La fureur même, s'il falloit faire cette ſupoſition pour excuſer une partie de ſa conduite, ne garde t'elle aucune régle, & ſe plaît-elle à violer toutes ſortes de loix, quand elle n'a pas beſoin de tant de fauſſes démarches pour ſe ſatisfaire ?

L'effet

L'effet de ces réfléxions, qui se formérent en un moment dans mon esprit, ne fut point de faire renaître des soupçons dont les fondemens étoient heureusement dissipez. Mais en considérant que Fanny s'étoit livrée à ses préventions, sans avoir pris une seule des voyes qu'elle devoit choisir naturellement pour les éclaircir, ou même uniquement pour les justifier, je me sentis porté à croire que son cœur s'étant refroidi pour moi, elle avoit peut-être été moins affligée qu'offensée de la trahison qu'elle m'attribuoit, & que croyant sa vertu & son honneur assez sauvées par l'innocence de ses sentimens, elle avoit pris le parti de m'abandonner, sans autres regrets que ceux de la honte & du dépit. Une longue absence, continuai-je de me dire à moi-même, n'aura pas manqué d'éteindre jusqu'aux derniers restes de sa tendresse. Je la trouverai vertueuse, mais insensible à mon affection, & se figurant faire assez, si elle consent à se réconcilier avec moi, & reprendre la conduite de ma maison. Enfin j'ai perdu son cœur; & que me revient-il de tous les soins que je prens pour m'assurer de sa vertu, si ce tresor qu'elle a conservé, n'est point accompagné de ceux qui lui prêtoient tant de charmes!

Je me confirmai tellement dans ces idées, que les souvenirs mêmes qui m'avoient le plus attendri, tels que celui de la visite qu'elle m'avoit renduë avec Madame, & des pleurs que je lui avois vûs verser

verser en recevant mes reproches, ne se présentèrent plus à mon esprit sous la même forme. En me rapelant sa posture & ses plaintes, j'y trouvois plus d'aparence de fierté que de tendresse & de douleur. Il s'éleva un nouveau trouble dans mon ame après cette réfléxion, & jettant les yeux sur Gelin, que j'avois traité jusqu'alors avec moins de ressentiment que de dédain, je ne pûs vaincre le mouvement qui m'agitoit : Son honneur est échapé à vos artifices, lui dis-je d'un ton brusque & amer, mais vous ne m'en avez pas moins ravi son affection. Et que m'importe que vous ne l'ayez pas obtenuë, ajoutai-je en levant encore la voix avec plus de chaleur, il n'est pas moins certain que vous me l'avez fait perdre ?

Il reçut ce reproche avec des marques extraordinaires d'étonnement, & me voyant prêt à continuer avec la même agitation, il me conjura, d'un air soumis & empressé, de lui laisser la liberté de me répondre. Hélas ! me dit-il, quel sujet choisissez-vous pour vos plaintes ? J'aurois crû que de toutes les circonstances de mon discours, celle qui devoit être la plus flâteuse pour votre cœur, étoit le soin que j'ai pris de vous répéter cent fois avec quelle constance, & quelle ardeur vous êtes aimé. Foible expression ! reprit-il, en baissant la tête jusques sur son sein, pour vous representer tout le pouvoir que vous avez conservé sur la plus tendre & la plus fidèle de toutes les femmes ! Ne

vous

vous ai-je pas dit que mon deſeſpoir, dans un tems d'yvreſſe & de fureur, a toujours été de n'avoir pu la détourner un moment de votre idée, ni porter la moindre atteinte aux juſtes ſentimens qu'elle avoit pour vous? Ah! s'écria t'il, en jettant ſur moi un œil d'envie, que vous êtes heureux ſi votre bonheur dépend de l'amour! Il continua de me dire que, m'ayant confeſſé ſans déguiſement tout ce qu'il avoit cru néceſſaire à mon repos, autant qu'à la réparation de ſes crimes, le ſentiment d'une juſte confuſion l'avoit empêché de s'étendre ſur ce qui n'auroit ſervi qu'à l'humilier, ſans m'aporter plus de lumiéres: mais que me voyant encore dans un doute qu'il ſe croyoit obligé de détruire, il vouloit ſe traiter avec la dernière rigueur en achevant ſa confeſſion ſans ménagement.

Avec beaucoup d'étude & de connoiſſance du cœur humain, il avoit toujours conçu, pourſuivit il, que la Nature a des reſſorts infaillibles pour faire naître & pour enflâmer les paſſions. C'étoit dans cette idée que s'effrayant peu de l'indifférence que Fanny avoit toujours euë pour ſes ſoins, il avoit compté qu'elle n'y réſiſteroit pas lorſqu'il ſeroit près d'elle avec aſſez de liberté, pour faire uſage de tout ſon ſçavoir. Il eſpéroit que n'ayant plus d'obſtacle à combattre après l'avoir éloignée de moi, il la ménageroit ſuivant toutes les régles de ſon art, & qu'il n'y auroit ni raiſon, ni ſageſſe qui pût la défendre de

ſes-

ſes artifices. En effet, me dit-il, je ſuis perſuadé que ſur une ame commune, à qui je ſupoſe un corps bien conſtitué, la victoire d'un homme qui ſçait attaquer, n'eſt jamais incertaine. Les impreſſions du plaiſir ſont toujours dominantes ; & qui connoît aſſez le caractére & le tempérament d'une femme, pour lui preſenter continuellement ce qui eſt capable de lui plaire, a trouvé le chemin infaillible de ſon cœur. Mais je parle des ames communes, ajouta-t'il, & je ne mettois encore votre Epouſe au deſſus d'elles, que par les qualitez extérieures qui ne changent rien au fond des ſentimens. Avec le feu qui brilloit dans ſes yeux, & la douce chaleur qui paroiſſoit animer tous ſes mouvemens, je la croyois plus diſpoſée que toute autre à recevoir les impreſſions que je lui préparois. Elle ne fût pas plûtôt déterminée à partir de Sainte-Héléne, que je commençai à mettre toute mon adreſſe en uſage. J'obſervai d'abord à quoi elle étoit ſenſible ; & quoiqu'elle ne me permît jamais d'être ſeul avec elle, la preſence du Capitaine & de ſa femme, ne m'empêchoit pas de mettre continuellement ſes goûts & ſes inclinations à l'épreuve. Je ne fus pas rebuté par ſa triſteſſe & par ſes larmes, qui retardérent long tems mon entrepriſe. Il y avoit toujours des intervales que je ſçavois ſaiſir, & s'ils n'étoient point aſſez longs pour me donner l'eſpérance d'avancer beaucoup mon ouvrage,

ils

ils ſervoient du moins à me faire reconnoître plus tranquilement de quel côté je devois preſſer l'attaque. Figurez vous, ajouta-t'il, que pendant pluſieurs mois, qui étoient un eſpace beaucoup plus long que je ne l'avois crû néceſſaire, je ne recuëillis pas le moindre fruit de mes ſoins & de mes artifices. Elle ne voyoit que vous. Elle n'étoit poſſédée que de votre image. Sous quelque forme que vous puiſſiez vous preſenter à ſon eſprit inconſtant, perfide, paſſionné pour une autre, vous l'occupiez ſeul, & je ne pouvois démêler dans ſes agitations mêmes, ſi c'étoit de la haine ou de l'amour qu'elle raportoit de tant de triſtes méditations dont vous faiſiez le ſujet.

Ainſi, cet art ſur lequel j'avois fait tant de fond devint inutile pour mes vuës, & les cruelles circonſtances où je me trouvai à la Corogne, me forcérent d'ailleurs de l'abandonner. Il me reſta néanmoins l'eſpérance que notre ſéparation pourroit m'être d'une autre utilité. Comme j'étois fort éloigné de craindre qu'elle m'abandonnât tout-à-fait dans l'état où mes bleſſures m'avoient réduit, je me flâtai qu'étant quelques ſemaines ſans me voir, mon abſence lui feroit ſentir la néceſſité de mes ſervices, & que revenant peut être d'elle même à ſouhaiter de me revoir auprès d'elle, ce deſir deviendroit la ſource de quelque ſentiment favorable. Mais lorſque j'apris la nouvelle de ſon départ, & qu'elle avoit même eu la rigueur de

ne

ne pas charger de ſes adieux le Domeſtique qui demeura à me ſervir par ſes ordres ; je tombai dans des mouvemens de fureur qui furent long-tems ma diſpoſition habituelle. Trahi ſi cruellement par l'amour, je renonçai, ſi j'oſe faire cet aveu, à toutes les douceurs dont il m'avoit flâté, & me condamnant ainſi moi-même à n'en reſſentir que les horreurs & les tourmens, je pris la honteuſe réſolution de n'en ſuivre auſſi deſormais que les plus furieux tranſports. Tel étoit mon projet, lorſque je quittai la Corogne après la guériſon de mes bleſſures. Je me remis ſur les traces de celle qui avoit marqué tant de mépris pour ma perſonne, & d'indifférence pour ma vie. Je les découvris enfin, malgré l'obſtination du Capitaine à me les cacher. Le ſoin de ſe dérober à moi me parut un nouvel outrage, qui fit croître encore mon reſſentiment. Je trouvai l'objet de tant de mortelles agitations dans le Convent de Chaillot. Je ne manquai point d'inventions pour l'engager malgré elle à recevoir ma viſite. Je ne penſois qu'à l'accabler de reproches, & à lui prodiguer des noms qui me ſembloient ne pouvoir être aſſez outrageans pour l'ingratitude & la lâcheté dont je me croyois en droit de l'accuſer. Mais ſa preſence diſſipa toutes ces furieuſes réſolutions. Je ne me retrouvai capable que de l'aimer, & de verſer des larmes, au lieu de proférer des injures.

Le tour même de ſes réponſes me fit naître

naître un nouvel espoir, qui servit quelque tems à rallentir encore plus mes fureurs. Le doute où elle étoit si vous aviez épousé Madame Lallin, & l'ardeur qu'elle me marqua, pour en être éclaircie, me fit penser que s'il étoit arrivé en effet, que vous eussiez pris ce parti, je n'aurois peut-être plus besoin d'autre secours que son propre sentiment, pour lui faire aprouver mes soins. Cette réfléxion me porta à lui offrir de m'employer ardemment à la satisfaire. Elle accepta mes offres, avec des marques de reconnoissance que je pris encore pour un augure favorable. Je fis successivement le voyage d'Angleterre & de Bretagne. Quoique je n'eusse rien à conclure du peu de lumiére que je reçus sur votre marche & sur le lieu de votre retraite, je supléai à tout ce que j'ignorois, par des supositions dont je me promis le même effet que de la vérité; & si la crainte d'être démenti par votre presence, au moment que je m'y attendois le moins, m'empêcha d'assurer positivement votre mariage, je m'exprimai avec tant d'adresse, que je réüssis à faire naître toutes les idées que je n'osois ouvertement donner. L'effet qu'elles produisirent au premier moment, soûtint fort bien mes espérances, & je me crus quelque tems à la veille d'obtenir du dépit, ce que j'avois desespéré de devoir jamais à l'amour. Mais quelle fut ma surprise, après l'avoir entenduë parler de vengeance, de voir qu'elle

ne

ne penſoit qu'à la tourner contr'elle-même, & qu'elle étoit réſoluë me dit elle, d'enſévelir pour jamais dans un cloître ſa honte & ſon infortune!

Les occaſions ne manquent jamais à l'ardeur pour le crime. Comme le trouble où je tombai, fit tout paroître légitime à mes tranſports, & que je ne la quittai qu'avec le deſſein formé d'employer la violence pour l'enlever, ma malheureuſe étoile me fit rencontrer en ſortant du Convent, deux perſonnes qui s'entretenoient enſemble ſans précautions, & qui s'expliquant avec feu ſur le malheur de leur ſort, ſembloient diſpoſés à tout entreprendre pour ſe délivrer de la miſére qui les preſſoit. Les ayant obſervès un moment, je les crus propres à me ſervir, dans un lieu où je n'avois aucune habitude. Je les abordai, & leur faiſant connoître que je pénétrois leur ſituation, je leur offris de les récompenſer libéralement s'ils avoient aſſez d'eſprit & de courage pour ſe charger d'une entrepriſe qui demandoit ces deux qualitez. L'empreſſement avec lequel ils reçurent ma propoſition, me garantit qu'ils étoient tels que je les deſirois. Je me retirai avec eux dans un lieu plus propre à nos délibérations, & les ayant fait expliquer davantage ſur leurs qualitez, j'apris qu'étant des Officiers réformez qui manquoient de toute eſpéce de reſſource, je pouvois faire fond ſur leur fermeté & leur conduite.

Ils me demandérent avidement l'explication

plication du ſervice que j'attendois d'eux. Je leur ouvris mon cœur, & ne leur diſſimulant pas que mon entrepriſe étoit la derniére reſſource d'un deſeſpéré, je leur promis dix mille francs, s'ils la faiſoient réüſſir. Les meſures furent priſes au même moment. Sans être jamais entré dans le Convent, je m'étois occupé aſſez long-tems à en obſerver la ſituation pour la connoître parfaitement. Dans les converſations que j'avois euës avec votre Epouſe, j'avois ſçu d'elle, ſans affectation, que ſon apartement donnoit ſur le jardin, & ma paſſion inſenſée m'avoit fait chercher à quelque diſtance, un lieu d'où j'avois pris plaiſir mille fois à regarder ſes fenêtres. Il n'étoit queſtion que d'eſcalader pendant la nuit, le mur qui régne au long du grand chemin. Le reſte n'expoſoit pas à beaucoup de péril trois hommes armés, qui n'avoient pas de réſiſtance à craindre dans un Convent de Religieuſes. L'exécution de notre deſſein ne fut remiſe qu'à la premiére nuit qui ſeroit aſſez obſcure pour le favoriſer. Je fis d'avance quelques libéralités à mes complices, & convenant du lieu où je pourrois les revoir, j'allai m'occuper du ſoin de préparer une chaiſe de poſte, & tout ce qui étoit néceſſaire pour ma fuite.

Il n'étoit point à craindre que des meſures ſi juſtes puſſent manquer; mais nous étions au temps de la pleine Lune, & la multitude des paſſans qui ſont nuit & jour ſur le grand chemin, nous forçoit d'attendre

d'attendre que l'obſcurité pût nous dérober à la vuë de tout le monde. Je voyois tous les jours les deux Officiers, & leur trouvant de l'eſprit & de la politeſſe, je me liai aſſez étroitement avec eux pour les informer de mes vuës, avec moins de réſerve que la premiére fois. L'un d'eux homme d'un âge aſſez avancé, & qui n'avoit guéres été moins exercé que moi par la fortune, aprenant que j'avois le cœur plein d'une funeſte paſſion pour une ingrate, me promit de me rendre un double ſervice, & non-ſeulement de l'enlever pour la mettre entre mes bras, mais de m'aſſurer, ſi je le ſouhaitois la poſſeſſion de ſon cœur. Je l'embraſſai dans un tranſport de joye, mais avec moins d'eſpérance que de plaiſir à me repreſenter l'image d'un bonheur impoſſible. Cependant il renouvela ſi ſérieuſement ſes offres ; & il répondit ſi fortement à mes objections, qu'il me diſpoſa du moins à tenter ce qu'il me promettoit avec tant de hardieſſe.

C'eſt ici que ma honte redouble avec mes remords. Ce ſecret ſi certain pour forcer la réſiſtance d'un cœur, étoit un ſortilége qui demandoit beaucoup d'art & de ſoins dans ſa compoſition. Il falloit me procurer d'abord quelques cheveux de votre Epouſe, & quelques goutes de ſon ſang, la difficulté de ces deux conditions auroit ſeule été capable de me rebuter ; mais l'Officier qui ne paroiſſoit effrayé de rien, m'aprit lui-même de quelle maniére

niére je devois m'y prendre, & me fit voir effectivement de la facilité à réüſſir, ſi j'avois encore quelque accès à la grille de Chaillot. Je ſuivis dès le lendemain ſes conſeils. Je fis demander à votre Epouſe la permiſſion de la voir, ſous des prétextes qui lui ôtérent la penſée de me la refuſer. J'avois compoſé une Lettre que je feignis d'avoir reçu de Londres, & dans laquelle je lui dis qu'elle alloit trouver quelques éclairciſſemens d'importance. Mais tirant mes ciſeaux pour en couper quelques lignes, que je la priai de trouver bon que je lui dérobaſſe, je la lui preſentai enſuite reſpectueuſement au travers de la grille. Elle s'avança pour la recevoir, & dans le moment qu'elle la prenoit, feignant de me ſouvenir de quelque choſe que je ſouhaitois encore de lui cacher, j'avançai ſi bruſquement les deux mains pour l'empêcher de la prendre, que de la pointe de mes ciſeaux, je fis une bleſſure aſſez profonde à l'une des ſiennes. Le ſang qui en ſortit auſſi-tôt, moüilla la partie extérieure de la Lettre, & tandis qu'elle s'occupoit de la douleur que cet accident lui cauſoit, je coupai le papier enſanglanté, ſous prétexte d'empêcher que les caractéres ne fuſſent altérez.

Quelque précaution que je me fuſſe efforcé de garder, il m'avoit été impoſſible de régler aſſez le mouvement de ma main, pour ne pas trop enfoncer la pointe de mes ciſeaux. Mon cœur ſaignoit autant que ſa bleſſure, & tandis que je m'a-

plaudiſſois du ſuccès de mon artifice, j'aurois donné ma vie pour lui épargner le mal que je lui avois cauſé volontairement. Ne pouvant ſe défier de rien, elle ne ſe plaignit point, & la bonté avec laquelle elle reçut mes excuſes, ſervit encore à faciliter la ſeconde partie de mon deſſein. Sa douleur me donna la hardieſſe de lui dire que j'avois un ſecret infaillible pour ces ſortes d'accidens, & que quelques cheveux liez autour du doigt le plus voiſin de la playe, ne manquoient jamais d'empêcher l'inflammation. Je lui offris là-deſſus de couper une boucle de mes propres cheveux. Elle refuſa d'y conſentir, mais ne doutant point de ma ſincérité, elle prit mes ciſeaux pour couper quelques uns des ſiens. Je l'engageai à me permettre de les ajuſter pour l'uſage que je lui conſeillois, & j'eus ſoin, ſans qu'elle s'en aperçut, d'en retenir une partie.

Le reſte ne demande pas un plus long détail. Je rejoignis l'Officier avec les deux treſors que j'avois enlevez à l'innocence, & je les lui abandonnai pour d'horribles myſtéres. Il me fit participer à tous ſes crimes. J'aurois peine à me rapeler toutes les profanations & les impiétez dont cette noire cérémonie fut accompagnée. Sans être véritablement perſuadé de la force de ſes opérations magiques, j'avois peine à refuſer une eſpéce de confiance à des promeſſes qui étoient ſoutenuës par mille ſermens, & par une expérience,

rience, disoit il, qui ne l'avoit jamais trompé. Il voulut que dès le lendemain j'allasse me presenter à Chaillot, pour commencer a recuëillir le fruit de son ouvrage. J'eus la témérité d'y aller, mais la honte de revenir sans avoir même obtenu la permission de voir celle qu'on me flâtoit déja d'avoir attendrie.

Qui sçait à quelles horreurs deux si étranges entreprises auroient abouti, si la main du Ciel n'en eût arrêté le cours? Ne parle-t'on pas des Philtres & des Poisons, qui sans avoir la force peut-être d'agir sur le cœur, n'en ont quelquefois eu que trop pour troubler la raison? A quoi mon audacieuse fureur n'exposoit-elle pas votre Epouse? J'en aurois été puni le premier par mon désespoir, mais auroit-il réparé le plus funeste de tous les malheurs? Quoiqu'il en soit, aprenez de quel péril le Ciel l'a délivrée. Malgré le refus qu'elle avoit fait de me voir, l'Officier me pressa de retourner à Chaillot, en m'assurant toujours du succès qu'il m'avoit promis, & me faisant même regarder la difficulté qu'on avoit à me recevoir, comme l'effet du nouvel embarras où le cœur se trouve en changeant de situation. Je me presentai plusieurs fois à la grille, sans y trouver plus de facilité à faire goûter ma visite. Je n'en pénétrois que trop la raison. Je n'avois plus de lumiéres ni de secours à donner sur des intérêts dont on étoit bien plus occupé que des miens. On ne m'avoit

souffert jusqu'alors, que dans l'espérance de me faire servir à des recherches qui n'avoient pas réüssi, & j'étois détesté lorsqu'il n'y avoit plus de secours à tirer de moi.

L'Officier, comme irrité de me voir douter de ses promesses, me confessa bien qu'il falloit que le cœur de votre Epouse fût étrangement prépossédé, pour résister si longtems à la force du charme ; mais ne se rendant point encore aux aparences, il entreprit de joindre à ses opérations précédentes, quelque chose de si puissant, qu'elle ne balanceroit plus, me dit-il, à se déterminer. Il composa une liqueur qu'il me confia dans une fiole. Votre sort, me dit-il, est desormais entre vos mains. Cherchez le moyen de faire avaler cet élixir à ce que vous aimez. Il se dévoüa aux plus affreux tourmens, si elle n'en ressentoit pas bientôt la vertu. Mais supposé, ajouta-t'il, que l'occasion vous manque, vous êtes sûr du moins qu'aussi-tôt que nous l'aurons enlevée, nous serons les maîtres de la forcer à le prendre, & peu importe que le succès de vos desirs soit reculé de quelques jours, lorsque je vous le garantis certain. Toute la force d'un aveugle transport, ne m'empêchoit pas de frémir à cet horrible discours. Mais enfin tourmenté par l'amour, encore plus que par mes remords, j'étouffois toutes les idées qui ne tendoient point à me satisfaire.

Le tems de la nuit étant devenu aussi favorable que je le desirois, j'abandonnai toute

toute autre eſpérance, pour m'attacher à la réſolution d'exécuter l'enlevement. C'étoit le jour ſuivant que tous les préparatifs devoient être achevez. Je ne penſois plus qu'à réveiller dans mes complices le courage & la fidélité qu'ils m'avoient promis. Nous étions convenus de l'heure & du moment, lorſque le haſard m'ayant conduit à Charenton pour ſoulager mon trouble, j'y apris non-ſeulement que vous étiez dans le voiſinage de Paris, mais que vous ſollicitiez le Conſiſtoire pour votre divorce, & que vous étiez à la veille de vous engager dans un autre mariage. Une nouvelle ſi imprévuë changea ſur le champ toutes mes réſolutions. Dans quelques ſentimens que votre Epouſe fut pour moi, je ne doutai pas que la certitude de votre mariage, n'éteignit tout d'un-coup ceux qu'elle vous avoit conſervez. L'eſpérance reprit des forces dans mon cœur. Je volai ſur le champ à Chaillot, & prévoyant les mêmes difficultez à faire recevoir ma viſite, je pris le parti d'écrire un billet, que je confiai au Chapelain, pour exciter la curioſité de me voir par les grandes découvertes que j'annonçois ſans les expliquer.

Mais de quelles chiméres m'étois-je flâté ? ſi l'on me reçut en effet, ce fut pour ſe livrer à tous les excés de la douleur, auſſi tôt qu'on eut entendu les nouvelles que j'aportois, & pour me traiter avec le dernier mépris, lorſque j'eus la hardieſſe de parler de mes deſirs. Quel effet

des promeſſes inſenſées de l'Officier ! On m'impoſa la Loi éternelle de m'éloigner, & de ne paroître jamais devant des yeux qui ne me voyoient qu'avec horreur. L'effet ſuivit auſſi-tôt cette cruelle déclaration. Je fus abandonné ſeul à mes tranſports. Ils furent terribles. Le hazard m'ayant amené le Chapelain, qui me confirma dans mon deſeſpoir, par une autre raiſon tirée de Loix de ſon Égliſe, qui ne permettoient pas même à votre Épouſe de diſpoſer de ſa main pendant votre vie, je devins capable de toutes les fureurs auſquelles je m'abandonnai, & qu'il eſt inutile de vous répéter, puiſqu'elles ſont tombées ſur vous.

J'avois entendu cette derniére partie de ſon diſcours, avec un renouvellement ſi terrible d'inquiétude & de crainte, que je me trouvai couvert d'une ſueur froide à la fin de ſon recit. Cependant la joye de voir Fanny comme ſauvée du plus affreux de tous les dangers, me fit tomber auſſi tôt dans un autre tranſport où je ne pus garder plus de modération. Aprochez, dis-je à Gelin, qui parut lui même étonné de l'air de ſatisfaction qui ſe répandit tout-d'un-coup ſur mon viſage ; écoutez-moi ſans crainte. Vous m'avez cauſé des malheurs & des peines dont il n'y eut jamais d'exemples ; mais vous me rendez aujourd'hui ſi heureux, que je me ſens porté à vous pardonner. Je crois votre repentir & vos ſatisfactions ſincéres. Vivez tranquille, ſi la promeſſe que je vous fais d'oublier tous

vos

vos crimes, peut servir à vous rendre la paix qu'ils vous ont fait perdre.

Je conçois, repris-je, plus tranquillement, que les passions violentes peuvent écarter un honnête homme de son devoir. Si quelque chose m'étonne, en vous supposant du goût pour la vertu, c'est que vous ayez attendu si tard à vous reconnoître, & que vous ayez eu besoin de tomber au fond du précipice pour ouvrir les yeux. Un repentir qui n'auroit pas été forcé par la crainte, me paroîtroit beaucoup plus sûr; mais de quelque nature que soit le vôtre, vous devez comprendre qu'il ne vous reste plus rien à prétendre de mon amitié. Cependant je veux que vous emportiez quelques marques de notre réconciliation. Je lui demandai là-dessus à quoi il se destinoit, & s'il lui restoit quelque espérance de se mettre à couvert de la misére. Il ne me répondit point. Ses larmes couloient rapidement au long de son visage. L'immobilité avec laquelle il tenoit la vûë baissée, sembloit me faire attendre quelque nouvelle ouverture, que la crainte ou la confusion avoit la force d'arrêter. C'est mon desespoir, me dit-il enfin, que mes crimes soient tels qu'ils ne puissent être expiez par le repentir. En vain vous représenterois-je qu'étant délivré de la funeste passion qui m'avoit troublé l'esprit, je ne sens plus que la honte de m'y être abandonné. Aussi le dessein qui m'a fait souhaiter de vous voir, n'étoit-il pas de me justi-

fier ; & vous n'avez pas reconnu dans les aveux que je vous ai fait, le langage d'un homme qui cherche à paroître innocent. Mais je suis satisfait, ajoûta-t'il en se levant, si vous me pardonnez ; & sans m'expliquer davantage aujourd'hui, je vais vous prouver au péril de ma vie, que je ne suis ni ingrat ni perfide, quand mon cœur est assez maître de lui-même pour suivre ses propres maximes.

Quoique l'obscurité de ce discours, & l'agitation qui paroissoit dans ses mouvemens, me fit concevoir qu'il méditoit quelque entreprise extraordinaire, je ne l'arrêtai point pour l'interroger. Il sortit de ma chambre. J'apelai aussi-tôt Drink, à qui je donnai ordre de lui compter mille écus. Il les reçût, en priant Drink de venir m'assurer qu'il ne les acceptoit que pour me servir.

J'allois m'ensévelir dans les méditations que tant d'idées extraordinaires dont j'étois rempli, devoient naturellement m'inspirer, lorsque Drink, à qui je n'avois pas laissé le tems de me parler en lui donnant mes ordres, rentra dans ma chambre avec un vif empressement. Il m'aprit que ma Belle-sœur étoit chez M. de L*** & qu'ayant envoyé un de ses gens pour s'informer de ma santé, elle attendoit impatiemment que Gelin m'eût quitté pour se rendre auprès de moi. Sa presence étant ce que je pouvois desirer de plus agréable, je lui envoyai sur le champ mon carosse, & n'attribuant le parti qu'elle avoit pris de

s'arrêter

s'arrêter chez M. de L*** qu'à l'envie qu'elle avoit d'éviter la vuë de Gelin, je lui fis dire, pour la raſſurer d'avance, que l'entretien que j'avois eu avec lui m'avoit extrêmement conſolé. Drink n'avoit pû cacher dans ma maiſon que Madame Bridge y devoit arriver le ſoir ; & quand il l'auroit pû, rien ne l'obligeoit à ce ſoin. Cette nouvelle, qui fut portée à Madame Lallin, produiſit ſur elle un effet auquel j'étois fort éloigné de m'attendre.

A peine avois-je été ſeul un moment depuis le départ de Drink, qui étoit allé chercher ma Sœur, qu'on me remit une Lettre cachetée, en m'aprenant qu'elle étoit de Madame Lallin. Comme elle s'étoit retirée dans ſon apartement après ſon incommodité, je me figurai que n'étant point encore aſſez rétablie pour venir dans le mien, elle vouloit me communiquer par écrit quelques réflexions ſur les circonſtances dont j'étois occupé. Mais celui qui me remit ſa Lettre ajoûta, que s'étant fait amener une de ces voitures publiques qui ſe trouvent à tous momens à Saint-Cloud, elle étoit partie ſans autre équipage qu'une malle où elle avoit renfermé ſes habits. Je me hâtai de lire les éclairciſſemens qu'elle m'envoyoit. Ils étoient tournez d'une maniére ſi touchante, qu'un de mes regrets, en écrivant ces Mémoires, eſt de n'avoir pû conſerver une Lettre qui en feroit un des plus beaux ornemens.

Elle commençoit par implorer le ſe-

cours du Ciel, dont elle sentoit, disoit-elle, qu'elle n'avoit jamais eu tant de besoin que dans la triste & malheureuse situation où sa mauvaise fortune la faisoit tomber. Ensuite, le prenant à témoin de tout ce qu'elle vouloit écrire pour la satisfaction de son propre cœur, elle me conjuroit d'entrer pour elle dans les sentimens de compassion qu'elle croyoit mériter. Elle me rapeloit les premiers tems de notre liaison, & confessant qu'elle avoit eu pour moi une vive tendresse, qui avoit duré avec la même ardeur jusqu'aux premiéres lumiéres qu'elle avoit euës de mon mariage avec Fanny, elle me demandoit si dans le tems même qu'elle s'étoit abandonnée à cette innocente inclination, j'avois jamais remarqué qu'elle eût été capable de la préférer à son devoir. Elle avoit quitté sa Patrie, à la vérité, pour entreprendre avec moi un voyage qui ne convenoit point à son sexe ; mais les malheurs qu'elle avoit essuyez à Roüen, & les dangers auxquels elle étoit continuellement exposée par le ressentiment de son Frere, lui en avoient fait une espéce de loi. Elle me faisoit souvenir de la maniére dont elle s'en étoit expliquée avant notre départ, & elle me demandoit encore si je m'étois jamais aperçû qu'elle se fût écartée un moment des loix d'honneur & de bienséance qu'elle s'étoit imposées. Elle m'avoit suivi à la Havana, mais c'étoit moi-même qui l'étois allé chercher à Powhatan. Sensible à

mon

mon amitié, elle avoit regardé comme le bonheur de sa vie la pensée que j'avois euë de l'attacher à mon Epouse, & ne portant pas ses vuës plus loin que l'établissement que je lui avois accordé dans ma maison, elle y avoit borné sa fortune & tous ses desirs. L'occasion même qui s'étoit presentée de s'enrichir par un mariage honorable, l'avoit peu tentée. Avec le goût que je lui avois inspiré pour les Livres, & l'abondance qu'elle avoit trouvée dans ma maison, indépendamment même du plaisir de la reconnoissance qui l'attachoit à ma Famille, & de celui d'une des plus douces sociétés du monde qu'elle y trouvoit à toutes les heures du jour, elle avoit crû qu'il ne lui manquoit rien pour être heureuse. Comment se seroit-elle imaginé qu'une femme aussi jeune & aussi aimable que la mienne, à qui j'avois donné toutes les preuves de fidélité & de tendresse qu'on peut attendre d'un Mari, la soupçonnât d'avoir fait quelque impression sur mon cœur; elle qui n'avoit ni jeunesse ni beauté, & qui affectoit même dans toute sa conduite, un air de retraite & de sévérité qui convient si peu à l'amour? Elle avoüoit qu'avec de tels préservatifs, elle s'étoit livrée peut être un peu trop librement aux douceurs de l'amitié, & que dans les études que je lui avois permis de faire avec moi, elle avoit souvent pensé combien le Ciel l'auroit renduë heureuse en lui donnant un Mari dont les in-

clinations s'accordoient si parfaitement avec les siennes. C'étoit l'unique atteinte qu'elle eût jamais donnée au bonheur d'autrui. Ni les bontés que j'avois euës pour elle, ni la facilité de me voir, ni l'ennui du célibat où elle vivoit depuis si longtems, enfin son penchant même, & la douceur qu'elle trouvoit dans notre familiarité, n'avoient jamais fait entrer dans son cœur le moindre sentiment qui bleſſât son devoir. Avec une conduite si capable de la justifier, quelle avoit été sa douleur, en aprenant qu'elle se trouvoit chargée de toutes les infortunes de ma Famille, & que tant d'affreuses avantures dont l'amitié lui avoit toujours fait partager le desespoir avec moi, étoient regardées comme son ouvrage ? Cette pensée lui avoit percé le cœur. C'étoit un coup mortel, dont l'évanoüissement où je l'avois vû tomber, ne pouvoit être que l'effet le moins funeste, & qui la condamnoit à passer le reste de sa vie dans la tristesse & les larmes. Ce qu'elle ajoutoit sur ses résolutions étoit obscur : mais le sentiment qui lui avoit dicté ses expressions, étoit si amer, qu'au milieu même des transports de joye qui cherchoient à naître de tous côtés dans mon cœur, je ne pus refuser ma pitié aux témoignages d'une si vive affliction.

En effet, je ne me rapelois rien qui pût me faire douter de sa bonne foi & de son innocence. En jettant même les yeux sur le passé, j'étois forcé de reconnoître que

que ſi les hommes peuvent être accuſez des rigueurs du ſort, c'étoit ſur moi ſeul que le reproche de tous nos malheurs devoit tomber. Car ſi je remontois à l'origine, j'avois attiré Madame Lallin dans ma maiſon. Elle vivoit tranquile à Powhatan. Je l'étois moi-même dans l'Iſle de Cube, avec la tendreſſe & la confiance de Fanny. Quelle puiſſance maligne m'avoit fait ouvrir volontairement le précipice où je m'étois abîmé ? Mais devois-je me reprocher auſſi des événemens que je n'avois pû prévoir ? N'étois je pas ſûr du fond de mon cœur ? étoit-ce d'autres vûës que celles de l'honneur & de la reconnoiſſance, qui m'avoient engagez dans ces fatales démarches ? De tant de ſuites funeſtes, en pouvoit-on nommer une qu'elles duſſent produire naturellement, & dont la prudence m'obligeât de me défier ? Supoſé même qu'il ne me fût jamais tombé dans l'eſprit d'ouvrir l'entrée de ma maiſon à Madame Lallin, la paſſion de Gelin en eût elle moins pris naiſſance ; & ſi ce prétexte lui eût manqué, n'en auroit-il pas trouvé mille autres pour calmer ſes remords ?

Non, dis-je au Ciel, en y levant les yeux, je n'ai jamais rien ſouffert au fond de mon cœur qui ait mérité d'être puni comme un crime ; & ſi je n'accuſe point ta juſtice dans les jugemens rigoureux qu'il t'a plû d'exercer ſur moi, je ne connois rien non plus qui ait dû m'attirer tes vengeances. Mais ta ſageſſe a des profondeurs qu'il ne m'apartient point de

pénétrer.

pénétrer. Je n'attribuë rien à ta colére, puiſque je recommence à éprouver tes bontez. Daigne ſeulement confirmer tes préſages, & ſi c'eſt ſans exception que tu me prépare tes faveurs, ne refuſe pas de les étendre juſqu'à Madame Lallin, dont je crois le cœur auſſi droit que le mien.

Cette derniére idée, qui recevoit une force extrême de la diſpoſition des circonſtances, ſervit à ſoutenir mon eſprit dans la ſituation où elle l'avoit fait entrer, & l'eſpérance que le Ciel ne m'accorderoit point des faveurs imparfaites, me raſſura contre toutes les craintes qui pouvoient encore me troubler. J'attendois l'arrivée de ma ſœur comme le dernier moment de leur tyrannie, & quelque tour que ma fortune pût deſormais recevoir, je ne voyois plus rien qui fût capable de m'allarmer ſérieuſement. Les doutes qui viennent de l'attente d'un ſort heureux, ne mettent point le cœur dans une ſituation fâcheuſe. C'eſt une ſuſpenſion de plaiſir, qui cauſe moins de peine que d'ardeur & d'impatience. Cependant l'eſtime que je devois à Madame Lallin ne me permettant pas d'avoir une certaine indifférence pour ſon ſort, je m'informai avec un nouveau ſoin, des circonſtances de ſon départ, & de la route qu'elle avoit priſe. Sa femme-de-chambre, qu'elle avoit même refuſé de prendre avec elle, me raconta qu'après être revenuë de ſon évanoüiſſement, elle s'étoit abandonnée aſſez long-

long-tems aux pleurs, sans prononcer un seul mot qui pût faire juger de la cause de ses peines. Elle s'étoit ensuite occupée à composer la Lettre quelle avoit laissée pour moi, en s'arrêtant par intervales, comme si elle eût été pressée de quelque maladie douloureuse. Enfin, ouvrant la bouche avec peine, elle avoit fait diverses questions à cette fille sur le chemin de plusieurs Villes qu'elle avoit nommées, sans faire connoître néanmoins quel étoit celui qu'elle vouloit prendre; & lorsqu'elle étoit montée dans la Voiture qu'elle avoit fait venir de Saint-Cloud, elle avoit donné ordre au Cocher de la conduire à Paris.

Comme il y avoit à peine une heure qu'elle étoit partie, je ne desespérai pas qu'en la faisant suivre par un de mes gens, avec toute la vîtesse d'un Cheval Anglois fort leger, je ne pusse encore sçavoir dans quel dessein elle quittoit ma Maison, & la faire engager peut-être à retourner sur ses pas. Je donnai cet ordre aussi-tôt. Il fut exécuté avec tant de diligence, que le Courier la joignit au-dessous de Chaillot. Sa confusion fut extrême lorsqu'elle s'entendoit apeler par son nom, & que reconnoissant mon domestique, elle aprit qu'il étoit venu de ma part après elle. Elle écouta son discours qui n'étoit qu'une déclaration de la surprise que son départ m'avoit causée, & de pressantes instances pour la faire consentir à retourner sur le champ avec lui. Mais

après

après l'avoir laiſſé quelques momens ſans autre réponſe qu'une abondance de ſoupirs & de larmes, elle le pria de retourner ſeul, & de me raporter fidèlement les derniéres paroles que je recevrois jamais de ſa bouche. La colére du Ciel, me fit-elle dire, l'avoit pourſuivie avec plus de rigueur que moi, puiſque je touchois heureuſement à la fin de mes infortunes, & que les ſiennes, qui avoient duré depuis ſa naiſſance, reprenoient un cours qui ne pouvoit plus finir. Mais ayant apris par mon exemple & par mes leçons à ſuporter les diſgraces du ſort, & à n'eſtimer que la vertu, elle ne regrettoit dans ſon malheur que la perte de mon amitié. Elle ſe flâtoit néanmoins que je ne donnerois pas de mauvaiſe interprétation à ſon départ; mais dans l'état de ſes affaires & des miennes, il ne lui reſtoit point d'autre parti à choiſir qu'une profonde retraite, où elle alloit s'enſévelir juſqu'au dernier moment de ſa vie. Elle continua ſa route, ſans permettre à mon Laquais de repliquer. Ma ſœur étoit arrivée chez moi, lorſqu'il vint me rendre compte de ſa commiſſion, & mille intérêts plus preſſans dont j'étois occupé, ne me permirent pas d'être auſſi ſenſible à ſon recit que j'aurois pû l'être dans d'autres circonſtances. Mais je dois cette juſtice à Madame Lallin, qu'elle ne ſe parcit pas d'une fauſſe douleur, ni d'une fauſſe vertu, & que la droiture de ſon cœur la rendoit peut-être auſſi digne de pitié, que

ceux

ceux dont elle avoit causé les malheurs.

Quelle scène ai-je déja fait entrevoir, & ne devois-je pas y conduire mes Lecteurs par de plus longues préparations ? Ma sœur étoit arrivée. Mais cette tendre & vertueuse Sœur, qui n'avoit encore pour garans de l'innocence de Fanny que les témoignages qu'elle en avoit reçus d'elle même à Chaillot, n'étoit pas venuë sans avoir recuëilli tout ce qu'elle avoit jugé capable de les confirmer. La nécessité où elle s'étoit cruë d'attendre le départ de Gelin, lui avoit donné le tems de prendre quelques informations à Saint-Cloud, & son zèle y avoit trouvé de quoi se satisfaire. Au moment qu'elle y étoit allée elle-même, pour ne rien entreprendre avec imprudence, Monsieur Briand, ce même Officier que Madame avoit envoyé à Bayonne, arrivoit au Château avec Monsieur & Madame des Ogéres. Elle reconnut plus aisément le Capitaine, qui avoit servi à l'enlevement de Fanny, que l'Officier de Madame, avec lequel elle n'avoit jamais eû de liaison ; mais n'ignorant pas que cette Princesse avoit dépêché quelqu'un à Bayonne pour l'éclaircissement de mes intérêts, n'ayant point eu d'autre motif pour aller à Saint-Cloud que l'espérance d'en aprendre quelque nouvelle, elle ne put douter, en voyant Monsieur des Ogéres & sa Femme, que le Ciel ne lui fît trouver heureusement ce qu'elle attendoit.

Son impatience lui fit négliger toutes sortes

ſortes de meſures. Elle ſe preſenta pour les recevoir à la ſortie de leur Caroſſe ; & s'étant fait reconnoître pour ma Sœur, elle leur propoſa de ſe rendre avec elle chez Mr de L*** où elle avoit laiſſé Madame Riding, & où il lui paroiſſoit important de démêler avec elle tout ce qu'elle ſe flâtoit d'entendre bien-tôt de la bouche du Capitaine. La mort de Madame diſpenſoit Mr Briand de s'arrêter à Saint Cloud, & ſe faiſant un devoir d'accomplir religieuſement ſes dernières volontez, il conſentit à ſuivre ma Sœur, dont il ne pouvoit douter que le conſeil ne fut uniquement pour mon avantage. Ils étoient quatre dans leur Voiture. La Maiſon de M. de L*** étoit à ſi peu de diſtance, que toutes ces démarches cauſérent peu de retardement.

L'avidité de ma Sœur à faire commencer ſes explications à Monſieur des Ogéres, ne peut être comparée qu'à la jo e qu'elle reſſentit de les entendre. Cet honnête homme, qui avoit conçu pour mon Epouſe tous les ſentimens qu'il croyoit devoir à ſes charmes & à ſa vertu, ne ſe laſſoit point d'admirer une ſuite d'événemens qu'il n'avoit jamais compris. N'ayant eû de véritables lumiéres que celle qu'il avoit reçuës de Monſieur Briand, il n'avoit pas voulu ſe repoſer ſur un autre de la part qu'il y pouvoit prendre par ſon témoignage. Sa Femme étoit entrée dans les mêmes ſentimens ; & joignant l'eſpérance de revoir leur chére amie au deſir de contribuer

buer à ſon bonheur, ils s'étoient hâtés de ſe rendre à Paris avec l'Officier de Madame. L'Inconnu qui les accompagnoit, étoit Dom Thadeo, fils du Gouverneur de la Corogne. Ce n'étoit pas au hazard que Monſieur des Ogéres avoit conſenti à le recevoir pour compagnon de ſa route. Après s'être rétabli de ſes bleſſures, ce jeune Eſpagnol n'avoit penſé qu'à ſuivre les traces de mon Epouſe, & n'ignorant pas que c'étoit à Bayonne qu'il devoit chercher Monſieur des Ogéres, il étoit allé lui demander des nouvelles de ce qu'il n'avoit pas ceſſé d'aimer uniquement. Fanny avoit déja quitté cette Ville pour ſe rendre à Paris. Elle étoit en ſûreté à Chaillot, contre toutes les témérités de l'amour. Cependant, par ménagement pour ſa tranquilité, autant que par eſtime pour un jeune homme qui avoit toujours marqué beaucoup de nobleſſe dans ſes ſentimens, Monſieur des Ogéres avoit pris le parti de donner à Dom Thadeo quelques éclairciſſemens qui avoient enfin ſervi à le guérir de ſa paſſion. Il lui avoit déclaré que Fanny étoit mariée, & que ſi elle avoit paru ſous un autre titre à la Corogne, c'étoit pour déguiſer quelques malheurs dont elle n'étoit point encore délivrée. Le devoir avoit eu la force d'éteindre l'amour dans le cœur du jeune Eſpagnol; mais ne démentant en rien l'élévation de ſes premiers ſentimens, il avoit changé cette paſſion en zèle pour le bonheur de ce qu'il

avoit

avoit aimé. Sur les explications qu'il avoit tirées de Mr des Ogéres, il avoit pris toutes ſortes de meſures pour découvrir le lieu de ma retraite ; & s'étant fixé longtems à Bayonne pour s'occuper plus librement de ce ſoin, il paroiſſoit faire dépendre tout ſon repos de la fin de mes infortunes & de celles de mon Epouſe. Il y étoit, & toujours brûlant du même deſir, lorſque Mr Briand y étoit arrivé par l'ordre de Madame. Mr des Ogéres ne lui ayant pas caché le ſecret de cette commiſſion, il avoit marqué autant d'ardeur que lui pour ſe rendre à Paris, & ſon témoignage ne pouvant être que glorieux & utile à Fanny, Mr Briand avoit jugé lui-même que ce ſeroit faire plaiſir à Madame, que de multiplier les éclairciſſemens dans une affaire à laquelle elle paroiſſoit prendre un intérêt ſi ſenſible.

Dom Thadéo n'eut pas plûtôt apris qu'il parloit à la Belle-Sœur de Fanny, que rapelant toute la politeſſe Eſpagnole, il lui parla avec raviſſement, de ma famille, & de la part qu'il prenoit à notre bonheur. Le tems qu'ils eurent pour s'expliquer fut très-court ; mais les confirmations que ma Sœur attendoit, demandoient peu de détail, & Drink, en arrivant, la trouva diſpoſée à partir.

Je la vis entrer d'un air ſi ſatisfait, que me livrant ſans réſerve à toute l'étenduë de mes eſpérances, j'éprouvai, en un moment, que la joye peut porter autant de trouble

trouble dans le ſang, que la douleur. Elle ne m'ôta pas néanmoins la force de prévenir les félicitations auſquelles je m'aperçus qu'elle ſe préparoit. Ménagez-moi, lui dis-je en lui tendant la main, & ſi vous m'aportez tous les biens que votre viſage m'annonce, ne m'accablez pas d'un torrent de plaiſir qui ſurpaſſe mes forces; ou plûtôt; repris-je en baiſſant affectueuſement ſa main, que je tenois déja dans la mienne, ne me faites pas languir un moment; aprenez-moi toutes les faveurs du Ciel à la fois, & ne craignez pas de me cauſer des tranſports qui ne peuvent plus me faire mourir que de joye. Une femme moins prudente auroit gardé peu de meſures après cette invitation; mais ma Sœur, aſſez contente de me trouver dans la ſituation qu'elle n'attribuoit encore qu'à ſes Lettres, continua de ſuivre le plan qu'elle s'étoit formé pour le ſuccès de ſon entrepriſe. Vous avez raiſon, me dit-elle d'un ton tranquile, de regarder mon arrivée comme un heureux préſage. J'ai bien moins d'incertitude ſur le retour de tout notre bonheur, que d'embarras ſur la maniére de vous expliquer mille circonſtances qui demandent de vous autant de tranquilité que d'attention. Vous me paroiſſez déja trop ému, continua-t'elle, & je voudrois qu'un homme qui a ſuporté ſi long-tems la douleur avec conſtance, fût capable de ſe modérer auſſi dans la joye. Elle garda le ſilence quel-

quelques momens, pour me laiſſer le tems d'entrer dans ſes vuës, & je fus fort ſurpris, en la regardant, de lui trouver l'air auſſi ſérieux que ſi elle n'eût eû que des choſes indifférentes à m'annoncer. Vous me jettez, lui dis-je, dans une ſituation qui me gêne. Suis-je moins heureux que vous m'en avez flâté, repris-je en levant encore les yeux ſur elle? Et ne lui voyant pas plus d'empreſſement à s'expliquer, je la conſidérois avec étonnement, pour découvrir dans ſes yeux ce qui pouvoit l'arrêter. Elle ſourit enfin de mon embarras. Non, me répondit-elle, je n'ai pû vous flâter trop, & vous n'avez rien deſiré que le Ciel ne vous accorde avec des profuſions de bonté: mais je demande de vous, pour prix de mon zèle & de mes ſoins, deux complaiſances qui tourneront à ma propre utilité; l'une, de m'aprendre, par votre exemple, quelle eſt la méthode des grandes ames, pour modérer leurs tranſports; l'autre, de m'avertir ſincérement ſi vous y trouvez quelque difficulté que vous ne puiſſiez vaincre. Vos leçons, ajouta-t'elle, en affectant un air aiſé, m'ont donné du goût pour la Philoſophie, & peut-être n'aurai-je jamais une ſi belle occaſion de faire l'expérience que je deſire. Je lui promis de ne rien négliger pour la ſatisfaire.

Elle me connoiſſoit aſſez pour s'aſſurer que je ſerois fidèle à ma promeſſe, & ſon deſſein étoit non-ſeulement de partager mon attention par l'effort auquel elle vouloit

loit m'engager, mais de ſçavoir à chaque circonſtance de ſon diſcours, ce qui ſe paſſeroit dans mon cœur, pour régler ſes ouvertures ſur cette connoiſſance. Je ne balance plus, me dit-elle, à vous déclarer que tout ce que le Ciel peut faire pour le bonheur d'un homme, il l'a fait dans l'eſpace de peu de jours en votre faveur. Je ne vous propoſe plus de conjectures ni des eſpérances. Vous êtes heureux. C'eſt à ne plus ceſſer de l'être qu'il faut tourner à preſent tous vos ſoins.

Malgré l'engagement que je venois de prendre & la violence que je me faiſois pour l'exécuter, je ne pus réſiſter à tous les mouvemens qui s'élevérent en confuſion dans mon cœur. Aux premiers mots d'une déclaration ſi formelle, j'avois crû ſentir le cours de mon ſang comme ſuſpendu. Je pouſſai un profond ſoupir, pour m'aider moi-même à ſortir d'une ſituation qui me parut dangereuſe pour ma vie; mais paſſant tout-d'un-coup à l'extrémité opoſée, il me ſembla que le mouvement qui avoit manqué un moment dans mes veines, devenoit ſi rapide & ſi tumultueux, que je n'en avois jamais reſſenti de cette nature. C'étoit en effet un torrent qui portoit le trouble dans mon cœur, & qui le communiquoit à tous mes ſens. Ma langue ébranlée, ſi j'oſe parler ainſi, ſans mon ordre, alloit prononcer tout ce qui auroit pû ſortir de mon imagination troublée, lorſque ma ſœur me rape-

rapela mes promeſſes, en me faiſant un reproche de l'agitation où elle me voyoit.

Je confeſſai que ces plaintes étoient juſtes. Mais je ne vous ai promis, lui dis-je, que des efforts ſincéres, & tout ce que vous avez à me reprocher, c'eſt d'en avoir fait d'inutiles : Voulez-vous donc que je demeure inſenſible au plus heureux de tous les événemens, ou que je m'expoſe à perdre tout d'un coup la vie à vos yeux, en étouffant tous mes ſentimens dans mon cœur? Je veux, répondit-elle, que vous les modériez, & ſans vous défendre d'être homme, je vous demande, pour ma propre inſtruction, un véritable exemple de Philoſophie. Après l'épuiſement qui venoit de ſe faire dans mes eſprits, je me flâtai qu'ils ſeroient plus faciles à régler, & je lui renouvelai ma promeſſe.

Elle reprit ſon diſcours ; mais craignant avec raiſon de ne me pas trouver plus de force, ſi elle commençoit par m'entretenir de la fidélité & de la tendreſſe de Fanny, elle donna le change à mes idées, en me demandant ce que je penſois du ſort de Madame Riding, cette ancienne amie dont elle ſçavoit que la mémoire m'étoit encore ſi chére. Quel ſouvenir me rapelez-vous, lui dis-je, & pourquoi m'entretenir de ce qui n'a point de raport à ma joye? Vous êtes vous crû bien certain de ſa mort, continua-t'elle ſans me répondre, & n'avez-vous jamais eu quelque eſpérance de la revoir? Je me

tournai

tournai avec une vive surprise : seroit-il possible que le Ciel l'eût conservée, interrompis-je, en me défiant d'une partie de la vérité ? Expliquez-vous donc. O Dieu ! Je reverrois Mme. Riding ! Parlez. Ne vous faites pas un plaisir cruel de me tenir en suspens. Seroit elle avec Fanny ? Ciel ! si tu as fait pour moi ce miracle, j'adore éternellement ta bonté & ta puissance ! Elle est vivante, reprit ma sœur, elle étoit hier avec votre Épouse, qui n'a pas été moins sensible que vous, au plaisir de la voir renduë à vos desirs : Vous la verrez aujourd'hui, si vous croyez que sa presence & son amitié puissent contribuer à votre satisfaction. Je veux la voir à ce moment, m'écriai-je en me levant de la moitié du corps ; où est elle ? faites-la paroître. Que j'expire de joye en l'embrassant. Quoique la tendresse de l'amitié me fît ressentir les mouvemens les plus vifs, ma sœur observa fort bien qu'ils étoient moins dangereux pour ma vie que ceux de l'amour, & s'aplaudissant d'avoir fait cette diversion à des transports qu'elle craignoit beaucoup davantage, elle prit le parti de suspendre le reste de ses explications, pour me procurer sur le champ le plaisir d'embrasser Mme. Riding ; elle prévit même que le secours de cette fidèle amie serviroit à me faire recevoir toute la connoissance de mon bonheur avec plus de modération. Je ne m'oposai point à la proposition qu'elle me fit de l'aller prendre elle-même, chez

M. de L*** où elle confeſſa qu'elle l'avoit laiſſée, & je ne lui recommandai que de revenir avec la derniére diligence.

Il y auroit peut-être une affectation ridicule à preſenter dans ce détail tous les progrès de mes lumiéres & de mon bonheur ; ſi je ne devois cette eſpéce de contraſte à mes lecteurs, après leur avoir expoſé auſſi fidèlement tous ceux de mes malheurs & de mes peines. D'ailleurs, en faiſant profeſſion d'avoir reçu de la nature un eſprit & un cœur extraordinaires, je me ſuis comme engagé à les juſtifier par l'expoſition de tous mes ſentimens, & j'ai droit de revenir par degrez aux traits qui peuvent être honorables à mon caractére, comme je n'ai pas rougi de me faire voir à découvert par ceux qui ont pû faire connoître toutes mes foibleſſes. C'en eſt peut être une encore que d'avoir verſé des larmes de joye, lorſque je me trouvai ſeul dans l'abſence de ma ſœur, & d'avoir adreſſé au Ciel mille exclamations interrompuës, qui marquoient auſſi peu de tranquilité dans ma raiſon, que dans tous mes ſens. Ce délire paſſionné dura quelques momens, ſans autre régle que les mouvemens de l'amour & de l'amitié, qui agiſſoient ſur moi dans toute leur force. Cependant la précaution que ma ſœur avoit priſe de réveiller mes principes de ſageſſe & de conſtance, produiſit inſenſiblement l'effet qu'elle avoit prévû. Je me remplis peu-à-peu de cette idée, & comprenant qu'en

qu'en effet la raiſon ne devoit pas moins être en garde contre les excès de la joye, que contre ceux de la douleur, je réſolus d'eſſayer du moins ſi elle auroit plus de ſuccès dans ce nouvel exercice, que dans les efforts qu'elle avoit faits inutilement contre ſon premier ennemi.

Ma ſœur me ſurprit au milieu de ces réflexions, & je m'aperçus que la tranquilité qu'elle découvrit ſur mon viſage, lui inſpira plus de confiance en m'abordant. Elle avoit laiſſé Madame Riding dans mon Antichambre, ſous prétexte de lui donner un moment pour ajuſter ſa coëffure & ſes habits; mais au fond, dans la vuë d'obſerver ma ſituation avant que de me la preſenter. Mes inſtances la firent retourner auſſi-tôt pour la preſſer de paroître. Cette chére amie ſe montra effectivement à mes yeux, & quoiqu'aſſez changée pour les tenir quelque-tems incertains, je la reçus entre mes bras, avec des lumiéres bien plus infaillibles, que je tirois de la tendreſſe de mon cœur. Que ne permis-je point à ma langue dans ce premier moment, & par quels termes n'exprimai-je point le raviſſement de ma ſurpriſe & ma joye! Elle ne répondit à mes tranſports que par ſes larmes. Mais ma ſœur qui veilloit ſans ceſſe ſur tous mes mouvemens, la pria de finir un ſilence qui n'étoit propre qu'à en augmenter l'ardeur & la confuſion. Elle l'arracha même de mes bras, où je continuois de la ſerrer encore,

& elle nous exhorta tous deux à nous occuper sérieusement de nos affaires communes. Eh ! qu'ai-je à craindre desormais pour les miennes, s'écria cette tendre & fidèle amie ? Les voilà établies par des prodiges que le Ciel ne peut plus démentir sans blesser sa justice. Mais, reprit-elle en me regardant avec compassion, dans quel état je vous retrouve ! Et comment la Providence abandonne-t'elle la bonté & l'innocence à la rigueur du sort, ou à la malignité des Hommes ? J'aurois peine à réprimer mes murmures, ajouta-t'elle, si je ne regardois tous vos malheurs comme une préparation à des excès de plaisirs que vous n'avez pas encore goûtez. Ecartons tout ce qui est moins pressant que votre bonheur. On m'assure que votre santé, quoique foible encore, est tout à-fait hors de danger. Les peines passées ne sont plus rien pour ceux qui touchent à leur félicité.

Elle s'arrêta pour me laisser la liberté de lui répondre. Toute la curiosité que j'avois d'aprendre par quel miracle le Ciel avoit pris soin de ses jours, ne m'empêcha point de céder le rang au sentiment dominant de mon cœur. Avez vous vû Fanny, lui dis-je, avec un soupir qui venoit encore de l'impression de tous mes malheurs ? Vous a-t'elle reçuë avec la tendresse qu'elle vous doit ? Ah ! si elle avoit marqué de la froideur, en revoyant une Mere qu'elle a de si justes raisons d'aimer, que j'augurerois mal du retour qu'on me promet

promet de ſon affection ! Mais ſi vous l'avez vuë, continuai je, pourquoi n'eſt-elle pas ici avec vous ? Qui l'arrête, ſi elle eſt telle qu'on me flâte de la retrouver ? Vous a-t'elle prié du moins de me parler d'elle ? vous a-t'elle dit que ſon cœur ſoit à moi, qu'elle rende juſtice au mien, qu'elle ſente quelque regret des peines qu'elle m'a cauſées ? hélas ! qu'elle ſente le prix de mon amour, & de tout ce qu'il m'a fait ſouffrir pour elle.

Ma ſœur m'interrompit. Nous ſommes chargées toutes deux, me dit-elle, de vous rendre compte de l'impatience mortelle qu'elle a de vous rejoindre, & nous craignons de ne pouvoir aſſez vous la repreſenter. C'eſt malgré elle & par la ſeule déférence qu'elle n'a pû refuſer à nos conſeils qu'elle eſt demeurée à Rouen, chez Mylord Clarendon. Nous la remetrons plûtôt que vous ne penſez entre vos bras : mais pour l'intérêt de ſon repos, comme pour le vôtre, nous voulons qu'il ne manque rien à la preuve de ſa vertu, & nous lui laiſſerons à elle-même celle de ſon amour. Ce jour même, à ce moment ſi vous le deſirez, nous ſommes prêtes à vous produire les témoins que Madame a deſiré d'entendre. Ils ſont arrivez avec nous, & vous ne devez accuſer que vous à preſent, ſi vous manquez de lumiére.

Je marquai de l'ardeur pour les voir, & ma ſœur qui les avoit priez effectivement de l'accompagner, ſe chargea elle-même de les introduire. Je vis paroître quatre perſonnes

ſonnes, parmi leſquelles je ne reconnus que M. Briand. Les autres étoient M. des Ogéres & ſa femme, avec Dom Thadeo. Leur preſence m'inſpirant plus de force, je prévins leurs premiers complimens par de vifs témoignages de la reconnoiſſance que je devois à leur zèle. M. Briand me répondit civilement, qu'il ſe croyoit trop heureux, que Madame l'eût choiſi pour me rendre ſervice, & s'aplaudiſſant du ſuccès de ſes ſoins, il regrettoit ſeulement, me dit il, que la mort eût privé cette excélente Princeſſe du plaiſir qu'elle auroit reçu de ſa commiſſion. Enſuite me preſentant M. & Madame des Ogéres, il les exhorta tous deux à répéter ce qu'il avoit entendu pluſieurs fois de leur bouche.

Si quelque choſe a jamais flâté mon cœur; c'eſt l'ardeur & la joye avec laquelle Madame des Ogéres ſe mit à raconter toutes les circonſtances du tems qu'elle avoit paſſé avec mon Epouſe. Elle ne prononçoit ſon nom qu'avec tranſport. Ses charmes & ſa vertu étoient pour elle comme un ſujet inépuiſable, ſur lequel elle revenoit ſans ceſſe avec de nouveaux tours, & qu'elle nous preſenta ſous mille formes. Mais, que ne me dit-elle point de ſa triſteſſe, & du deſeſpoir perpétuel auquel elle s'étoit condamnée, en quittant Sainte-Héléne? Elle m'en fit une peinture ſi vive, que la compaſſion prenant le deſſus ſur tous mes ſentimens, je me trouvai le viſage moüillé de larmes que je ne

ſentois

ſentois pas couler, & loin d'écouter un recit ſi tendre comme la juſtification d'une perſonne que j'avois accuſée, je croyois tenir moi-même la place d'un criminel qui trouve ſa ſentence dans chaque mot qu'il entend, & qui ſe reconnoît coupable, au fond du cœur, de tous les maux qu'on lui retrace. Enfin lorſque m'ayant repreſenté Fanny, incertaine encore de mon mariage avec Madame Lallin, & cherchant par toutes ſortes de voyes à s'en éclaircir, elle ajouta, que ſa réſolution étoit de ne pas ſurvivre à cette nouvelle, ou de ſe ſacrifier par une autre ſorte de mort, en s'enſéveliſſant pour jamais dans les horreurs de la ſolitude; je l'arrêtai, comme ſaiſi d'une eſpéce de frayeur: Je vous demande le tems de reſpirer, lui dis-je, & je vous tiens quitte d'un détail que je ne me ſens plus le courage de ſoutenir. Vous devez me regarder comme un monſtre, ajoutai-je, d'une voix auſſi languiſſante que mes forces, ſi vous me ſoupçonnez d'avoir cauſé volontairement tant de maux. Ah! m'écriai-je, en ranimant mes eſprits abattus, je n'attendrois pas qu'un autre m'en punît; & mon deſeſpoir auroit déja prévenu ma main même. Mais il y a toujours eu dans la diſpoſition de mon ſort, des obſcurités & des caprices, que j'ignore à quelle puiſſance je dois attribuer. Eſt ce haine du Ciel, m'écriai-je encore, qui s'obſtinoit à pourſuivre un malheureux, & qui a pris plaiſir à fraper du même coup,

tout ce qui eſt cher à ſon cœur.

Cependant, repris-je, d'un air plus tranquile, je dois confeſſer qu'après des tourmens ſans exemple, je ne pouvois recevoir de plus douce conſolation. Je vois mon repos prêt à ſe rétablir. Puiſſe-t'il être auſſi durable que je commence à le croire réel & plein de charmes ! Une partie de mon bonheur ſera d'en devoir la confirmation à de ſi honnêtes gens, & je le ſentirai augmenter à chaque occaſion que j'aurai de leur en marquer mon immortelle reconnoiſſance.

Madame des Ogéres, qui étoit d'un caractére tendre & empreſſé, me répondit impatiemment qu'elle ne ſe croyoit point à la fin de ſon ouvrage ; & qu'auſſi longtems qu'elle ne reverroit point Fanny dans mes bras, elle le croiroit imparfait. Elle avoit apris de ma Sœur que mon Epouſe étoit à Roüen. Votre ſanté, me dit-elle, ne vous permet point d'entreprendre un voyage. C'eſt ſur mon Mari & ſur moi que tombe le ſoin de vous ramener ce que nous vous avons malheureuſement enlevé. Nous partirons dès aujourd'hui. Je la preſſai en vain de prendre le reſte du jour pour ſe repoſer. Dom Thadéo, dont je ne connoiſſois encore ni le deſſein ni le nom, entroit dans mes intérêts avec la même chaleur, & paroiſſoit ſe diſpoſer auſſi à partir pour Roüen ; mais j'entendis M. des Ogéres qui lui repreſentoit honnêtement, qu'il pouvoit ſe diſpenſer de ce voyage,

&

& que la bienséance lui défendoit même d'y penser. Sans pénétrer le sens de ce discours, j'en pris encore une meilleure opinion de la sagesse & de l'honneur d'un homme capable de cette sorte d'attention, & je ne fis point difficulté de confier à sa Femme & à lui, la conduite de mon Epouse.

Il m'étoit facile de remarquer à l'air de ma Sœur & de Madame Riding, qu'il restoit entr'elles quelque mystére qu'elles balançoient encore à me découvrir. Elles se regardoient d'un œil riant, avec des signes d'intelligence, que d'autres regards, qui s'adressoient ensuite à moi, me faisoient prendre pour le prélude de quelque nouvelle ouverture sur laquelle elles paroissoient mutuellement se consulter. Leur doute étoit en effet si elles devoient prendre ce moment pour me parler de Cecile. A la fin elles s'éloignérent de mon lit, & je leur entendis prononcer plusieurs fois son nom. Une tendre amitié, qui étoit le seul sentiment que je me crusse permis desormais pour cette chére personne, m'y fit prendre encore assez d'intérêt pour souhaiter d'aprendre ce qui avoit quelque raport à elle. Je priai les deux Dames de se raprocher de moi. Ma curiosité leur fit naître une occasion qu'elles auroient pû saisir, si les résolutions qu'elles venoient de prendre n'avoient été tout opposées. Mais en pesant les circonstances, elles avoient jugé qu'une explication de cette nature, où la singularité des événe-

mens leur faisoit penser que j'essuyerois mille agitations & mille doutes avant que de parvenir à la vérité, devoit être remise à des tems plus paisibles ; elles se délivrérent de mes questions, en me répondant d'un air fort naturel, que Cecile étoit tranquile à Roüen, chez Mylord Clarendon, avec Mr de L*** & sa Mere.

Elles ne se trompoient pas sur le lieu de son séjour, qui n'avoit pas changé depuis leur départ ; mais Cecile & sa mere n'étoient pas aussi tranquiles à Roüen qu'on auroit dû l'attendre de la sainteté de leur asyle, & de la généreuse amitié de leur Protecteur. Le Duc de Montmouth, incapable de se faire long tems violence, eut recours à l'adresse pour se procurer la satisfaction qu'on affectoit de lui refuser. Il gagna, par ses libéralités, quelques Domestiques de la maison du Comte, qui l'introduisirent dans l'apartement de Fanny, pendant le jour à la vérité, mais dans un tems où elle étoit fort éloignée de s'attendre à une visite si extraordinaire. Le hazard voulut qu'il ne trouva que Rem avec elle. Cecile étoit passée dans un Cabinet, & ce fut aparemment cette seule raison qui détermina tout-d'un-coup le penchant du Duc pour la Mere, après avoir balancé jusqu'alors entr'elle & sa Fille. Il s'aprocha d'elle assez respectueusement pour ne pas lui causer d'autre épouvente que celle de la surprise, & lui faisant des plaintes fort tendres de l'affectation qu'elle

m arquoit

marquoit à le fuïr, il s'expliqua si ouvertement sur sa passion, qu'elle auroit feint inutilement de ne pas l'entendre.

La crainte de Fanny n'étoit pas pour elle-même. Une déclaration qui sembloit mettre sa vie à couvert, la délivra de sa plus vive inquiétude. Elle prit moins l'air de la colére & du ressentiment, que celui de l'honneur & de la vertu, & faisant comprendre au Duc, par une réponse simple & modeste, qu'il se livroit à des espérances inutiles, elle le pria d'interrompre un discours qui la mettroit dans la nécessité de l'éviter éternellement, & de refuser même ses services. Cette maniére de répondre auroit peut-être fait l'impression qu'elle se promettoit, sur un homme plus vertueux & plus sensé, mais le Duc n'en jugeant que par l'expérience qu'il avoit du caractére ordinaire des Femmes, & par une opinion de soi-même qui le rendoit le plus téméraire de tous les hommes, en tira des présages flâteurs pour sa passion, & se crut sûr d'une conquête qu'on ne lui disputoit pas avec plus de bruit & de chaleur. S'il eut la politesse de se retirer, ce fut avec la confiance d'un présomptueux, qui se croit fort avancé dans ses vûës après les avoir fait connoître, & qui veut laisser à son mérite le tems d'agir sur un cœur, pour en recuëillir, à la longue, des fruits plus sensibles à sa vanité.

En réfléchissant néanmoins sur sa conduite, Fanny, toujours prompte à s'allarmer, donna une explication toute différente

rente à la facilité qu'il avoit euë à la quitter. Elle s'imagina que les ſentimens qu'il marquoit pour elle, n'étoient qu'un voile ſous lequel il vouloit couvrir ſa paſſion pour Cecile, & que ne l'ayant pas trouvée dans ſon apartement, il s'étoit ſervi du premier prétexte pour déguiſer ſes véritables vûës. Cette penſée la jetta dans une ſi vive défiance, que ne penſant qu'à prévenir des dangers qu'elle croyoit déja certains, elle s'ouvrit à Madame de L*** en lui demandant ſon conſeil. C'étoit confirmer ſes craintes, que de les communiquer à une Dame auſſi timide qu'elle, & auſſi inquiéte pour la ſureté de Cecile. Elles ſe perſuadérent enſemble qu'elle ne pouvoit prendre des meſures trop promptes, pour éloigner le péril qui les menaçoit. Leur inquiétude croiſſant encore par le ſilence de ma Sœur qui avoit laiſſé paſſer quatre jours ſans leur écrire, elles prirent la réſolution de ſe rendre ſecrettement à Quevilly, ſous prétexte d'une promenade, & d'y laiſſer Cecile dans la maiſon de Madame Riding, juſqu'à l'arrivée des nouvelles qu'elles attendoient de moi ou de ma Sœur. La ſeule objection qui auroit été capable d'arrêter Fanny, étoit la peine qu'elle avoit à ſe ſéparer de ſa Fille; d'autant plus que ne pouvant ſe faire connoître avec bienſéance à Quevilly, depuis qu'elle avoit embraſſé la Religion Romaine, il falloit même renoncer au plaiſir d'y retourner tous les jours pour la voir. Mais Madame

de

de L*** diminua cette difficulté en prenant le parti de demeurer elle-même à Quevilly avec Cecile. Fanny se crut capable de suporter une séparation de quelques jours, lorsque la douleur de l'absence ne seroit accompagnée d'aucune inquiétude.

Après s'être fixées à ce projet, elles ne penserent qu'à le faire goûter à Mr de L*** & même à Mylord Clarendon, avec qui l'honnêteté & la reconnoissance les obligeoit de garder des ménagemens. Il leur fut aisé de faire entrer dans leurs vûës Mr de L*** qui, sans se livrer aux mêmes craintes, eut la complaisance d'aprouver tout ce qui pourroit servir à leur tranquilité. A l'égard de Mylord Clarendon, elles prirent des prétextes plus éloignez, & sans toucher aux raisons qui portoient Madame de L*** & Cecile à s'absenter, elles eurent l'art de lui faire entendre qu'il leur en étoit survenu d'importantes, mais de courte durée.

Ces derniéres circonstances se passoient dans le tems que Monsieur & Madame des Ogéres étoient en chemin pour se rendre à Roüen, & qu'ils touchoient même au terme de leur voyage, car ils arrivérent dans cette Ville le soir du même jour; & s'ils eussent pris le parti d'aller descendre chez le Comte de Clarendon, ils y eussent trouvé mon Epouse à son retour de Quevilly. Mais ayant apréhendé d'être incommodes au Comte, malgré les Lettres de recommandation qu'ils avoient reçûës de ma sœur, ils s'étoient déterminez à passer

là.

la nuit dans la Ville, & à remettre leur visite au lendemain. Dom Thadeo les avoit quittez à S. Cloud, & feignant d'aller les attendre à Paris, il étoit convenu avec eux de quelle maniére ils pourroient s'y rejoindre. Cependant l'ardeur de revoir aussi-tôt qu'eux mon Epouse, lui avoit fait former un autre dessein. Sans penser à se presenter à eux ni à Fanny avant qu'elle fût arrivée chez moi, il s'étoit imaginé qu'en faisant secrettement le même voyage, il pourroit se procurer l'occasion de la voir sans être aperçû, & revenir assez tôt pour ne donner aucun soupçon de son entrepriſe. Il étoit parti en effet deux heures après eux, & suivant long tems la même route, il ne l'avoit quittée qu'à quelque distance de Roüen pour prendre celle de la maison du Comte. Son dessein n'étoit pas d'y paroître ; mais dans l'espérance, où il étoit toujours de trouver le moyen de voir Fanny, il s'étoit proposé de se loger dans le Village le moins éloigné de sa demeure, & d'y prendre toutes les lumiéres qui pouvoient lui faciliter le plaisir qu'il desiroit.

La maison du Comte ne tenoit à rien dans la Pleine, & le Bourg le plus voisin étoit Quevilly. Ce fut aussi le lieu où les projets de Dom Thadeo le conduisirent, avec le dessein d'y passer la nuit. Il étoit si tard à son arrivée, que ne pouvant rien entreprendre avant le jour suivant, il ne pensa qu'à s'instruire de la disposition de la maison du Comte, & à prendre les informations

formations dont il devoit faire uſage le lendemain. Un lieu peuplé de Proteſtans étoit un objet fort nouveau pour un Eſpagnol. Sa curioſité lui fit faire toutes les queſtions qu'elle pouvoit lui inſpirer ; & voyant par le concours du peuple, qu'on s'aſſembloit au Temple pour la priére du ſoir, il ſuivit le mouvement qui lui fit ſouhaiter d'aſſiſter à ce ſpectacle.

Madame de L*** ancienne & zélée Proteſtante, n'avoit pas manqué de s'y rendre avec Cecile. Elles étoient regardées toutes deux, depuis long-tems, comme deux perſonnes précieuſes à cette petite ſociété, & les liaiſons qu'elles y avoient avec les principaux Habitans du Bourg, les y faiſoient vivre avec la familiarité qui régne dans une même famille. Elles avoient une place diſtinguée à l'Egliſe.

L'air brillant de Cecile ſervant encore mieux à la faire remarquer, Dom Thadeone jetta point les yeux du côté où elle étoit aſſiſe ſans être porté auſſi-tôt à la conſidérer de plus près. Il s'aprocha d'elle, & comme fixé par le premier de ſes regards, il perdit ſur le champ toute attention pour les nouveaux objets dont il étoit environné. Le même charme qui avoit agi ſi puiſſamment ſur ſon cœur par les yeux de Fanny, parut ſe renouveler & lui faire ſentir toutes les mêmes expreſſions. Quoique la reſſemblance ne fût pas parfaite entre la mere & la fille, il crût démêler dans le viſage de cette jeune Inconnuë des traits

dont

dont il trouvoit le ſouvenir dans ſa mémoire. Il s'efforçoit de ſe rapeler dans quel tems & dans quel lieu il pouvoit l'avoir vûë. Etoit-ce en France ou en Eſpagne ? S'il avoit vû quelque part une figure ſi charmante, comment le tems lui en avoit il fait perdre l'idée juſqu'à l'en faire douter ? Et s'il la voyoit pour la premiére fois, pourquoi réveilloit-elle dans ſon cœur des impreſſions qu'il croyoit avoir déja ſenties.

Sa ſurpriſe augmenta bien davantage, lorſque promenant ſes regards ſur elle à ſi peu de diſtance qu'il pouvoit tout obſerver, il crut reconnoître le diamant qu'elle portoit, & qu'il connoiſſoit aſſez pour ne pas s'y méprendre. C'étoit en effet celui que ſon pere avoit forcé Fanny d'accepter. Elle l'avoit donné à ſa fille. Dom Thadeo n'ignoroit pas l'uſage que ſon pere en avoit fait, & ſes yeux s'ouvrirent tout-d'un-coup ſur ce qui lui avoit paru d'abord obſcur. Il s'imagina que c'étoit Fanny elle-même, qu'il voyoit. Il la trouvoit à deux pas de la maiſon du Comte de Clarendon, où il étoit ſûr qu'elle faiſoit ſa demeure. Il la trouvoit dans un Temple, & il avoit ſçû en Eſpagne qu'elle étoit Proteſtante. S'il ne ſe remettoit pas clairement tous ſes traits, l'abſence & la maladie qu'il avoit eſſuyé, ne pouvoient elles pas avoir fait quelque changement dans ſes propres yeux ? Il n'étoit plus arrêté que par la jeuneſſe extrême de Cecile. Son viſage ne portoit qu'environ ſeize ans, & c'étoit même pour

ceux

ceux qui en jugeoient à l'air mûr & composé qui étoit répandu sur toute sa personne ; car en considérant mieux ses graces tendres & naissantes, on voyoit aisément qu'elle ne pouvoit avoir plus de quatorze ans. Fanny, qui avoit été mere à douze ans, en avoit alors vingt six. Quoique l'air de fraîcheur & de jeunesse ne manque point à cet âge, il est difficile de ne pas reconnoître qu'il est plus éloigné de l'enfance.

Dom Thadeo avoit une voye courte pour finir son embarras. Il la prit, en demandant à quelques Habitans qui étoient autour de lui, le nom de la jeune personne qu'il admiroit. Comme ils ignoroient encore les changemens qui étoient arrivés dans sa condition, ils répondirent naturellement, suivant leurs anciennes lumiéres, qu'elle étoit fille de Madame de L***, avec qui il la voyoit ; & s'étendant sur son esprit & ses charmes, ils ajoutérent plusieurs choses qui pouvoient augmenter son admiration, mais qui détruisoient absolument toutes ses conjectures.

Loin de s'en affliger, il regarda cette explication comme une faveur de la fortune, qui lui offroit l'occasion de se livrer à une tendresse innocente ; & ne prenant plus Cecile que pour une jeune Françoise dont la naissance & la fortune ne surpassoient pas la sienne, il remercia d'autant plus le Ciel de cette heureuse rencontre, qu'étant à la veille de voir Fanny, dont il redoutoit encore la presence, il regardoit

ses

ſes nouveaux ſentimens comme un préſervatif contre ſes charmes. Toutes ſes idées échauffant ſa hardieſſe naterelle, il ne penſa plus qu'à trouver les moyens de lier connoiſſance avec Madame de L*** ; & ſaiſiſſant l'occaſion qui ſe preſenta à la fin de l'aſſemblée, il lui offrit la main pour la conduire chez elle.

Cette civilité n'eut rien de ſuſpect pour Madame de L*** , dans un lieu où elle étoit ſans crainte, & de la part d'un homme de fort bonne mine, qu'elle prit d'abord pour quelque Proteſtant Etranger, que le zèle de la Religion amenoit à Queuilly. Elle reçût ſa main. Il l'entretint, avec politeſſe de la ſatisfaction qu'il avoit de lui être utile à quelque choſe, & comprenant qu'elle ſeroit portée à le ſouffrir plus volontiers s'il lui faiſoit entendre qu'il n'étoit pas ſans connoiſſances & ſans liaiſons dans le voiſinage, il lui raconta comme la nuit l'avoit obligé de s'arrêter dans le Bourg, malgré l'eſpérance qu'il avoit euë d'arriver avant la fin du jour chez Mylord Clarendon. Vous le connoiſſez, lui dit Madame de L*** avec ſurpriſe ? il confeſſa qu'il ne connoiſſoit le Comte que de nom, mais il parla de quelques Dames qui étoient actuellement chez lui ; & nommant mon Epouſe comme une ancienne amie qu'il brûloit de revoir, il ajouta qu'il avoit ſçû de moi à Saint-Cloud le lieu de ſa demeure. L'étonnement de Madame de L*** ne faiſant que redoubler,

elle

elle lui fit diverſes queſtions, auſquelles il répondit avec tant de vraiſemblance, qu'elle ne fit pas difficulté en arrivant chez elle, de lui accorder l'entrée de ſa maiſon, & de lui offrir même à ſouper.

Cette offre le mit au comble de ſes vœux. Il l'accepta avec raviſſement. Quoique Madame de L*** ni Cecile ne lui euſſent pas encore fait connoître ce qu'elles étoient à Fanny, & qu'il ne pût prendre leurs civilitez que pour les égards qu'on obſerve en France avec les Etrangers, il jugea, par leurs queſtions & par l'intérêt qu'elles paroiſſoient prendre à ſes réponſes, que mon Epouſe étoit connuë à Quevilly. Il eut lieu d'en douter encore moins, lorſque ſans s'ouvrir davantage, les deux Dames lui demandérent plus particuliérement pendant le ſouper toutes les circonſtances de la liaiſon qu'il avoit euë avec elle. Comme cet événement faiſoit une partie interreſſante de ſa propre Hiſtoire, il entra dans un détail qu'elles ignoroient encore, & qui attacha extrêmement l'attention de Cecile. Il ne diſſimula point la paſſion violente qui avoit troublé long-tems ſon repos, & mis ſa vie dans le dernier danger; le miracle auquel il s'étoit crû redevable de ſa guériſon, le départ ſecret de Fanny, le deſeſpoir qu'il en avoit reſſenti, & qui avoit renouvelé tous ſes maux, les peines qu'il s'étoit données pour la trouver; l'explication qu'il avoit reçûë de Monſieur des Ogéres, & la violence qu'il avoit faite à

ſon

ſon cœur pour étouffer une tendreſſe inutile ; enfin, le fond d'eſtime & de zèle dans lequel il l'avoit changée, & qui lui avoit fait entreprendre le voyage de France pour ſe rendre utile au bonheur de ce qu'il avoit aimé, compoſérent un long recit que la nature du ſujet, & l'ardeur naturelle de Dom Thadéo rendirent fort tendre & fort animé. Cecile, émûë juſqu'au fond du cœur de tout ce qui lui rapeloit les malheureuſes avantures & les douleurs de ſa mere, ne ceſſa point d'avoir les yeux attachez ſur lui ; & peut-être qu'ignorant les raiſons qu'elle avoit de s'interreſſer à ſon recit, tout autre eût pris comme lui ces marques d'attention pour elle d'une inclination naiſſante, qui avoit moins de raport à ſon diſcours qu'à ſa perſonne.

Dom Thadéo eut aſſez bonne opinion de lui-même pour les prendre dans ce ſens, & la perſuaſion qu'il en eût fut ſi forte, qu'il ſe trahit aux yeux de Madame de L***, par des témoignages de joye dont elle comprit facilement la cauſe. Ce fut la ſeule raiſon qui l'empêcha de s'ouvrir davantage, & qui lui fit recommander ſecrétement à Cecile de ne pas faire connoître de qui elle étoit fille avant qu'il eût vû ſa mere. Elle ſe reprocha même la facilité qu'elle avoit euë à le recevoir ; & ſe défaiſant civilement de lui après le ſouper, elle ſe contenta de lui dire qu'il trouveroit en effet Madame Cléveland chez Milord Clarendon, & que tous les honnêtes gens lui ſçauroient bon gré de

ce

ce qu'il avoit entrepris pour le ſervice d'une Dame ſi aimable.

Avec le caractére qu'on a pû connoître à Dom Thadéo, il eſt aiſé de comprendre qu'une paſſion, née tout-d'un-coup avec cette force, parvint bien tôt dans ſon cœur, au dernier excès. Il ne s'étoit pas propoſé de quitter le lendemain Quevilly; & ſon deſſein n'étant que de ſe procurer ſecrettement la vuë de mon Epouſe, il avoit compté d'en trouver l'occaſion en ſe promenant aux environs de ſa demeure, d'où il lui étoit facile de retourner le ſoir, & même aux heures du repas, dans le lieu où il avoit paſſé la nuit. Mais prenant tout-d'un-coup la réſolution d'y demeurer bien plus long tems, & ne connoiſſant plus de ſéjour qui lui fût ſi cher, il chercha, dès le ſoir, un prétexte pour s'y arrêter. Celui qu'il annonça fort naturellement à ſes Hôtes, fut de prendre des informations ſur le ſort d'un Prélat Eſpagnol qui avoit abandonné depuis quelque tems Madrid avec une femme qu'il aimoit, & qu'on croyoit paſſé effectivement dans la Communion Proteſtante, pour ſe procurer la liberté de l'épouſer. Il eut ſoin de ne pas marquer d'autre motif que celui de l'amitié, & de ſupoſer quelqu'autres vuës qui n'étoient point capables de le rendre ſuſpect à des Proteſtans. Le bruit en fut répandu dès le lendemain dans le bourg; ſans compter que la curioſité qu'il avoit euë en arrivant d'aſſiſter au Prêche, avoit déja diſ-

poſé

posé les habitans à le voir de fort bon œil.

Cependant il ne perdit pas le dessein qui l'avoit amené ; & n'osant encore se promettre d'être reçû chez Madame de L*** à toutes les heures du jour, il employa une partie du suivant à voltiger autour du Château du Comte. Fanny ne se presenta point à sa vuë, mais il fut aperçû lui-même par le Duc de Montmout, qui venoit dîner chez le Comte à l'heure dont il commençoit à se faire une habitude. L'aparition d'un Cavalier de bonne mine, qui jettoit des regards curieux sur le Château, & qui s'arrêtoit assez long tems pour faire juger qu'il n'étoit pas là sans dessein, auroit d'abord inspiré quelque défiance au Duc, si la solitude dans laquelle il voyoit vivre Fanny n'eût écarté ses premiers soupçons. Ce qu'il en conserva néanmoins, fut assez fort pour lui faire aborder Dom Thadeo, à qui il demanda fiérement pourquoi il marquoit tant de curiosité. L'Espagnol ne fit pas une réponse moins hautaine, & dès le premier moment ces deux esprits fiers & emportés en seroient venus à quelque violence, si la honte d'insulter avec une suite nombreuse, un homme qui n'étoit accompagné de personne, n'eût fait prendre au Duc un ton plus modéré.

Dom Thadeo ne s'occupa de sa recherche qu'aussi long-tems qu'il se crut obligé par la bienséance, de retarder la visite qu'il méditoit chez Madame de L*** Il s'y presenta avec la confiance que devoient

voient lui inſpirer l'accuëil qu'il y avoit reçû la veille ; & les idées flâteuſes dans leſquelles il en étoit ſorti. On s'étoit trop avancé pour refuſer de le voir ; Mais Madame de L*** conſeilla à Cecile de ne pas paroître, ſans lui en expliquer néanmoins les raiſons, dont elle étoit perſuadée que Cecile ne s'étoit point aperçûë, & lorſqu'après s'être dégagée de Dom Thadéo, elle demeura convaincuë, par l'entretien même qu'elle venoit d'avoir avec lui, qu'il étoit paſſionnément amoureux, elle prit le parti d'écrire à mon Epouſe pour lui communiquer ce nouvel incident.

Sa Lettre ne cauſa qu'une ſurpriſe médiocre à Fanny. Elle ſçavoit déja de Monſieur & Madame des Ogéres que Dom Thadéo étoit arrêté en France avec eux, & qu'il s'étoit réduit pour elle à des ſentimens qui l'obligeoient à quelque reconnoiſſance Si elle fut étonnée d'aprendre qu'il étoit à Quevilly, elle ne pût s'imaginer qu'il y eût été conduit par quelque deſſein qui regardât ſa fille, puiſqu'il n'avoit pu prévoir qu'il dût l'y rencontrer ; & n'entrant point dans les allarmes de Madame de L***, elle lui marqua que Dom Thadéo étoit un homme de diſtinction & d'honneur, à qui elle devoit de la reconnoiſſance, & pour lequel elle lui demandoit de la conſidération & de l'amitié. Il eſt vrai que dans la crainte de troubler ſon repos, Madame de L*** ne l'avoit point informée de la paſſion de l'Eſpagnol, & qu'elle avoit

avoit paru seulement la consulter sur la conduite qu'elle devoit tenir avec lui.

L'arrivée imprévuë de Monsieur & Madame des Ogéres avoit causé trop de satisfaction de la tendre Fanny, pour laisser place dans son cœur à des inquiétudes sans fondement. Elle s'étoit livrée aux embrassemens de ces deux fidèles amis, & sentant même, avant qu'ils se fussent expliquez, de quelle utilité leur témoignage pouvoit être pour la preuve de son innocence, elle avoit mêlé aux premiéres expressions de sa joye, quelques termes de reconnoissance qui avoient raport à cette pensée. Monsieur des Ogéres avoit augmenté ses transports, en lui aprenant que ce service même qu'elle croyoit pouvoir attendre de lui, étoit le seul motif de son voyage, & que m'ayant vû à Saint-Cloud, d'où il étoit parti avec mon consentement pour la venir prendre & la conduire auprès de moi, il avoit déja eu le bonheur de tirer tout le fruit qu'il s'étoit promis de son entrepriſe. Quelles expressions & quelles idées pourront jamais répondre aux sentimens qui s'élevérent dans l'ame de Fanny ! Elle avoit donné à ces deux honnêtes gens tous les noms que le cœur employe pour exprimer ses plus vives tendresses ; les protecteurs de son honneur & de son innocence, ses guides, ses chers libérateurs, ce qu'elle avoit de plus précieux & de plus respectable après moi. Elle avoit recommencé cent fois à les embrasser, en don-

donnant autant de larmes à ſa joye, qu'elle en avoit jamais verſé dans ſes douleurs.

Elle n'auroit pas retardé ſon départ d'un moment, ſi elle avoit eu la liberté de ſuivre ſon impatience. Mais l'heureuſe nouvelle qu'on lui aportoit, ayant été communiquée auſſi-tôt à Mylord Clarendon, il y prit part avec tant d'affection & de zèle, qu'il s'offrit lui-même à faire le voyage de Paris, pour la conduire. De ſi généreuſes marques d'amitié ne pouvoient être reçuës avec indifférence. Elle fut obligée de lui accorder deux jours pour régler ſes affaires domeſtiques, & M. des Ogéres ſe chargea de m'écrire les raiſons de ce délai. Le Duc de Montmouth fut le ſeul à qui elle pria le Comte de cacher la route qu'elle alloit prendre. Elle ne pouvoit plus douter que ce ne fût à elle qu'il prétendoit adreſſer ſes ſoins. L'abſence de Cecile avoit paru le toucher peu, & n'ayant fait que redoubler les marques de ſa paſſion, depuis qu'elle étoit à Quevilly, tout le monde s'étoit aperçu de ſes véritables ſentimens. Quoiqu'elle ſe crût deſormais fort ſupérieure à toutes ſortes de craintes, elle voulut lui déguiſer ſa marche, pour ſe délivrer éternellement de ſes importunitez.

Mais rien ne l'empêchant de rapeler Cecile auprès d'elle juſqu'au tems d'un départ auquel il falloit ſe préparer enſemble, elle ſe donna cette ſatisfaction le même jour. M. & Madame des Ogéres, à qui elle brûloit de faire connoître ſa

fille, l'accompagnérent à Quevilly. Dom Thadeo ſe trouva chez Madame de L*** à leur arrivée ; & quoiqu'un peu confus de rencontrer M. des Ogéres, dont il ne ſe croyoit pas ſi proche, il ne manqua ni d'ardeur, ni d'éloquence pour exprimer la joye qu'il eut de voir Fanny, & l'intérêt qu'il prenoit à ſon bonheur. Son compliment ayant fait place à quelques explications qui regardoient Cecile, & qui lui ſemblérent d'abord obſcures, parce que c'étoit à M. & à Madame des Ogéres que Fanny les adreſſoit en lui preſentant ſa fille, on fut extrêmement ſurpris de le voir changer de couleur à meſure que cette matiére paroiſſoit s'éclaircir pour lui. Il regardoit alternativement la mere & la fille, avec une agitation & des marques de trouble, qui cauſérent de l'inquiétude à tout le monde, & dont Madame de L*** crut pénétrer ſeule le ſecret. Enfin la cauſe de ces mouvemens ſe dévoila tout-d'un coup par un tranſport encore plus étrange. Dom Thadeo ſe précipita aux genoux de Fanny & de Cecile qui étoient encore debout, l'une près de l'autre, & ſaiſiſſant le bas de leurs Robes, qu'il baiſa long-tems d'un air paſſionné, il fit craindre aux Spectateurs qu'une émotion ſi violente ne lui fit perdre ſur le champ la connoiſſance, ou même la vie.

On le força de ſe lever ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans une diſpoſition plus tranquile. Il joignit les mains au Ciel, en

en lui adreſſant mille choſes touchantes ſur l'excès de ſon bonheur. C'étoient des exclamations entrecoupées, qui ſembloient partir d'un cœur prêt à ſuffoquer, & dont perſonne ne pénétroit encore le ſens. On n'avoit pas de peine à juger que le principal ſentiment qui l'agitoit, étoit de la joye ; mais dans la confuſion de tant de mots interrompus qu'elle faiſoit ſortir de ſa bouche, on attendoit, avec une eſpéce de crainte, que ſon eſprit & ſa langue euſſent retrouvé la liberté de s'expliquer.

Enfin, s'adreſſant à Fanny, devant laquelle il fléchit encore les genoux ; mais d'un air beaucoup plus calme : O gloire de ton Sexe, lui dit il, avec la pompe Eſpagnole ! O Femme dont j'aurois cru les charmes & la vertu incomparables, ſi je n'en avois devant les yeux une image ſi reſſemblante ; je t'ai religieuſement adorée quand j'ai cru le pouvoir ſans crime. Mais ſi le devoir m'a fait ſurmonter une paſſion qui devoit être immortelle par ſon ardeur, il m'engage lui-même aujourd'hui dans d'autres liens, que tout le pouvoir du Ciel & de la Terre ne ſçauroit rompre. Comme l'air dont il accompagnoit ce diſcours étoit plein de douceur & de politeſſe, Fanny qui pénétra aiſément ſes intentions, & qui n'y trouva rien d'offenſant pour ſa fille, ſe contenta de l'interrompre en ſoûriant : vous êtes plus libre que nous, lui dit-elle, ſi rien ne vous

empêche de penſer à l'amour. Nous avons d'autres ſoins qui ſont aujourd'hui plus importans, & qui demandent d'un autre côté notre attention. Il ne répondit que par une inclination profonde ; mais tout parloit dans ſes mouvemens, & tirant avantage d'une déclaration qui avoit été reçuë ſans colére, il continua de prendre auprès de Cecile, l'air d'un amant paſſionné.

Ce vertueux, mais trop fier & trop tendre Eſpagnol, étoit déſtiné à creuſer le tombeau d'autrui, par des excès de hardieſſe & d'amour, dont on ne peut accuſer que ſon malheur, puiſqu'ils cauſérent ſa propre ruïne. Dès la nuit ſuivante, il ſe précipita comme volontairement dans un embarras dont ſa qualité d'Etranger ne l'auroit pas tiré, ſans le ſecours de Mylord Clarendon & de Fanny. Etant reſté à Quevilly après le retour des Dames, ſa paſſion ne lui permit point d'y paſſer tranquilement la nuit. Il vint promener ſes inquiétudes autour de la maiſon du Comte, & ſe croyant obligé à peu de ménagement, dans une campagne où il n'étoit pas connu, il négligea le ſoin de ſe dérober à la vuë des paſſans, dont il ne s'imaginoit pas d'ailleurs qu'il pût être obſervé. Quelques gens du Duc de Montmouth, qui l'avoient vû le matin avec leur Maître, & qui avoient ſouffert impatiemment la fierté avec laquelle il lui avoit répondu, le rencontrérent à peu de diſtance de la maiſon, & prenant cette occa-

occaſion pour l'humilier, ils lui firent la même queſtion que le Duc ; mais d'un ton plus inſultant, & qui leur convenoit par conſéquent beaucoup moins. Dom Thadéo, qui crut les reconnoître pour des Domeſtiques, les traita avec toute la hauteur d'un homme de diſtinction, qui ſe croit offenſé par des miſérables. Ils s'échauffèrent à leur tour, & ſe diſpoſant à l'arrêter, ils s'aprochérent de lui avec beaucoup d'injures & de menaces. Sa ſeule reſſource fut de s'armer de deux piſtolets dont il avoit eu la précaution de ſe munir, & ſes deux coups furent ſi heureux, qu'il ſe délivra de deux de ſes ennemis. Il en reſtoit un autre pour lequel ſon épée auroit ſuffi, mais qui ſe déroba par une prompte fuite. Tout autre n'auroit penſé qu'à s'éloigner après un accident de cette nature ; mais Dom Thadéo ſoutenu par le témoignage d'un cœur ſans reproche, continua de ſe promener tranquilement dans la plaine, juſqu'au moment où les Domeſtiques qui reſtoient au Duc, & ceux de Mylord Clarendon, avertis par celui qui avoit pris la fuite, ſe preſentérent armez de toutes ſortes d'inſtrumens. La réſiſtance fut inutile contre le nombre : le brave Eſpagnol fut arrêté fort bruſquement, & conduit chez Mylord ; où toute l'Aſſemblée, qui étoit encore à table, fut extrêmement ſurpriſe de le reconnoître.

Il marqua moins d'inquiétude que de joïe, à la vûë de tant de perſonnes qui le

regardoient avec étonnement. Mais le Duc qui joignoit au reſſentiment de ce qui venoit d'arriver, le ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le matin, ne put ſe remettre ſon viſage, ſans ſe laiſſer emporter à quelques marques d'une vive indignation. La fermeté avec laquelle Dom Thadéo lui répondit, auroit produit une ſcène encore plus funeſte, ſi Mylord Clarendon, informé en peu de mots par M. des Ogéres, de la naiſſance de l'Eſpagnol, & de ſes liaiſons avec ma Famille, n'eût arrêté la premiére chaleur de cet emportement. Il pria civilement Dom Thadéo d'expliquer lui-même ſon avanture, & n'y trouvant en effet que le procédé d'un galant homme, il conjura le Duc de prendre des ſentimens plus modérez. Fanny le ſeconda par ſes inſtances, & s'allarmant ſur-tout de quelques mots de chaînes & de priſon, qu'elle avoit entendu prononcer au Duc, elle le preſſa de traiter avec moins de rigueur un homme qui méritoit plus de conſidération. C'étoit le ſervir mal. La jalouſie plus forte que le chagrin d'avoir perdu deux de ſes Domeſtiques, échauffa l'Anglois juſqu'à lui faire tourner ſon reſſentiment contre mon Epouſe. Il lui reprocha publiquement le mépris qu'elle faiſoit de ſes ſoins, & l'intérêt qu'elle prenoit au ſort d'un meurtrier, pour lequel il ne paroiſſoit pas qu'elle eût la même indifférence. Mylord Clarendon vivement touché du chagrin que ce reproche pouvoit

voit causer à Fanny, déclara sérieusement au Duc, qu'un langage si vif n'étoit point familier dans sa maison, & lui représentant avec force à quoi l'honneur & la politesse l'obligeoient, il lui fit entendre qu'il falloit consentir de bonne grace à ce qu'il n'auroit pas le pouvoir d'empêcher. Fanny d'ailleurs moins irritée que réjoüie des reproches du Duc, lui fit une réponse badine, avec cette supériorité que la vertu donne sur tout ce qui n'est pas capable de la blesser, & loin de se relâcher dans ses instances, elle les renouvela avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit une nécessité de se rendre.

Cet événement, dont j'aurois pû me dispenser d'interrompre ma narration s'il ne s'y raportoit par ses suites, servit d'abord à faire avancer d'un jour le départ de Fanny, & de ceux qui s'étoient engagez à la conduire. Ce fut une autre marque de reconnoissance & d'amitié qu'elle accorda volontairement à Dom Thadéo; car malgré le consentement que le Duc donnoit à la liberté, il n'étoit pas certain que son avanture demeurât cachée à la Justice, & son courage ne lui permettant pas de suivre le conseil que tout le monde lui donnoit de s'éloigner, il s'obstinoit à demeurer jusqu'au départ des Dames, auxquelles il vouloit servir aussi d'escorte.

Ainsi, ce jour si long-tems attendu, desiré avec tant d'impatience & d'ardeur, hâté peut-être par les soupirs de tant de cœurs innocens, se leva enfin pour éclai-

rer le plus heureux de tous les voyages & le plus mémorable de tous les événemens. J'étois toujours retenu au lit, mais beaucoup plus par les allarmes de ma Sœur & de Madame Riding, que par la foibleſſe de ma ſanté, ou par le danger de mes bleſſures. La joye & l'eſpérance qui étoient les ſeules paſſions dont je fuſſe occupé, avoient mis plus de changement dans mes forces, que tous les remédes de l'art, & dans certains momens je me croyois capable d'entreprendre le voyage de Roüen, pour prévenir Fanny, ou pour la rencontrer ſur la route. Ma Sœur qui s'en raportoit moins à mon ardeur qu'au témoignage des Chirurgiens, s'opoſoit à toutes les propoſitions qui pouvoient trop m'agiter. Elle m'avoit fait promettre de ne pas quitter mon lit ſans ſon conſentement ; & de concert avec Madame Riding, non-ſeulement elle avoit évité de me parler de Cecile, mais elle avoit ſuſpendu ſous divers prétextes, l'éclairciſſement que j'avois demandé cent fois à cette Dame ſur le ſort de ma Fille & ſur l'heureux événement qui nous avoit réünis. Je n'étois pas ſi aveuglé par mes anciennes préventions, que je ne preſſentiſſe quelque myſtére ſous tant de déguiſemens ; mais plus je m'empreſſois pour le pénétrer, plus ma Sœur ſe livroit à des allarmes qui lui faiſoient redoubler ſes ménagemens.

La complaiſance que je devois à ſes ſoins, me fit prendre enfin le parti de ren-

renfermer mes plus ardens transports au fond de mon cœur ; comme ils ne portoient plus le caractére de la triſteſſe & de la crainte, je n'avois point de violence à me faire pour prendre un viſage tranquile, ni pour me prêter à toutes les attentions qu'on marquoit pour ma ſanté. Cependant ſi quelque choſe eût été capable de renouveler mes agitations, elles auroient pû l'être par les premiéres circonſtances d'une viſite que je reçus du P. Recteur des Jéſuites. On me l'annonça ſous ce nom. Ma Sœur & Madame Riding, qui n'avoient pas de ce Corps des idées moins terribles que les miennes, mais à qui notre qualité d'Etrangers & de Proteſtans faiſoient craindre de manquer de reſpect pour une Société ſi puiſſante, avoient été les premiéres à m'annoncer le P. Recteur ; c'eſt-à-dire, un homme qu'elles me croyoient fort interreſſé à ménager. Ce fut auſſi par leur conſeil que je me déterminai à le recevoir.

Sa phyſionomie étoit ſérieuſe ; mais douce & prévenante. Il commença par des excuſes d'avoir différé trop long-tems à me rendre ce qu'il croyoit me devoir depuis qu'il connoiſſoit mon nom par les liaiſons qu'il avoit euës avec mon Epouſe, & ſurtout depuis que le Roi avoit fait l'honneur à ſa Compagnie de lui confier l'éducation de mes Enfans. Mes regards que j'avois tâché d'adoucir en le recevant, changérent à ces deux déclarations. Heureuſement que ma Sœur ne s'étoit point écartée de

ma chambre, & que s'apercevant de ce qui se passoit dans mon esprit, elle prévint assez tôt ma réponse pour diminuer l'indignation que j'allois faire éclater. On vous a caché, me dit-elle, quelques changemens qui ne sont d'aucune importance, & dont je remettois l'explication après votre rétablissement. Vos enfans sont au Collége de Loüis le Grand, où nous avons eu soin de nous assurer qu'on a pour eux toutes sortes d'égards, & où votre Epouse même ne s'est point affligée que le Roi les ait fait conduire. C'est aparemment pour vous donner les mêmes assurances, que ces Peres vous rendent leur visite, & je sçai, ajouta-t'elle, qu'ils ont en effet d'excélentes méthodes pour l'éducation de la jeunesse.

Le Recteur la remercia de ce compliment par un discours fort poli, tandis que le trouble où j'étois encore, me faisoit prêter l'oreille à chaque mot pour en tirer plus de lumiéres. Il se tourna de nouveau vers moi : le motif que Madame attribuë à ma visite, reprit-il, suffisoit sans doute pour m'en faire un devoir, & je ne puis trop confirmer l'opinion qu'elle a du zèle de nos Peres pour l'instruction des Enfans qui sont confiez à leurs soins ; mais avec une raison si forte, j'en ai deux qui sont beaucoup plus pressantes. Il me pria là-dessus de lui confesser naturellement si j'avois eu quelque relation avec un particulier de sa Société, qui avoit eu quelque crédit auprès de Madame, & me nommant sans autre détour,

détour, le zèlé Directeur dont on a connu le caractére dans cette Hiſtoire, il me preſſa de lui aprendre ce que je penſois de lui.

La crainte de me trahir par quelque ouverture imprudente, me fit prendre quelques momens pour réfléchir ſur cette queſtion. Fâché même de paſſer ſi vîte ſur ce qui concernoit mes Enfans, j'aurois laiſſé volontiers ce nouvel incident ſans réponſe, pour exiger des explications qui me touchoient beaucoup davantage. Mais ne pouvant douter après diverſes réflexions, que tous ces myſtéres ne ſe raportaſſent l'un à l'autre par quelque lien commun, & n'ayant rien à craindre en confeſſant la vérité, j'expliquai ouvertement les juſtes ſujets que ce Directeur m'avoit donnez de le regarder comme un fourbe des plus dangereux. J'ajoutai même, dans l'amertume de mon cœur, que n'ayant aucune ſoumiſſion à rendre à la Cour, ni à l'Egliſe de France, il étoit bien affligeant pour moi, ſoit que l'ordre vînt de la Cour ou de l'Egliſe, de voir mes Enfans à la diſcrétion d'un ſi méchant homme, ou même au pouvoir d'une Société dont je ne pouvois prendre une opinion bien favorable, puiſqu'il y étoit ſouffert. Votre prévention n'eſt pas injuſte, interrompit le Recteur, ſi vous n'avez jamais eu d'autre Régle pour juger de nous. Je ne demande pas même, ajouta-t'il, que vous changiez d'idées ſur mes ſeules excuſes: Je n'avois beſoin aujourd'hui que de l'explication que vous

venez de m'accorder, & je pars satisfait, après l'avoir obtenuë. S'étant levé ensuite pour se retirer, il me pria de trouver bon qu'il me revit dans peu de jours, & d'être jusqu'alors sans inquiétude pour mes Enfans.

Je l'aurois pressé de s'expliquer davantage, si l'espérance d'être instruit plus librement par ma Sœur, ne m'eût fait souhaiter au contraire de le voir promptement hors de ma chambre. Je la regardai avec embarras, aussi-tôt qu'il fut sorti. Quelle confiance, lui dis-je, m'est-il permis de prendre dans un inconnu, qui est peut-être mon ennemi, lorsque je trouve si peu de sincérité dans ceux qui font profession de m'aimer ? il m'est donc arrivé quelque nouveau malheur que j'ignore, & je n'ai personne qui s'y soit assez interressé pour me l'aprendre ? Elle parut moins embarrassée qu'affligée de ce reproche. Vous prenez si vivement, me répondit-elle, tout ce qui se raporte à vos desirs & à vos craintes, que dans la foiblesse où vous êtes encore, on apréhende à tous momens de nuire à votre santé par quelque altération. Que d'heureuses nouvelles n'aurois-je point à vous communiquer, si je n'étois retenuë continuellement par une raison si forte ? Mais à l'égard de vos Enfans, ajouta t'elle, vous devez être aussi tranquile sur ma parole que sur celle du P. Recteur, & si vous aviez besoin d'un motif plus puissant, je vous dirois que votre Epouse les a vûs plusieurs fois au

Collége,

Collége, & qu'elle eſt contente elle-même de leur ſituation. Elle refuſa de ſatisfaire autrement ma curioſité. A toutes les inſtances que je lui fis pour tirer d'elle plus de lumiéres, elle me répondit en badinant, que ſi j'avois quelques reſtes de conſtance, il falloit les recuëillir pour me préparer à l'arrivée de Fanny, qui ne pouvoit être fort éloignée, & qu'elle jugeroit par la modération de mes ſentimens, ſi j'étois capable de ſoûtenir un bonheur dont je ne connoiſſois encore que le prélude.

J'avalois comme à longs traits de ſi douces eſpérances, & quoiqu'en raprochant toutes mes idées du preſent, je ne découvriſſe rien qui pût m'aider à pénétrer plus loin, j'avois aſſez de mes connoiſſances & des promeſſes d'une ſœur ſi ſage, pour abandonner toute l'étenduë de mon cœur à la joye. Il nâgeoit déja dans un torrent de plaiſirs, dont il n'y avoit plus ni défiance ni ſoupçons qui lui fît ſentir les bornes; & ce qu'on lui promettoit encore au-de-là, lui formoit comme un eſpace infini dans lequel il ſe perdoit délicieuſement. Je recommençois à me ſentir tant de legéreté & de vigueur, que voulant faire connoître à ceux qui s'allarmoient encore pour ma ſanté, que ce devoit être deſormais leur moindre crainte, j'exigeai abſolument qu'on m'aidât à me lever & je me trouvai effectivement en état de marcher ſans être ſoutenu. Ma pâleur même ſe diſſipoit par degrez. Je ne prenois point d'alimens,

d'alimens dont l'effet ne se fît remarquer presqu'à l'instant par le changement de mon visage, & par l'accroissement sensible de mes forces. Ma sœur reçut, dans l'après midi du même jour, la Lettre de Mr.. de L*** par laquelle il lui marquoit avec quelle joye Fanny avoit vû arriver Monsieur & Madame des Ogéres. Elle se croyoit sûre, avec ce secours, de vaincre, disoit-il, toutes les difficultez qui restoient à combattre dans mon cœur. Qu'il le connoissoit mal ! Elle y regnoit déja avec un empire absolu.

Comme il nous aprenoit en même-tems que Mylord Clarendon vouloit être du voyage, & que la complaisance qu'on lui devoit, retarderoit le départ de deux jours, je ne desespérai pas de me trouver le lendemain assez fort pour aller au-devant d'eux, & pour faire du moins une partie du chemin. Ce dessein, que je communiquai à Madame Riding & à ma sœur, me fit naître l'envie d'essayer mes forces, en prenant l'air hors de ma maison vers le soir. Le tems étoit si doux, & toutes les aparences de mon rétablissement si favorables, que les Chirurgiens mêmes y donnérent leur consentement. Je montai avec les deux Dames dans une voiture legére ; & nous nous fimes conduire à quelque distance de mon Parc, vers une allée fort agréable qui se termine au grand chemin. Me trouvant mieux que jamais du commencement de cette promenade, je proposai à mes compagnes de descendre sur le gazon pour

pour y respirer l'air plus librement, & nous nous y assîmes ensemble, avec quelques précautions qui pouvoient empêcher que la fraîcheur de l'herbe ne me fût incommode.

Ma sœur qui raportoit toutes ses vûës à la crainte où elle étoit toujours de me voir tomber le lendemain dans les transport dont elle me connoissoit capable en recevant Fanny, s'efforçoit sans cesse de les prévenir par les réfléxions qu'elle croyoit propres à les modérer. Qu'il y auroit de gloire pour vous, me dit-elle, à la suite d'un entretien fort affectueux, & que je prendrois une haute opinion de cette fermeté de courage dont je vous ai vû donner tant de marques dans l'infortune, si vous pouviez tirer assez de force des mêmes principes, pour vous defendre contre les excès de la joye! Il me semble, ajoûta-t'elle, que s'il y a quelque solidité dans les maximes de la Philosophie, elles doivent être d'un double usage, & la vertu consistant, comme l'on dit, dans le milieu des vices, je ne sçai s'il en faudroit donner le nom à celle qui ne se sauveroit d'une des deux extrêmitez, que pour se précipiter dans l'autre. Cependant, reprit elle, en cherchant à découvrir mes dispositions dans mes yeux, je doute si la force naturelle de l'esprit s'étend jusques-là, je panche du moins vers l'opinion de ceux qui croyent les grandes faveurs de la fortune beaucoup plus difficiles à soutenir que ses plus fâcheuses disgraces. Elle me demanda ensuite,

avec

avec d'autant plus d'adreſſe qu'elle ſembloit marquer moins d'affectation, ce que je penſois de ce problême, & quelles lumiéres j'avois tirées là deſſus de mon expérience & de mes études.

Je lui répondis ſans me défier de ſon deſſein, que des deux ſources qu'elle me nommoit, & d'où elle croyoit que j'avois pu tirer quelques lumiéres, l'expérience me paroiſſoit la ſeule ſur laquelle il y eût à former quelque jugement raiſonnable. Je me fonde, lui dis je, ſur la mienne. Avec l'uſage continuel de l'étude, j'ai cru long-tems que mon cœur n'avoit pas beſoin d'autre ſecours pour ſe défendre contre toutes les paſſions qui peuvent troubler ſa tranquilité; & vous ſçavez combien la fortune m'a donné d'occaſion d'exercer les principes que j'avois puiſez dans mes Livres. Ils ne m'ont point mal ſervi dans mes premiéres épreuves; c'eſt-à-dire, auſſi long tems qu'il eſt reſté dans mon ame quelque partie que la douleur n'avoit pas pénétrée, & d'où ils commandoient encore librement ſur celles qu'elle avoit aſſervies. Mais leur force a diminué par degrez, à meſure que le ſentiment de mes peines s'eſt étendu dans la place qu'ils occupoient; & deux puiſſances ne pouvant régner avec le même empire, il a fallu que la plus foible ait cédé le rang qu'elle n'a pû conſerver.

Je ne vous parle que de la douleur, continuai-je, parce que dans le cours de ma vie, j'ai peu connu de joye ſans quel-

que

que mélange d'affliction. Cependant, ſi je puis prendre un peu de confiance aujourd'hui à la nouvelle ſituation de ma fortune, j'augure bien de mes forces pour modérer les ſentimens qu'elle m'inſpire, & je me figure l'uſage de la Philoſophie beaucoup plus aiſé dans le bonheur que dans les diſgraces. Qu'aurois-je à combattre? L'excès du plaiſir? Mais ne ſçai-je pas qu'il n'eſt que trop de remédes contre cette douce intempérance; & pour un cœur auſſi exercé que le mien, & la ſeule crainte de perdre ce qu'il n'a jamais poſſédé tranquilement, n'eſt-elle pas un frein capable d'arrêter ſes tranſports?

J'allois joindre d'autres réfléxions à ce diſcours, & malgré la confuſion de tous les mouvemens de joye qui s'élevoient dans mon cœur, j'étois perſuadé effectivement que le doute de ma ſœur ne pouvoit être la matiére d'une queſtion ſérieuſe, lorſque j'aperçus une Berline, traînée par ſix puiſſans chevaux, qui s'avançoient à grand train vers ma maiſon; & reconnoiſſant la livrée de M. de L*** je ne pus douter que ce ne fût lui méme qui m'amenoit mon Epouſe. Je tendis la main vers ma ſœur. Ma langue dont je venois de me ſervir ſi librement, me refuſa ſon office. A peine eus-je la force de prononcer ces deux mots; hélas! c'eſt Fanny. Les deux Dames ſe levérent auſſi-tôt, pour s'aſſurer de ce qu'elles commençoient à croire auſſi. Mais loin de pouvoir les imiter, je me trouvai

ſi

ſi foible par l'épuiſement ſoudain de tous mes eſprits, que je ne pus faire le moindre mouvement pour quitter ma place. Cependant l'équipage avançoit avec tant de vîteſſe, qu'il fut dans un inſtant vis-à-vis de l'allée. Nous fûmes reconnus par ceux qui l'occupoient. Ce n'étoit pas Fanny; mais ne devine-t'on pas qui ce devoit être, lorſque ce n'étoit pas elle? Qui pouvoit inſpirer cet empreſſement de me voir, ſi ce n'eſt l'amour ou la nature? C'étoit Cecile, qui jetta des cris de joye lorſqu'elle m'eut aperçû. M. de L*** étoit venu avec elle & Monſieur & Madame des Ogéres; tandis que Madame de L*** & Fanny venoient dans le Caroſſe de Mylord Clarendon, avec lui & Dom Thadéo.

Il faut ſe rapeler que le premier ordre de leur voyage avoit été changé par l'accident de Dom Thadéo, & qu'au lieu de deux jours que Mylord Clarendon avoit demandés à mon Epouſe, elle l'avoit fait conſentir à ne prendre que la nuit ſuivante pour les préparatifs de ſon départ. La complaiſance qu'il eut de ſuivre ſes volontez, avoit été d'autant plus agréable pour elle, qu'en rendant ſervice à Dom Thadéo malgré lui même, elle ſe délivroit auſſi de l'embarras d'entendre plus long-tems les diſcours paſſionnez du Duc de Montmouth. Ce jeune Seigneur avoit fait éclater trop d'emportement dans les circonſtances que j'ai racontées, pour ne pas cauſer quelque frayeur à la timide Fanny;

ny. Elle jugeoit avec raiſon, que toutes les paſſions ſont à peu près de la même force dans le même caractére, & que celui qui eſt cápable de s'oublier dans la colére, ne doit pas faire attendre plus de modération dans ſes tranſports d'amour. Le Duc avoit même déja commencé à ſe prévaloir auprès d'elle, du ſacrifice qu'il lui avoit fait de ſon reſſentiment, & s'expliquant avec fort peu de ménagement ſur ſes eſpérances, il avoit eu la hardieſſe de lui déclarer qu'après l'effort qu'il s'étoit fait en ſa faveur, il étoit en droit de lui demander un peu plus d'indulgence pour des ſentimens qu'il croyoit bien prouvez par une ſoumiſſion de cette nature. La juſte réponſe qu'elle avoit faite à cette témérité, n'avoit pas empêché qu'en la quittant le ſoir, il n'eut hazardé des offres qui marquoient encore plus de préſomption. Les lumiéres qu'il s'étoit procurées ſur ma ſituation, l'avoient porté à croire qu'un fils naturel de Cromwel, qui avoit paſſé une partie de ſa vie hors de l'Angleterre, ne pouvoit être fort bien ni avec ſa Patrie, ni avec la Fortune; n'ignorant pas non plus que Fanny étoit d'une naiſſance qui pouvoit lui faire ſouhaiter de paroître à Londres avec quelque éclat, il avoit cru que le deſir qu'elle marquoit d'y retourner, étoit une ouverture favorable pour lui faire goûter des propoſitions qui devoient flâter la vanité d'une femme ordinaire. En un mot, il lui avoit offert une

ſom-

me immenſe, & l'uſage de la plus belle maiſon qu'il eut à Londres, ſans autre condition que de ſouffrir ſes ſoins, & de ne pas lui ôter l'eſpérance de lui plaire.

Il avoit pris des précautions pour lui faire ſecrettement cette offre. Sa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il entendit Fanny qui levoit la voix, non-ſeulement pour le remercier de ſa généroſité, mais pour faire connoître à tout le monde la reconnoiſſance à laquelle elle ſe croyoit obligée. Cette maniére ironique de ſe défendre l'avoit plus offenſé qu'une marque de colére. Il s'étoit retiré avec un depit ſi viſible, que dans l'eſpérance de n'être plus forcée de le revoir, ni expoſée par conſéquent à le craindre, Fanny avoit preſſé Mylord Clarendon de partir à la pointe du jour, & de cacher même à ſes Domeſtiques la route qu'elle alloit prendre.

Elle avoit été obligée, par civilité pour Madame de L***, de ſe priver du plaiſir d'avoir ſa fille avec elle; mais les ſoins de M. de L*** ſuffiſants pour la rendre tranquile, elle n'en avoit pas fait le voyage avec moins de joye. Les deux Caroſſes s'étoient ſuivis ſans intervale pendant tout le jour, lorſqu'en aprochant de ma maiſon, la penſée vint à Cecile de prévenir adroitement ſa mere & de lui dérober mes premiéres careſſes. Elle communiqua ſon deſſein à M. de L*** qui conſentit volontiers à lui procurer cette ſatisfaction. Il ne s'imagina point que ma ſœur, qui

qui étoit chez moi depuis trois jours, eût pouſſé les ménagemens juſqu'à me cacher ce qu'il lui ſembloit qu'elle n'avoit pu trop tôt m'aprendre. En ſe rendant aux deſirs de ſa fille (c'eſt ainſi qu'il la nommoit toujours) il croyoit me procurer à moi-même une ſatisfaction dont mon cœur tiendroit compte à ſon amitié. Les prétextes étoient aiſez pour faire paſſer ſon Caroſſe avant celui de Mylord Clarendon. Il n'eut pas plutôt gagné l'avance, que faiſant preſſer ſes chevaux avec la derniére vîteſſe, il acheva le reſte du chemin dans une eſpace très court.

Quoique la vuë & les tranſports de Cecile renouvelaſſent au fond de mon cœur des ſentimens fort tendres, je reſpirai lorſque je la vis ſeule avec Madame des Ogéres. Allarmé ſeulement de ne pas voir paroître Fanny, j'allois demander à ma ſœur ce que j'en devois penſer; mais ſon embarras ſurpaſſoit le mien. Elle crut toucher, malgré elle, au dénouëment; & loin de revenir de ſes craintes, elle ne put voir l'ardeur avec laquelle Cecile ſe précipitoit hors du caroſſe, ſans ſe hâter de me prévenir par une courte exhortation. Rapelez toutes vos forces, me dit-elle, & préparez-vous au plus agréable de tous les événemens. Cecile étoit dans mes bras avant que j'euſſe pû répondre à ce diſcours. Elle me ſerroit avec un mouvement ſi paſſionné, en me nommant mille fois ſon pere, je ne pus me défendre de quelque confuſion.

confusion. Je recevois néanmoins ses caresses, & je lui faisois connoître que j'y étois sensible; mais surpris de les voir continuer avec la même ardeur, & comme gêné par la présence de Monsieur de L***, je me dégageai de ses embrassemens, pour lui dire que j'acceptois avec joye le titre qu'elle m'accordoit, & que je le conserverois chérement toute ma vie. Elle recommença à me caresser sans aucun ménagement. Dans la posture où j'étois encore assis, elle avoit été obligée de se mettre à genoux pour m'embrasser. Elle ne quittoit point cette situation. Elle serroit mes mains, elle les baisoit mille fois, je les sentois toutes moüillées de ses larmes.

M. de L*** l'aida à se lever. Laissez-nous le tems, lui dit-il, d'exprimer à M. Clévecland combien nous sommes sensibles à son bonheur. Je m'imaginai qu'il commençoit à trouver de l'excès dans les caresses que je recevois de sa fille, & je la regardai en rougissant, vous ne vous plaindrez plus de la rigueur du Ciel, reprit-il en s'adressant à moi; & si vous n'êtes pas le plus heureux de tous les hommes, ce n'est pas sur la terre que vous devez espérer ce qui vous manque. On vous ramène une Epouse qui réünit toutes les vertus à tous les charmes. Je vous presente une fille digne de sa mere & de vous. Je suis trop heureux moi-même, ajouta t'il, en m'embrassant de vous avoir conservé un dépôt si précieux, & je ne vous demande, pour

pour prix de mes soins, que la permission de partager avec vous le titre de pere.

Ce langage paroîtra clair à ceux qui ont ici les lumiéres que je n'avois pas encore. Mais s'ils se placent dans l'ignorance profonde où j'étois du sort de ma fille, prévenu par une si longue habitude que Monsieur de L * * * étoit son Pere, & n'ayant jamais eu de raisons pour former là-dessus le moindre doute, ils sentiront que mon aveuglement étoit nécessaire, & que loin d'être éclairé par les mouvemens de la nature, je devois me défier du penchant que je trouvois encore dans mon cœur pour une fille charmante qui m'avoit fait sentir long-tems tous les transports de l'amour. Ma sœur comprit aisément l'erreur de Monsieur de L*** & la mienne. Il agissoit dans la persuasion que j'étois informé du bonheur dont il s'empressoit de me féliciter; & moi, qui ne voyois dans ses discours & dans les tendresses de Cecile que le témoignage du sensible intérêt qu'ils prenoient au retour de mon Epouse, je me figurois tout au plus, en leur entendant mettre le nom de pere à tant d'usages, que par complaisance pour Fanny qui n'avoit point de fille, Monsieur de L*** lui avoit remis ses droits sur la sienne, & qu'il m'admettoit par la même raison au partage du titre qu'il devoit à la nature. Ma réponse fut conforme à cette pensée.

Cecile s'assit près de moi, & comme char-

charmée de mes moindres attentions, elle me rendoit avec usure tout ce que je lui disois de tendre & d'obligeant. Je remarquois de l'embarras sur le visage de ma sœur, elle dit à Madame Riding quelques mots que je ne pus entendre. C'étoit une priére qu'elle lui faisoit encore d'abandonner l'explication du mystére au hazard ou à la nature, persuadé que ce qui se développeroit ainsi comme insensiblement, m'exposeroit à beaucoup moins d'agitation. Mais j'étois si éloigné du péril qu'elle apréhendoit pour moi, que cédant à l'impatience mortelle que j'avois de voir arriver Fanny, j'interrompis Cecile même, pour sçavoir d'elle où elle l'avoit laissée. Monsieur de L***m'assura qu'elle ne pouvoit tarder un quart d'heure. O! Dieu, m'écriai-je; & faisant les derniers efforts pour retenir mille exclamations qui alloient m'échaper avec la même impétuosité, je demeurai quelques momens comme sourd & insensible à ce qui se disoit autour de moi, par la violence des sentimens que j'empêchois d'éclater. Je commençai dès ce moment à reconnoître moi-même que je n'aurois pas tout l'empire que je m'étois promis sur mes sens. Je le confessai à ma sœur, que les mouvemens qu'elle venoit de voir avoient allarmée. Il est vrai, lui dis-je, que je ne me sens pas autant de force que je m'en étois flâté; & si vous me demandez ce que je pense de moi-même à ce moment, je crains

de

de ne pouvoir l'embraſſer ſans mourir. C'eſt pour elle-même, ajoutai-je, que je veux me conſerver; car je connois ſon cœur. Si elle eſt telle que vous me l'avez perſuadé, ſi tous ſes malheurs & les miens ne l'ont pas changée, elle ne vivroit pas non plus après moi. Cette tendre idée ſe fortifiant par le ſouvenir des plus heureuſes années de notre amour, j'aimai mieux m'expoſer encore au tourment de quelques jours de privation, qu'au danger de perdre la vie par l'excès preſent de ma joye. C'eſt ici que je crains de donner une étrange idée du caractére de mon cœur, à ceux du moins qui n'ont point aſſez de force ni d'étenduë de ſentiment pour ſe repreſenter ce qui devoit s'y paſſer pendant ces réfléxions.

Mais je comptois auſſi trop peu ſur moi-même, & je ne ſongeois pas que cette même activité de cœur, qui me faiſoit croire le danger ſi preſſant, étoit capable de réſiſter à des attaques plus violentes. D'ailleurs Monſieur de L***, ſans pénétrer mes craintes, & ſans autre vuë que de m'aprendre ce qu'il croyoit capable de m'interreſſer, fit une diverſion imprévuë à mes ſentimens par le recit des perſécutions que Fanny avoit eſſuyées du Duc de Montmouth. Un incident ſi peu attendu dans les circonſtances où j'étois, ſuſpendit tout-d'un-coup mes agitations. Quoique je ne connuſſe point le Duc, & que j'euſſe même évité l'occaſion de le voir chez Madame, où il étoit continuellement, j'avois enten-

du parler mille fois de ſon caractére, & loüer ſes excélentes qualitez, qui l'auroient rendu un des plus grands hommes de ſon ſiécle, ſi la préſomption & la témérité n'en euſſent terni l'éclat. Tout étoit à craindre d'un homme tel que je me le figurois, & je ne pus entendre qu'il avoit conçu des ſentimens particuliers pour mon Epouſe, ſans reſſentir preſqu'autant d'allarmes que de curioſité.

Ma défiance augmenta beaucoup, lorſqu'après m'avoir raconté combien ſon amour l'avoit rendu importun à Fanny, Monſieur de L*** me répéta ce que Mylord Clarendon lui avoit apris de ſes premiéres avantures, & de la ſituation où il étoit à la Cour d'Angleterre. Le Duc de Montmouth avoit à peine ſeize ans, que cédant déja aux premiers mouvemens d'un naturel ambitieux & ennemi de la dépendance, il avoit mieux aimé renoncer au ſéjour de Londres, & aux faveurs qu'il y devoit attendre du Roi ſon Pere, que d'y vivre dans la néceſſité de paroître à la Cour avec la qualité de ſujet. Ses Terres étoient aſſez conſidérables pour lui rendre facile le projet qu'il forma. Ce fut de s'y retirer, ſous prétexte d'amour pour la ſolitude, & d'y exiger de ſes Vaſſeaux une obéiſſance & des marques de réſpect ſi extraordinaires, qu'elles différoient peu de la ſoumiſſion des Eſclaves. Son ambition ſe nourrit long-tems de cette vaine ombre de puiſſance & de grandeur. Il s'étoit compoſé

une

une Maiſon fort nombreuſe, dont les principaux Officiers portoient les mêmes titres que ceux de la Couronne. Il avoit des Gardes, un Tribunal Souverain de Juſtice, qu'il eut la hardieſſe de former ſans la participation de la Cour, & dont il fit exécuter pluſieurs fois les déciſions dans des cauſes fort importantes. Enfin, ſi l'on excepte le Sceptre, il ne ſe refuſa aucune marque de la Royauté.

Le Roi ne manqua point d'être informé de cette conduite ; mais il la regarda d'abord comme un caprice de jeuneſſe, pour lequel il eut tant d'indulgence, qu'il ſe fit quelquefois un plaiſir de le flâter, en traitant le Duc de Prince Souverain. Il lui accorda même ce nom dans quelques Lettres, en y mêlant, avec un badinage agréable, les termes d'Etat, de Cour, de Parlement, & tout ce qui pouvoit donner de la ſatisfaction au jeune Ambitieux, en réaliſant juſqu'à un certain point ſa chimére. Cependant la durée de cette Comédie la fit regarder à la fin d'un œil plus ſérieux. L'âge du Duc commençoit à demander d'autres occupations que des jeux d'enfance. Il reçut ordre de ſe rendre à la Cour, & le deſſein du Roi étoit de l'employer dans la Guerre qu'il étoit prêt de déclarer à la Hollande. Une maladie lui ſervit de prétexte pour ſe diſpenſer d'obéïr. En vain ſon Conſeil, qui étoit heureuſement compoſé de gens ſages, quoiqu'ils euſſent eu la complaiſance de ſe prêter à toutes

ſes imaginations, lui repreſenta-t'il qu'en refuſant les juſtes égards qu'il devoit à une puiſſance ſupérieure à la ſienne, il alloit attirer quelque orage ſur ſes Etats. Il crut s'être abaiſſé beaucoup en feignant une maladie, parce que c'étoit avoüer ſa foibleſſe que d'avoir recours à la diſſimulation ; & dans le chagrin qu'il en reſſentit, il examina long-tems ſi en réüniſſant toutes ſes forces, il ne pouvoit pas ſe mettre en état de rendre au Roi ſon voiſin, menaces pour menaces, ou de prévenir les ſiennes en lui déclarant la Guerre.

Ces extravagances demeurérent ſecrettes, & l'opinion de ſa maladie fit perdre au Roi la penſée de l'apeler près de lui. Mais ſes idées d'indépendance n'ayant fait que s'étendre & ſe confirmer par cette facilité de la Cour, il ſe précipita bientôt dans une ſi folle entrepriſe, qu'il cauſa lui même la ruïne de tous ſes projets. L'amour devint ſon guide ; c'étoit en choiſir un plus téméraire encore & plus imprudent que l'ambition. Il avoit dans ſes Etats un Gentilhomme fort riche, qui, pour vivre tranquilement avec lui, n'avoit pas refuſé d'entrer dans ſes caprices, ſur-tout depuis que le Roi ſon Pere avoit paru s'en faire un divertiſſement. Peut-être rien n'avoit-il tant ſervi à ſoutenir les imaginations du Duc, que le nom & les richeſſes d'un ſujet de cette conſidération. Il lui avoit confié un des premiers poſtes de ſa Cour, & le traitant avec une familia-

rité

rité qu'il n'avoit pas pour le reſte de ſes Sujets, il ſembloit qu'il n'y eut que la dignité Souveraine qui mît entr'eux quelque intervale. Ce n'étoit pas ſans deſſein qu'il ſe plaiſoit ainſi à l'agrandir. Il lui connoiſſoit une Fille aimable, qui devoit être quelque jour, par ſon héritage, un des plus riches Partis de la Province. Il ſe propoſoit ſecrettement de l'épouſer, pour affermir ſa puiſſance par l'augmentation de ſes revenus, & pour ſe rendre plus cher à ſes Sujets en prenant une alliance au milieu d'eux. Ce projet ne cauſa aucun trouble, tant qu'il ne fut inſpiré que par l'ambition; mais l'amour eſt moins tranquile. Le hazard fit voir au Duc celle qu'il ne connoiſſoit encore que de nom; il prit une vive paſſion pour elle; & regardant cet événement comme une admirable diſpoſition du Ciel, qui réüniſſoit les intérêts de ſa grandeur avec ceux de ſon amour, il la demanda ouvertement à ſon Pere. Une propoſition de cette nature, faite du ton d'un Souverain qui veut être obéï, changea tellement la ſcène aux yeux de tout le monde, que la crainte refroidit non ſeulement le Pere, mais tous les Conſeillers & les Courtiſans du Duc. Il falloit s'attendre à l'indignation de la Cour, qui n'auroit pas manqué de punir cette témérité. Le Pere prit le parti de la fuite avec ſa Fille; & l'Etat dont il vouloit ſortir n'ayant pas beaucoup d'étenduë, il s'étoit rendu, en peu de momens ſur la frontiére, lorſqu'il ſe vit arrêté par le

Duc lui-même qui l'avoit poursuivi avec autant de colére que de vîteſſe. Un ſujet fugitif, qui lui enlevoit ce qu'il avoit de plus cher, lui parut digne de toutes ſortes de ſuplices. Dans l'ardeur du premier tranſport il l'eût puni ſur le champ de ſa propre main, s'il ne ſe fût laiſſé attendrir par les larmes de ſa Maîtreſſe. Mais profitant de la conſternation où il la voyoit, il mit la grace de ſon pere à un prix qui lui coûta l'honneur. Elle ſe rendit aux inſtances qu'il lui fit de recevoir ſa main, & ce mariage téméraire fut célébré dans le même lieu, avec autant d'irrégularité dans les cérémonies, que dans les autres circonſtances.

Tout ce qu'il y avoit de perſonnes ſenſées auprès du Duc, tremblérent de ſon audace; & ſous un Roi moins indulgent, la punition en ſeroit peut-être retombée ſur eux. Le Duc, charmé de ſa victoire, abandonna pendant quelques-tems toutes ſes idées d'ambition, pour ſe livrer aux plaiſirs de l'amour, tandis que le Pere de ſa Maîtreſſe, craignant qu'avec le chagrin de voir ſa Fille deshonorée il n'eût le malheur de s'être attiré le reſſentiment du Roi, prit le chemin de Londres pour juſtifier ſa conduite à la Cour. Ses plaintes furent écoutées. La violence du Duc fut regardée d'un autre œil que les jeux puériles de ſon ambition. Le Roi lui fit porter par deux Officiers de ſes Gardes, l'ordre de ſe rendre ſur le champ à Londres.

La néceſſité d'obéïr étoit d'autant plus inévitable

inévitable, que les maladies mêmes n'étoient point exceptées ; & pour lever toutes sortes de prétextes, les Officiers étoient accompagnez de quelques Gardes, & d'un carosse du Roi. Cet apareil irrita la fierté du Duc, jusqu'à le faire penser à la résistance, mais n'ayant point trouvé dans ses gens l'ardeur qu'il souhaitoit à le servir, il prit le parti de ceder à la force. Sa Maîtresse, qui n'avoit plus d'autre choix à faire que celui de le suivre, consentit à faire le voyage avec lui. Il fut reçu du Roi avec plus de bonté qu'on ne s'y étoit attendu. Ce Prince rit beaucoup de ses essais de Gouvernement, sans le soupçonner d'avoir eu d'autres vuës que celle de s'amuser dans la solitude. Il le ménagea moins sur la violence qu'il avoit faite à une Fille de condition, dont le cœur méritoit du moins d'être attaqué par des voyes plus douces. Mais aprenant qu'elle n'avoit point de regret d'être à lui, & qu'elle se faisoit même un bonheur d'en être aimée, ses reproches ne furent pas trop durs, & le seul châtiment qu'il lui imposa, fut de demeurer à la Cour.

Cependant il lui parut si insuportable, que dans la répugnance qu'il avoit à se voir confondu dans la foule des Courtisans, il prétexta diverses infirmités pour se procurer le droit de ne pas quitter sa Maison. Il y menoit une vie délicieuse, car il n'étoit pas moins sensible au plaisir qu'à l'ambition ; mais son idole étant néanmoins la grandeur & l'indépendance,

il trouva le moyen, par le généreux uſage qu'il faiſoit de ſes richeſſes, d'attirer chez lui une partie de la Cour, & de ſe faire une multitude de nouveaux Eſclaves qui dépendoient de ſes moindres volontés. Sa naiſſance & ſes bienfaits paroiſſant juſtifier leur attachement, ils faiſoient gloire de leur aſſiduité & de leur ſoumiſſion, quoiqu'il prit quelquefois plaiſir à mettre leur zèle aux plus rudes épreuves. Le reſpect & l'obéïſſance qu'il exigeoit d'eux pour ſa Maîtreſſe, étoit une autre ſorte d'eſclavage, auquel ils auroient eu plus de peine à ſe ſoumettre, ſi elle n'avoit ſçû le déguiſer elle-même par des maniéres plus douces & plus careſſantes. Elle étoit naturellement voluptueuſe; & comptant pour rien la grandeur ſi elle n'étoit accompagnée du plaiſir, elle eut l'adreſſe d'inſpirer d'aſſez tendres ſentimens à ceux qui lui rendoient leurs hommages, pour s'y porter autant par inclination pour elle, que par complaiſance & par ſoumiſſion pour le Duc. C'étoit ſatisfaire tout à la fois ſa paſſion dominante, & celle de ſon Amant. Mais il en coutoit quelque choſe à ſa fidélité; & ce qui lui avoit réüſſi d'abord heureuſement, devint la cauſe de ſon malheur.

Le Duc, quoique trop fier pour être capable des ſoupçons ordinaires de la jalouſie, ne put ſe déguiſer à lui-même, quelques libertés que le hazard lui fit remarquer. Elles étoient légéres, & peut-être pardonnables aux yeux d'un Amant moins

moins impétueux ; mais ne mettant point de différence entre les crimes qui bleſſoient ſa fierté, il punit ſur le champ ſa Maîtreſſe d'un coup d'épée qui lui ôta la vie. Ce tragique emportement paſſa dans l'eſprit du Roi pour un excès de jalouſie, qu'il crut devoir pardonner à la jeuneſſe & à l'amour. Il eſpéra même qu'étant dégagé des liens auſquels on avoit attribué ſon goût pour la retraite, il ſe rendroit de lui-même aux devoirs de ſa naiſſance, qui l'apeloient naturellement à la Cour. Mais ſi ſon humeur changea, ce fut pour devenir plus mélancolique & plus farouche. La fureur qui lui avoit fait tremper ſes mains dans le ſang d'une perſonne qu'il adoroit, ſe convertit dans une triſteſſe profonde. Il perdit long-tems le ſommeil & l'apétit. Il renonça même à tout ce qui avoit flâté juſqu'alors ſon ambition ; & penſant plus d'une année à déplorer ſon malheur, il éloigna juſqu'aux plus chers Confidens de ſes inclinations & de ſes projets. Le Comte de Clarendon gouvernoit alors l'Angleterre, avec la confiance & l'eſtime du Roi ſon Maître. Son expérience & l'attention continuelle qu'il aportoit aux intérêts de l'Etat, lui avoient fait découvrir, depuis long tems, dans le caractére autant que dans la conduite du Duc, les ſemences de tous les projets qui ont éclaté dans la ſuite de ſa vie. Il conſeilla au Roi de l'occuper, & ce fut à ſa perſuaſion qu'il fut nommé à l'Ambaſſade de France, pour

ſerrer les nœuds qui venoient de ſe former entre les deux Couronnes. Sa vanité le rendit ſenſible à ce choix. Outre l'importance d'une commiſſion dont on lui fit prévoir les ſuites, il ſe trouvoit délivré, par ſon abſence, de la néceſſité de s'humilier à la Cour, & comme élevé à l'indépendance dans un Païs étranger par les prérogatives d'une dignité qui ne l'aſſujettiſſoit à perſonne. Il parut à Verſailles & à Paris avec un éclat dont l'Angleterre a donné peu d'exemple; & ſa figure ſoutenant ſon nom & ſa dépenſe, il ne s'y fit pas moins de réputation par ſes galanteries.

Il eſt rare qu'un ambitieux ſoit touché deux fois des traits de l'amour. S'il céde une fois à cette paſſion, il ſent bien-tôt qu'elle eſt contraire à ſes vuës dominantes, & tout ce qu'il donne enſuite aux foibleſſes de la nature, mérite moins le nom de tendreſſe de cœur, que celui d'amuſement. Mais le caractére du Duc de Montmouth le rendoit capable tout à la fois de pluſieurs grandes paſſions; & par un caprice qui lui étoit encore plus propre, il cherchoit volontairement l'occaſion de donner un exercice continuel à tous les penchans de ſon cœur. Madame étoit alors ce qu'il y avoit de plus grand & de plus aimable à la Cour de France. Il fut ébloüi par ſes charmes, & l'ambition ſervit encore à échauffer ſa tendreſſe. Le lien du ſang étoit un prétexte qui fit naître bien-tôt la familiarité. D'ailleurs la bonté de cette

Princeſſe

Princeſſe rendoit l'accès ſi facile auprès d'elle, que l'eſpérance pouvoit naître aiſément dans le cœur d'un préſomptueux.

Mylord Clarendon n'étoit pas mieux informé que le Public, de l'intrigue & des progrès du Duc; mais il avoit ſçû de quelques Anglois, qui étoient attachez à Saint Cloud, que ſes viſites fréquentes l'avoient rendu ſuſpect à Monſieur, & que les querelles qui avoient éclaté pluſieurs fois, n'avoient point eu d'autre origine. Il eſt certain que le Duc avoit été long-tems obſervé par ce Prince, & que paſſant ſouvent la nuit dans le Parc, il avoit été expoſé à quelques inſultes qui n'avoient pas refroidi ſa paſſion. Ce fut un malheur, pour Madame, de n'avoir perſonne auprès d'elle qui eut la hardieſſe de l'informer de ces circonſtances. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'eſſuyant tous les jours les reproches, & quelquefois même les outrages de la jalouſie, elle ne pouvoit ſe délivrer d'un mal dont elle ignoroit la cauſe. Sa conſolation, au contraire, étoit de s'entretenir de ſes peines avec le Duc & quelques autres Anglois, à qui elle avoit raiſon de croire que le lien de la Patrie & de l'amitié devoit y faire prendre plus d'intérêt, & ce qu'elle regardoit ainſi comme l'adouciſſement de ſon infortune, en devenoit la ſource perpétuelle par les nouveaux ſoupçons auſquels elle donnoit lieu ſans y penſer. Enfin le Duc y mit le comble par une imprudence qui ne peut être pardonnée même à

l'amour. Desespéré un jour d'aprendre que Madame avoit passé toute la nuit en pleurs, après une longue visite qu'elle avoit reçûë de Monsieur, il se crut autorisé par sa qualité d'Ambassadeur à demander une audience particuliére à ce Prince, dans laquelle il lui fit des plaintes améres au nom du Roi son maître, de la conduite qu'il tenoit avec une Princesse qui méritoit les adorations de l'Univers. Monsieur reconnut dans ce langage, un cœur excité par l'ardeur de sa passion. Il sçut se modérer, mais si les bruits funestes que la malignité prit plaisir à répandre après la mort de Madame, eurent jamais quelque fondement, c'est à cette malheureuse démarche qu'il faut attribuer tous les excès ausquels on a prétendu que la jalousie de Monsieur s'étoit emportée.

Quelque ardeur qu'il y eût dans les sentimens du Duc, ils n'avoient point eu le tems de se fortifier par une assez longue durée, pour lui coûter beaucoup à surmonter. L'ambition d'ailleurs y ayant eu presqu'autant de part que l'amour, il ne vit pas plutôt Madame au tombeau, qu'il perdit le souvenir de ses charmes, & s'étant retiré à Roüen, par les raisons que j'ai raportées, il y trouva dans ceux de Fanny dequoi guérir une playe qui s'étoit déja fermée d'elle-même. Mylord Clarendon en faisant ce recit à Mr de L*** ne lui avoit pas caché que c'étoit l'intérêt qu'il prenoit à mon repos, qui le faisoit entrer dans ce détail; il prévoyoit que la nouvelle

velle paſſion du Duc pourroit me devenir importune, & ſon amitié le portoit à me faire connoître de quel ennemi j'avois à me défier. Ce n'étoit pas même ſans raiſon qu'il lui donnoit déja ce titre. Il déclara à Mr de L*** que je ne devois pas regarder d'un autre œil un homme qui s'étoit expliqué avec peu de ménagement ſur ma naiſſance, & qui pour juſtifier aparemment les injures qu'il me préparoit, ne lui avoit parlé de moi qu'avec la derniére hauteur. Mais j'aurois pû me diſpenſer de cette explication, ajoûta Mr de L*** en finiſſant, puiſqu'en la recevant de Mylord, elle ne ſupoſoit pas qu'il dût faire le voyage avec nous. Il ne m'a parlé avec cette confiance que pour me mettre en état de vous inſtruire, & c'eſt un ſoin qu'il prendra deſormais de lui-même.

Quoique je ne viſſe dans ce diſcours que des ſujets de crainte éloignez, & rien qui fût capable de troubler la douceur de ma ſituation preſente, je ne pus entendre qu'un bonheur dont je n'avois pas encore commencé à joüir, étoit déja menacé de quelque nuage, ſans retomber dans quelques plaintes de la rigueur du Ciel & de la bizarrerie de mon ſort. Si cette penſée ne mit point trop d'amertume dans mes ſentimens, elle me fit naître mille réfléxions, qui refroidirent beaucoup les tranſports qui allarmoient ma ſœur & qui m'avoient parus redoutables à moi-même. Je méditois ſur tout ce que je venois d'entendre,

&

& quoique mon attention ne fût fixée sur aucune circonstance particuliére de mes craintes, je les parcourois toutes d'une vûë vague, avec un air de distraction & de rêverie profonde. Ma sœur me dit quelques paroles, auſquelles je ne fis point de réponſe. Cecile m'accabloit de carreſſes, & j'y étois comme inſenſible.

Cependant le bruit d'un Caroſſe qui s'avançoit à grand train, nous fit croire que ce devoit être celui de Mylord. Nos yeux le reconnurent bien-tôt plus certainement. Je fis un effort pour me lever ; il m'auroit réüſſi, & mes forces ſuffiſoient pour me ſoûtenir ſans ſecours ; mais les Dames & M. de L*** me forcérent abſolument de demeurer aſſis. Le Caroſſe arriva pendant cette conteſtation. Je me ſentois plus de fermeté que je ne m'en étois promis, & ſoit que les réfléxions mélancoliques d'où je ſortois, euſſent calmé le tumulte de mes eſprits, ſoit que le Ciel voulût m'épargner des agitations inutiles, je vis ouvrir la portiére du Caroſſe ſans cet excès d'émotion auquel je m'étois moi-même attendu. Mr de L*** & Cecile s'étoient empreſſez pour donner la main à Fanny. Quelle fut ma ſurpriſe de les voir demeurer comme immobiles à la portiére, & de n'apercevoir que Mylord Clarendon qui deſcendoit en s'apuyant ſur le bras de Mr de L***? l'air de ſon viſage n'avoit rien qui m'annonçât de l'infortune, mais j'y crus remarquer quelque choſe d'inquiet, lorſqu'il

lorſqu'il m'eut reconnu. Au lieu de répondre aux queſtions de Cecile, qui lui demandoit triſtement ce qu'étoit devenuë ſa Mere, il ſe contenta de la ſaluer avec un ſourire, & ſe précipitant vers moi, il daigna ſe baiſſer juſqu'à terre, pour m'embraſſer dans la ſituation où j'étois, ſans vouloir me permettre de la quitter.

L'impatience que j'avois de l'entendre, ne m'empêcha point de ſentir vivement ces témoignages de bonté & d'amitié. Je lui rendis du fond du cœur, & en le ſerrant de toute ma force, ceux de ma reconnoiſſance & de mon attachement. Mais, lui dis-je auſſi-tôt, comment êtes-vous ſeul? & où avez-vous laiſſé, ce qu'on m'avoit fait eſpérer de revoir avec vous? Il conçut par l'air dont j'accompagnois cette queſtion, qu'il ne pouvoit trop ſe hâter d'y ſatisfaire. Raſſurez-vous, me dit-il, & commencez par vous perſuader ſur ma parole, que vous n'avez plus à redouter d'obſtacle que de vous-même, à la perfection de votre bonheur. Votre Epouſe eſt en ſûreté au Château de Saint-Germain. Elle ſeroit ici ſi j'avois voulu donner quelque choſe au hazard; & ſi elle n'avoit conſenti elle-même à différer ſon arrivée de quelques heures. Ses raiſons & les miennes ne ſont pas les mêmes, & je ne veux point tarder à vous les aprendre.

C'eſt un coup du Ciel, continua-t'il, après s'être aſſis près de moi, que le jour où tous vos deſirs vont être ſatisfaits, ſoit

en

en même-tems celui qui vous venge de vos ennemis. Mon Caroſſe avoit paſſé S. Germain, lorſque Mr de L*** a pris le parti de preſſer la marche du ſien, avec une vîteſſe qui l'a dérobé tout-d'un-coup à ma vûë. Je me ſuis figuré qu'il vouloit ſe faire un mérite de vous preſenter votre chére Cecile. La même penſée eſt venuë à votre Epouſe, & nous avons loüé cette galanterie Mes chevaux continuoient d'avancer, lorſqu'au milieu du grand chemin & dans un lieu où je ne pouvois me défier de la moindre ſurpriſe, quatre Hommes à cheval, auſquels j'avois fait peu d'attention, & quoiqu'ils nous ſuiviſſent depuis S. Germain, ont prié mon Cocher d'arrêter. J'avois aſſez de monde à ma ſuite pour être ſans crainte, & le ton d'ailleurs dont j'entendois faire cette priére n'étoit pas propre à m'allarmer. J'ai mis la tête à ma portiére, & voyant tous mes Gens à Cheval autour de moi, j'ai donné ordre moi-même à mon Cocher d'arrêter un moment. L'un des quatre Inconnus a mis pied à terre, & s'aprochant de moi, il m'a dit à l'oreille, en affectant de ſe cacher le viſage, que l'intérêt d'une des deux Dames que j'avois dans mon Caroſſe, lui cauſoit une vive inquiétude; qu'il n'en avoit pas moins pour celle qui nous précédoit ſous la conduite de Mr de L***, & que ne pouvant ſe partager pour ſervir d'eſcorte aux deux Equipages, il me conſeilloit pour la ſureté des deux perſonnes

qui

qui m'étoient chéres, de retourner à S. Germain, tandis qu'il alloit ſuivre Cecile avec une diligence & un zèle qui devoient me laiſſer ſans crainte pour elle. Il m'a quitté bruſquement après ce diſcours, & remontant à cheval ſans répondre à mes queſtions, il a preſſé ſes compagnons de le ſuivre avec toute la vîteſſe de leurs Chevaux.

Si je n'avois eu que ma perſonne à défendre, reprit le Comte, mes réſolutions n'auroient pas été incertaines ; mais dans les allarmes où je me ſuis trouvée pour votre Epouſe, j'ai balancé quelques momens ſur le parti que je devois prendre. Enfin quelque foibleſſe qu'il y eût peut-être à m'en raporter aux avis d'un inconnu, j'ai pris ſon conſeil pour le parti le plus ſûr ; & faiſant retourner mes chevaux ſur leurs pas ; j'ai détaché ſeulement trois de mes Gens, dont le courage & la fidèlité me ſont connuës, avec ordre de ſuivre à toute bride le Caroſſe de M. de L***. Le Gentilhomme Eſpagnol qui eſt venu avec nous, n'a pû s'apercevoir de ce mouvement ſans me preſſer de lui en aprendre la cauſe. Je ne lui en ai pas fait myſtére, mais le voyant diſpoſé à prendre le Cheval du ſeul homme qui me reſtoit, pour ſe joindre à ceux que j'avois détachés, je lui ai repreſenté qu'ayant peut-être quelque riſque à courir pour notre propre Voiture, la prudence ne nous permettoit pas de laiſſer votre Epouſe ſans défenſe.

Avec quelques précautions que j'aye évi-

évité de m'expliquer ouvertement devant elle, il m'a été impossible de parler si bas à Dom Thadéo, qu'elle n'ait compris une partie de mon embarras. Ses allarmes en ont été un autre, dont je n'ai pû me délivrer, qu'en feignant une avanture qui n'avoit point de raport à nous, & dont je l'ai assuré que je connoissois depuis longtems les premiéres circonstances. Le soin que l'inconnu avoit eu de lui cacher son visage, a beaucoup aidé à lui persuader que j'étois sincére. Elle a consenti à retourner à Saint-Germain, où je l'ai laissée avec Madame de L***, chez une Dame de mes amies qui occupe un Apartement au Château. Elle s'est renduë d'autant plus facilement à mes instances, qu'ignorant encore si vous aprouvez son retour, elle en ressentoit de l'inquiétude à mesure que nous aprochions de Saint-Cloud; & l'espérance de revoir là dessus quelque certitude avant son arrivée, lui a fait souffrir moins impatiemment que je l'aye quittée avec Dom Thadeo, qui s'est obstiné à vouloir m'accompagner.

Le Comte me regardant à cet endroit de son recit, me demanda si je connoissois un jeune homme qui se donnoit le nom de Gelin ? Oüi, lui répondis-je avec un mouvement de frayeur. Hélas ! penseroit-il encore à me causer de nouveaux tourmens ? Il n'en est pas capable, interrompit le Comte, & vous avez au contraire peu d'amis plus fidèles. Reprenant son dis-

discours, il me raconta qu'étant parti de Saint-Germain avec Dom Thadeo, tous deux remplis de l'idée d'une si etrange avanture, & dans une vive inquiétude pour Cecile, ils s'étoient mis en marche avec toute la diligence de six puissans chevaux. Comme c'étoit à l'entrée de la forêt de Chatoux qu'ils avoient reçû l'avis qui les avoit effrayés, ils ne l'avoient pas traversée sans y prendre des informations de tous les passans. Ils avoient seulement apris qu'on y avoit vû plusieurs Cavaliers dans un desordre extraordinaire, & qu'on étoit persuadé à Chatoux qu'il s'étoit fait entr'eux un combat sanglant dans la forêt. Les Vainqueurs avoient passé au travers de ce Village avec ceux qu'ils avoient désarmés. On croyoit avoir remarqué qu'il y en avoit quelques-uns de mortellement blessez; mais personne n'ayant eu la hardiesse de s'opposer à leur passage, on ignoroit le sujet de cette querelle, & le chemin que les Combattans avoient pris. L'embarras du Comte avoit redoublé, s'il n'eût aperçû ses gens qui revenoient à toute bride vers Saint Germain, & qui marquérent beaucoup de joye de le rencontrer. Les éclairciſſemens furent prompts. Vous êtes heureux, dit l'un d'eux à son Maître, d'avoir suivi le conseil qu'on vous a donné. Votre vie & celle de Madame Cléveland étoient en danger. Il raconta qu'ayant joint avec ses deux compagnons les quatre inconnus qui avoient conseillé au Comte de retourner

tourner à Saint-Germain, ils en avoient été accuëillis avec beaucoup de joye, & que sans avoir eu le tems d'entrer avec eux dans la moindre explication, ils avoient aperçû cinq autres Cavaliers qui se tenoient derriére les arbres dont le chemin est bordé, & qui paroissoient observer les passans. Les quatre inconnus s'étoient échauffez à cette vuë, & déclarant aux Domestiques du Comte qu'il étoit question des intérêts de leur Maître, ils s'étoient avancés fiérement vers les autres, qu'ils avoient sommés de se retirer, en leur faisant quelque reproche de leur dessein. Ce compliment avoit été reçu avec la même fierté. La querelle s'étoit échauffée par quelques injures, & l'on en étoit venu si brusquement aux mains, que les premiers coups avoient été funestes à quelques-uns des combattans. L'un des Domestiques du Comte se trouvoit legérement blessé; mais le parti opposé ayant été le plus malheureux, il en étoit tombé deux presque sans vie, & les trois autres avoient pris la fuite. Les inconnus qui nous servoient si ardemment, parloient d'abandonner ces deux misérables à leur sort, & de les laisser mourir dans le lieu où ils s'étoient attirés un si juste châtiment, lorsque l'un des deux avoit levé la voix pour les conjurer de ne pas les traiter avec cette inhumanité; il avoit ajoûté que se sentant près de sa derniére heure, & desirant de se réconcilier avec ceux qu'il avoit mortellement offen-

offenſez, il demandoit au nom du Ciel qu'on prit la peine de le tranſporter à S. Cloud, trop content ſi pour l'intérêt de mon repos & celui de ſon ſalut éternel, il pouvoit me communiquer quelques ſecrets d'importance avant que d'expirer. Cette déclaration avoit réveillé le zèle des inconnus. Malgré l'embarras & le danger même auquel ils pouvoient s'expoſer, en ſe chargeant de conduire pendant plus d'une lieuë deux perſonnes qui périſſoient par leurs mains, ils avoient entrepris de leur donner une ſatisfaction qui pouvoit tourner à mon avantage. Heureuſement l'un des deux bleſſez mourut, avant qu'ils euſſent commencé à ſe mettre en état de faire le chemin. L'autre étoit d'une foibleſſe qui faiſoit apréhender pour lui le même ſort; cependant après avoir bandé ſa playe, ils vinrent à bout de le mettre en croupe derriére un de leurs Compagnons & de lui faire traverſer Chatoux dans cet état. Ils gagnérent aſſez heureuſement Ruel, mais le mouvement ayant achevé de l'affoiblir, il confeſſa lui-même qu'il ne ſe ſentoit point la force d'aller plus loin. On le mit entre les mains d'un Chirurgien, qui en porta le même jugement, & qui deſeſpéra de ſa vie s'il tardoit un moment à ſe faire panſer. Comme la ſituation de Ruel eſt détournée, les inconnus ſe flâtérent que ſi le bruit de leur combat venoit à ſe répandre, ce ne ſeroit point dans un lieu ſi peu fréquenté que la Juſti-

Juſtice commenceroit ſes recherches. Leur Chef fit réflexion auſſi que le bleſſé ne pouvant être tranſporté juſqu'à Saint-Cloud, & ma propre ſituation ne me permettant point de venir recevoir moi-même les ouvertures qu'il avoit à me faire, il l'engageroit peut-être à s'ouvrir à Mylord Clarendon. Ce fut dans cette penſée qu'après avoir prié d'abord les trois Domeſtiques du Comte de ne pas s'éloigner, il changea de ſentiment pour les renvoyer à leur Maître, en lui faiſant dire par leur bouche qu'il pouvoit partir deſormais ſans danger, & qu'il le conjuroit même de ſe rendre promptement à Ruel, où ſa préſence étoit néceſſaire à mes intérêts.

En vain le Comte auroit demandé à ſes gens plus d'explication. Il n'étoit rien échapé aux quatre Inconnus qui pût ſervir à faire juger de leur deſſein, ni à découvrir leur nom. Le bleſſé avoit gardé de même un profond ſilence ſur ſon entrepriſe, & les premiers reproches qui avoient engagé la querelle avoient été ſi vagues, qu'ils n'en avoient pû recuëillir qu'un projet d'outrage & d'enlévement. Mylord ne balança pas néanmoins à continuer ſa marche vers Ruel. C'étoit naturellement le chemin de Saint-Cloud. Il fut conduit par ſes gens dans le lieu où les Inconnus étoient à l'attendre. Le premier qui s'offrit à lui, fut le même qu'il ſe ſouvint d'avoir vû à ſa portiére deux heures auparavant. Il le traita avec bonté,

&

& le faisant monter dans son Carosse, il se pressa de lui expliquer des événemens qui étoient pour lui autant de mystéres. La réponse de l'Inconnu fut qu'il n'avoit pas moins d'impatience de les lui aprendre.

Il est difficile, lui dit-il, qu'ayant une liaison si étroite avec M. Cléveland & sa Famille, vous ne connoissiez pas le nom de Gelin. Le Comte n'avoit jamais eu une connoissance assez détaillée de mon Histoire, pour reconnoître à ce nom l'auteur de toutes mes infortunes. En confessant naturellement qu'il l'entendoit pour la premiére fois, il s'aperçut que cet aveu dissipoit un certain embarras qu'il avoit remarqué d'abord sur le visage de celui qui lui parloit. C'étoit en effet Gelin, & ce qu'il va raconter paroîtroit incroyable, si je n'ajoutois que la suite est capable de le justifier.

Si vous ne connoissez pas mon nom, reprit-il avec plus d'assurance, je dois vous aprendre que j'ai d'anciennes obligations à M. de Cléveland, qui me font une loi de lui marquer beaucoup de reconnoissance. Le malheur de mon sort, ou si vous voulez, la force d'une passion déréglée, m'a fait oublier long tems un devoir si juste; mais c'est de mes fautes mêmes & de la bonté qu'il a eu de me les pardonner, que mon zèle tire aujourd'hui sa principale force; & quand mon ami ajouta t'il sans craindre de profaner ce nom, aura besoin de mon sang pour le soutien de ses intérêts, je ne croirai pas mes dettes bien payées

s'il

s'il m'en reſte une goute qui ne ſoit pas répanduë pour lui. Étant priſonnier, continua-t'il, par une ſuite de diſgraces dont il ne me ſera jamais agréable de rapeler le ſouvenir, je reçus dans ma priſon la viſite d'un homme d'Égliſe, qui ne ſe fit connoître à moi que par le nom de l'Ordre auquel il apartenoit. Son maintien étoit grave, & ſes diſcours inſinuans. Il plaignit mon malheur. Cette fauſſe compaſſion lui attira ma confiance. Dans la conſternation où j'étois, je n'aurois refuſé à perſonne l'ouverture de mes peines. Mais je m'aperçûs bien-tôt, par les voyes qu'il prit pour me conſoler, qu'il étoit moins occupé de mon infortune que de ſes propres reſſentimens, qu'il n'affectoit de marquer de l'inclination pour moi, que dans la vuë de me faire ſervir à quelque projet de vengeance. J'avouë à l'honneur du Ciel, qui commençoit à me faire ſentir ſon aſſiſtance, que le malheureux ſuccès de mes deſirs & l'humiliation dans laquelle j'étois tombé, joint aux remords qui avoient accompagné toutes mes erreurs, me diſpoſoient déja à reprendre la pratique & le goût de la vertu. Le nouvel exemple de malignité que je crus apercevoir dans un autre, m'ouvrit encore mieux les yeux ſur le malheur de ma ſituation, & loin de ſuivre le nouveau chemin qu'on m'ouvroit vers l'abîme de vice, je loüai le Ciel de l'occaſion qu'il me donnoit de faire un généreux effort pour en ſortir. Cependant

ayant

ayant reconnu que j'avois affaire à l'homme du monde le plus vindicatif & le plus artificieux, il me parût néceſſaire d'employer quelque adreſſe, pour tirer de lui l'aveu de tous ſes deſſeins. Je réüſſis à le faire du moins expliquer nettement ſur la haine qu'il portoit à M. Cléveland. Il me confeſſa qu'il n'avoit jamais ſenti de paſſion plus forte, & me ſupoſant dans les mêmes ſentimens, il me propoſa de nous réünir pour la ruïne d'un homme qu'il n'avoit pas honte de nommer notre ennemi commun. Il remit l'explication de ſes projets après ma liberté. La ſeule peine qui me reſta de cet entretien, fut de m'être livré d'abord avec quelque imprudence dans le recit ſincére que j'avois fait des circonſtances de mon malheur à un homme dont j'aurois dû reconnoître tout-d'un-coup la malignité. Je ſentis avant ſon départ que s'il différoit à s'expliquer, c'eſt qu'il vouloit mettre à profit les lumiéres qu'il venoit de recevoir. Je lui avois parlé de Madame Cléveland, qui étoit alors au Convent de Chaillot. Il ſçavoit d'ailleurs d'autres événemens que j'ignorois, & que ceux qu'il aprenoit de moi, lui firent regarder ſous un nouveau jour. Sans avoir pu pénétrer le fond de ſes penſées, je remarquai à quelques mots qui lui échapérent, qu'il fondoit déja ſur toutes ces connoiſſances un plan qu'il vouloit méditer plus à loiſir.

Il me rendit pluſieurs viſites avant ma liberté, mais ſans s'ouvrir davantage, &

tous ſes ſoins tendoient à s'aſſurer de la diſpoſition que j'avois à le ſervir. Enfin, la généroſité du meilleur de tous les hommes me fit ouvrir les portes de ma priſon. Le repentir de mes fautes augmentant avec ma reconnoiſſance, je me hâtai de courir chez mon Libérateur, & de m'acquitter du premier de mes devoirs. Je ſortis de chez lui avec la réſolution de remplir fidèlement tous les autres; & ſans avoir cherché à me faire un mérite de mon zèle en lui parlant de ſon ennemi, je penſai à l'en délivrer par des démarches ſecrettes dont je ne demandois que le Ciel pour témoin.

La premiére fut de rendre une viſite au Supérieur du C.... & de l'informer de toutes les horreurs que j'avois pû recuëillir des entretiens de ma priſon. Il frémit à mon recit, & lorſque m'ayant interrogé ſur quelques mots qui m'étoient échapez, il aprit de moi-même que j'étois Proteſtant, il parut humilié du droit qu'il s'imaginoit que j'allois prendre d'inſulter à ſon Ordre, & même à ſa Religion. Mais je le guéris de cette crainte, en lui faiſant connoître que j'étois du nombre de ces Juges ſenſez, qui ne chargent point un Corps des fautes d'un particulier, & qui ne ſe préviennent pas même ſur la différence des Religions, parce que de toutes celles qui ſont connuës, il n'y en a point d'aſſez dépravées pour autoriſer la violation des principes naturels de la Morale. Je connois peu votre Ordre, lui dis-je, mais

mais en général je suis persuadé que ceux qui gouvernent l'Etat ne vous accorderoient ni leur protection ni leur estime, s'ils vous connoissoient tels que vos ennemis vous representent ; & quand vous auriez assez d'adresse pour être méchans, & pour le déguiser ; je suis persuadé encore que le seul intérêt de votre réputation ne vous permettroit jamais de souffrir dans un de vos membres ce qui tourneroit infailliblement à l'oprobre du Corps. Un discours si modéré disposa le Supérieur à m'accorder sa confiance. Il me confessa qu'il avoit depuis quelque-tems des soupçons qu'il n'avoit pu éclaircir, & que mille circonstances qui lui revenoient à l'esprit, le portoient à juger mal de celui que j'accusois. Comme je n'avois pu éviter dans mon recit, de nommer M. & Madame Cléveland, il parut satisfait d'une ouverture qui le mettoit en état de prendre des informations. Il me parla de l'un & de l'autre avec mille témoignages d'estime ; & leur intérêt fut un nouveau motif auquel il me parut presque aussi sensible qu'à l'honneur de son Ordre. Enfin, me dit-il, je reçois vos avis comme le service d'un honnête homme, & je ne vous demande pas un espace bien long pour l'usage que j'en veux faire.

J'ignore, continua Gelin, celui qu'il en fit effectivement, mais l'ennemi de M. Cléveland m'ayant fait pressentir quelque entreprise téméraire pour laquelle il attendoit impatiemment ma liberté, je

brûlois d'envie de le rencontrer, dans l'espérance que me voyant libre, il ne feroit plus myſtére de rien après moi. Je le demandai en vain dans la même maiſon où j'avois entretenu ſon Supérieur. Il étoit ſorti dès le matin, & j'attendis inutilement ſon retour juſqu'à l'entrée de la nuit. Cependant comme j'avois raiſon de craindre, ſur le ſouvenir que je conſervois de ſes derniers diſcours, qu'il ne ſe portât à quelques excès ſans ma participation, je me hâtai le lendemain de me rendre à la porte de ſa maiſon, & je m'y trouvai ſi matin, que ſi la bienſéance ne me permettoit point de demander ſi tôt à le voir, je me crus ſûr du moins qu'il ne ſortiroit pas ſans que je l'aperçuſſe. La porte s'ouvrit & le premier viſage que je découvris fut le ſien Il ſortoit ſeul, mais dans un déguiſement qui m'auroit empêché de le reconnoître ſi je n'y euſſe aporté toute mon attention. Au lieu de l'habit ordinaire de ſon Ordre, il portoit l'habit court des Eccéſiaſtiques ſéculiers, avec la perruque & toute la parure de cette eſpéce de Gens d'Égliſe qui ſe font nommer Abbez. Ses yeux étoient étincelans, ſon pas bruſque, & toute ſa figure portoit les marques d'une violente agitation.

Il me reconnut néanmoins auſſi-tôt que je me fus préſenté à lui. Sa joye fut vive. Il la fit éclater en m'embraſſant d'un air paſſionné. Qui s'attendoit, me dit-il, à vous retrouver ſi heureuſement ? Mais éloignons nous. On me fait un outrage, con-

continua-t'il en me preſſant de le ſuivre ſans regarder derriére lui, dont on ne ſera pas long-tems à ſe repentir. Mes Supérieurs me chaſſent indignement. Ils en porteront quelque jour la peine. Mais ce n'eſt qu'à l'injure que je ſuis ſenſible; car j'étois réſolu de les quitter, & rien ne pouvoit être plus favorable à mes deſſeins. Il continua de me demander, ſans me laiſſer le tems de lui répondre, ſi je connoiſſois quelque lieu ſûr, où nous puſſions nous entretenir ſans témoins. Je lui offris de le mener dans l'apartement que j'avois loüé en arrivant à Paris. Il y conſentit. Notre entretien ne roula en chemin que ſur la joye qu'il avoit de me trouver en liberté.

Il ne ſe vit pas plutôt dans ma chambre, que prenant un air plus compoſé, il me demanda juſqu'à quel point l'on pouvoit compter ſur mon courage & ſur ma diſcrétion. N'en exceptez rien, lui répondis-je, & croyez qu'après toutes les épreuves où j'ai paſſé, il y a peu d'entrepriſes où je puiſſe être arrêté par la crainte. Il n'eſt pas queſtion ſeulement, reprit-il, d'humilier notre ennemi. J'ai des idées plus étenduës; & ſi j'ai bien jugé de vos ſentimens par les aveux que vous m'avez faits, je puis vous offrir tout ce qui manque à votre bonheur. L'attention avec laquelle j'affectois de l'écouter, excitant de plus en plus ſa confiance, il me dit que malgré le deſſein où il avoit toujours été de m'aſſocier à ſon entrepriſe, il avoit eu quelque peine à

s'ouvrir entiérement tandis que j'étois prisonnier, parce que je ne pouvois contribuer de rien à mes propres intérêts ; que touchant néanmoins à l'exécution de ſes projets, il avoit regretté que je ne puſſe lui prêter ma main, & qu'il n'en avoit pas moins penſé à m'en faire partager les fruits ; que ſes deſirs auroient peut-être été mal remplis ſi ma captivité eût duré plus longtems : mais qu'étant libre j'allois entendre ſon plan, & confeſſer qu'il dépendoit de moi de le faire réüſſir dans toutes ſes parties.

Je ſuis informé d'hier au ſoir, continua-t'il, par l'arrivée d'un homme de confiance qui a ſuivi Mme Cléveland en Normandie, & qui a obſervé toutes ſes démarches, qu'elle doit revenir inceſſamment à S. Cloud. Si j'en juge par ſon impatience, depuis qu'elle ſe croit réconciliée avec ſon Mari, & quelle a reconnu pour ſa Fille une jeune perſonne qui paſſoit pour celle d'un autre, ſon voyage ne ſera pas remis plus loin qu'aujourd'hui ou demain. Il nous eſt facile de les enlever toutes deux ſur la route. Et pour vous découvrir toutes mes vuës, avant que de raiſonner ſur l'exécution, je ſuis réſolu de paſſer avec notre proye dans quelque Païs Proteſtant, où la néceſſité forcera Cecile de recevoir ma main, tandis que vous aurez la liberté de ſatisfaire votre inclination pour ſa Mere.

Je ne penſe point à vous faire valoir ici ma vertu. J'avoüe au contraire qu'après ces excès où je me ſuis laiſſé emporter par une folle

folle passion, j'eus besoin, dans cette conjoncture, d'un secours que je ne pouvois attendre de mes propres forces. La reconnoissance & l'honneur, dont j'avois promis au Ciel de suivre les loix toute ma vie, auroient peut-être combatu foiblement contre les restes de ma fatale tendresse, si l'horreur dont je ne pus me défendre à cette affreuse proposition, ne m'eût soutenu contre la foiblesse même de mon cœur. Heureusement que la chaleur avec laquelle ce Scélérat me parloit, l'empêcha de s'apercevoir de mon trouble. Il continua de me representer les douceurs que nous devions attendre de la vengeance & de l'amour. Venant ensuite aux moyens, il me confessa que la nouvelle qu'il avoit reçûë du départ des deux Dames étant plus prompte qu'il n'avoit pû le prévoir, il se trouvoit fort pressé par le tems. C'est dans le fond un avantage pour moi, dit-il, qu'il soit arrivé aujourd'hui du changement dans ma condition. J'en apréhende moins l'éclat. Mais n'ayant pas voulu s'ouvrir legérement, ajoûta-t'il, il n'avoit encore que quatre hommes dont les services lui fussent assurez; & comme il avoit apris que les Dames devoient être accompagnées de Mylord Clarendon, & de deux autres Gentilshommes, qui auroient sans doute plusieurs domestiques à leur suite, il jugeoit que la victoire seroit douteuse, si nous ne prenions soin de nous rendre les plus forts par le nombre.

Je l'interrompis, pour prévenir toutes

ſes propoſitions qui lui auroient pû paroître plus plauſibles que la penſée qui me vint à l'eſprit. Ne vous troublez pas d'un ſoin inutile, lui dis-je, & comptez que je vous trouverai tout-d'un-coup le nombre qui vous manque. Vous êtes cinq. J'ai trois braves, qui le diſputeront aux vôtres pour le courage & la fidélité. Ainſi nous ſerons neuf, & capables, j'oſe le dire, d'une entrepriſe plus difficile. J'étois ſûr en effet de rejoindre aiſément trois Officiers dont j'avois déja reçû quelques ſervices, & que j'avois récompenſez aſſez libéralement pour en attendre d'autres. Mon deſſein étoit de les faire ſervir, non à favoriſer un lâche attentat, mais à le ruïner pour jamais, & à couvrir de honte un ſcélérat dont le Ciel ſembloit me réſerver la punition. L'inégalité de quatre contre cinq me cauſoit peu d'embarras, parce qu'outre le fond que je faiſois ſur les trois Officiers, je m'imaginois bien que Mylord Clarendon auroit aſſez de gens à ſa ſuite pour nous ſoutenir. Je me fis d'avance un plaiſir inexprimable de la penſée, que Madame Cléveland me verroit prendre au péril de ma vie, la défenſe de ſa Fille & la ſienne, & que Monſieur Cléveland ſeroit bien-tôt informé de ce que j'avois entrepris pour l'honneur de ſa Famille. Cette idée me fit rejetter abſolument celle qui m'étoit venuë d'abord d'employer les Gardes de la Maréchauſſée. C'eût été la voye la plus courte; mais elle eut moins flâté le deſir que j'avois de

ſigna-

ſignaler mon repentir & mon zèle.

Mes offres furent acceptées ſi avidement, que je crus mon projet infaillible. J'aidai encore à l'erreur, en faiſant connoître à mon complice que j'avois une ſomme conſidérable à ſacrifier à ſes deſſeins. Il m'en fit voir une qui ſurpaſſoit la mienne. Notre entrepriſe étant apuyée ſur de ſi bons fondemens, il me propoſa de voir ſes aſſociez, pour prendre nos meſures de concert. Je trouvai quatre hommes dont la figure & le caractére n'étoient pas propres à me refroidir. Ils furent ravis de nous entendre parler d'une augmentation de nombre qui diminuoit beaucoup le danger. Celui qui étoit revenu de Roüen la veille, répondit aux queſtions que je lui fis ſur ſon voyage, que l'ayant entrepris pour obliger notre chef, il s'étoit inſinué parmi les domeſtiques de Mylord Clarendon, ſous prétexte de chercher à ſe placer, & qu'il avoit découvert adroitement tout ce qui ſe paſſoit dans la maiſon. Il n'étoit pas ſûr du jour que les Dames avoient choiſi pour leur départ, mais il jugeoit, par leur impatience, qu'elles étoient déja peut-être en chemin, & il ſçavoit que leur équipage ne devoit conſiſter que dans deux Caroſſes, avec quelques domeſtiques à cheval.

Nos meſures furent ſimples. On régla, dans l'incertitude, que nous nous rendrions, dès le même jour, dans la Forêt de Chatoux, qui paroiſſoit le lieu le plus

favorable, & celui où les arrangemens qui nous reſtoient à prendre ne nous empêcheroient pas de nous aſſembler dans l'après-midi. Avec quelque diligence qu'on eut preſſé la marche des deux Caroſſes, il n'étoit pas vrai ſemblable qu'ils puſſent paſſer avant quatre heures. Ce fut celle que je marquai pour le rendez vous. Je demandai la liberté de me retirer, pour me diſpoſer de mon côté à l'exécution de mes promeſſes; & dans la vuë de prévenir toutes ſortes de défiances, je diſtribuai quelques Loüis d'or aux Aſſociez, avec des exhortations capables d'animer leur courage.

Il ne m'a pas été plus difficile que je ne l'avois prévû de joindre les trois Officiers dont je me croyois le ſecours aſſuré. Je ſçavois leur demeure; & quoique forcez par leur mauvaiſe fortune de ſe prêter à des actions indignes de leur caractére, j'étois perſuadé que j'avois plus de fond à faire ſur leur fermeté que ſur celle de quatre miſérables, qui connoiſſoient à peine le nom de l'honneur. J'en ai jugé mieux encore par l'ardeur avec laquelle ils ſont entrez dans mes vuës, lorſqu'ils ont compris qu'il étoit queſtion d'une entrepriſe vertueuſe, & que le motif de l'intérêt étoit ſoutenu ici par celui de la généroſité & de la juſtice. J'avois aſſez d'argent pour nous procurer ſur le champ des armes & des Chevaux. Nos préparatifs ont été ſi prompts, que nous ſommes arrivez dans la Forêt avant midi. C'eſt-là qu'en méditant avec

mes

mes Compagnons sur le service le plus utile que nous pouvions vous rendre, j'ai pris le parti d'aller au-devant de vous jusqu'à Saint-Germain, pour vous servir d'escorte contre toutes sortes de dangers. Quoique je vous y aye rencontré heureusement, il m'a paru d'autant moins nécessaire de vous avertir de mon dessein, que l'après-midi étant peu avancée, & vos deux Carosses marchant avec beaucoup de vîtesse, je me flâtois encore que vous pourriez passer la Forêt avant que vos ennemis fussent arrivez au rendez-vous. Je me suis contenté de vous suivre à quelque distance, & si vous aviez passé effectivement sans les rencontrer, je me proposois de vous quitter au dessus de Ruel, & de retourner à eux pour entrer dans des explications fort éloignées de leurs espérances. Mais ayant vû l'un de vos deux Carosses qui s'éloignoit rapidement, & qui ne paroissoit pas prêt à s'arrêter, j'ai commencé à craindre que ma troupe ne pouvant suivre l'un sans abandonner l'autre, le danger ne devînt inévitable, ou pour le vôtre, ou pour celui qui vous précédoit. C'est ce qui m'a déterminé à rompre le silence, & à vous presser de retourner sur vos pas. Les gens à qui vous avez donné ordre de me suivre, m'ont joint presqu'à l'instant. J'avançois dans la triste attente de trouver le crime commencé, & faisant déja préparer leurs armes à mes Compagnons pour le punir; mais la tran-

quilité où j'ai trouvé les cinq Raviſſeurs, m'a fait juger que le courage leur avoit manqué, ou que le premier Caroſſe leur étoit échapé. Cependant mon ardeur naturelle, excitée par la courſe, & ſi j'oſe nommer une autre cauſe par la vuë d'un objet trop cher encore, que j'avois aperçû dans votre Caroſſe, m'a fait aborder vos ennemis avec autant de fierté & d'emportement que s'ils euſſent déja conſommé leur entrepriſe. Mes reproches & la ſurpriſe de me voir arriver du côté de Saint-Germain, leur a fait deviner une partie de la vérité. J'ai cru entendre ſortir de la bouche de leur chef les termes de lâche & de perfide, qui ont achevé de m'irriter. Il y a cette différence entre ta perfidie & la mienne, lui ai je répondu d'un air furieux, que je puis faire gloire de m'être joué d'un traître, & que tu mériterois de recevoir ici de ma main le châtiment qui ne peut te manquer par celles de la Juſtice Qu'on l'arrête, me ſuis-je écrié avec la même chaleur. Ses Aſſociez craignant que cette menace ne les regardât comme lui, & s'imaginant mon ordre plus ſérieux qu'il n'étoit, ont preſenté le piſtolet pour ſe défendre. Leur inſolence m'a fait perdre toutes meſures. Nous ſerons bravés par des infâmes ? ai-je dit à ma troupe. Et pouſſant vers eux ſans précaution, j'ai eſſuyé le feu de leurs armes, dont un de vos gens a eu le malheur d'être légérement bleſſé. Mais le perfide a été renverſé d'un coup plus ſûr. Un autre eſt tombé

près

près de lui, & n'a survécu qu'un moment à sa chute. Le reste a pris la fuite, & je me suis peu troublé de les voir échaper.

Gelin ajoûta de quel ton mon ennemi s'étoit adressé au Ciel, pour implorer sa miséricorde en mourant, & dans quels termes il avoit demandé d'être conduit à Saint-Cloud. Lorsque vous me connoîtrez mieux, dit-il ensuite au Comte, peut-être penserez-vous que les noms de méchant & de perfide qui m'ont irrité dans sa bouche, me conviennent autant qu'à lui; mais j'ai sur lui cet avantage, que ce n'est pas la nécessité qui m'a forcé au repentir. Si Monsieur Cléveland, ajoûta t'il, daigne entendre mon nom, & le recit de ce que j'ai fait heureusement pour son service, je me flâte qu'il y reconnoîtra le zèle & l'attachement que je lui ai promis.

Il proposa à Mylord Clarendon de descendre pour recevoir, de la bouche de mon ennemi, des ouvertures importantes que la foiblesse où il étoit ne lui permettoit pas de me porter lui-même à Saint Cloud. Milord ne se fit pas presser. Il le trouva en effet dans un état qui ne différoit guéres de celui d'un homme expirant; ce qui ne l'avoit pas empêché, dans la difficulté de trouver tout-d'un-coup un Confesseur, de demander une plume, pour m'écrire ce qu'il ne vouloit pas communiquer à Gelin. Un nom aussi respectable que celui du Comte, & l'offre que ce Seigneur lui fit de se charger

de

de ſes derniéres volontez, parurent lui inſpirer plus de confiance. Il ſouhaita de demeurer ſeul avec lui. Je ſuis trop heureux, lui dit-il avec la langueur de la mort, que l'occaſion ſe preſente de dépoſer dans le ſein d'un homme d'honneur, ce que j'entreprenois peut être inutilement d'écrire. Dites à Monſieur Cléveland, que s'il a le cœur diſpoſé à pardonner, jamais ce noble ſentiment, dans lequel je le conjure d'entrer en ma faveur, ne pourra trouver plus de matiére à s'exercer. Vous voyez le plus méchant des hommes à ſon dernier ſoupir, & celui qui ſe promettoit le plus de ſatisfaction à cauſer le malheur d'autrui. L'ardeur d'une noire vengeance m'a fait ſouhaiter de précipiter mon ennemi dans un abîme de maux. Ceux dont la juſtice du Ciel l'a ſauvé aujourd'hui, n'en étoient que le prélude; & de peur qu'il ne me reſte point aſſez de force pour vous aprendre ce qui demande inceſſamment d'être prévenu, je commence par vous confeſſer que ſi l'on ne ſe hâte d'y mettre obſtacle, les deux petits Cléveland qu'on éleve au Collége y doivent être empoiſonnez par mon ordre. J'y ai laiſſé après moi dans ce deſſein, un ſçélérat qui m'eſt dévoüé, & que le deſir du gain rend capable de toutes ſortes de téméritez. Je lui ai promis cent Piſtoles à la premiére nouvelle qu'il m'aportera de leur mort.

Mylord Clarendon n'ignoroit pas que mes Enfans étoient au Collége. Il fut effray-

frayé d'un péril si pressant, & comptant pour rien tout ce qui l'étoit moins, il se saisit sur le champ du papier qui étoit proche de lui, pour marquer en deux mots au Supérieur de cette Maison, à quelles horreurs il étoit exposé dans ses murs. Il remit ce billet au plus fidèle de ses gens, avec ordre de le porter sur le champ à son adresse, & de demeurer près de mes deux Fils, sans les perdre un moment de vûë, jusqu'à ce qu'il nous fût permis de prendre d'autres mesures. Il comptoit avec raison qu'un nom tel que le sien produiroit l'effet qu'il se promettoit de ce soin, & que donnant du moins de la vrai-semblance à un avis de cette nature, il mettoit mes Fils à couvert d'un danger qui ne pouvoit être fort redoutable, lorsqu'il seroit une fois découvert. L'air d'empressement avec lequel il écrivit sa lettre, parut jetter le Criminel dans quelque embaras. Les aproches de la mort ne le délivroient pas de la crainte d'être livré à la Justice, & quelques mots qu'il laissa échaper découvrirent ses allarmes. Mais le Comte ne voyant aucun intérêt à faire trembler un misérable qui touchoit à sa derniére heure, & que la seule force de ses remords rendoit sincére malgré lui, le rassura contre cette idée, en lui protestant qu'il recevoit ses confidences sous le sceau secret. Il ne l'avoit pas même nommé dans sa Lettre; & il ne crut pas qu'il fût plus nécessaire de lui demander le nom de son complice.

Cette

Cette promeſſe l'ayant rendu plus tranquile, il continua de faire la confeſſion de ſes crimes, dont le plus odieux, après celui qu'il venoit de révéler, étoit le deſſein qu'il avoit formé de m'enlever mon épouſe & ma fille. Il n'en vouloit point à ma vie parce que la mort éteint les ſentimens, & que me connoiſſant ſenſible, il ne penſoit à ſe venger qu'en multipliant mes peines.

Le Comte ſurpris d'une haine ſi animée, & ne trouvant rien dans ſa mémoire qui pût ſervir à l'expliquer, lui marqua quelque envie d'en connoître la ſource. Dans le moment fatal où je ſuis, reprit-il, je n'ai rien à vous déguiſer. La vanité & la moleſſe ont cauſé tous mes deſordres. J'ai été élevé dans un Corps dont la vertu eſt le fondement, & ceux qui le compoſent, ſeroient trop ſupérieurs aux autres hommes, s'ils exécutoient conſtamment ce que la ſageſſe & la piété de leur inſtituteur a réüni de perfection dans ſes maximes. Mais après les plus heureux commencemens, il arrive à quelques-uns que le commerce du monde, dont ils ſe propoſent la réformation, ſert à corrompre leur propre cœur, & qu'étant forcez par la bienſéance de leur état à garder les dehors, ils deviennent d'autant plus méchans que l'habitude qu'ils ont de régler leur extérieur, eſt un moyen preſque ſûr de tromper les Supérieurs qui les obſervent. Vous ne les verrez jamais livrez aux vices ſcandaleux; mais en perdant la vertu qui anime le corps, ils n'en for-

forment que de favoris, auſquels ils trouvent mille moïens de s'abandonner en ſecret dans la route qui convient à leurs talens. Celle qu'on m'a fait prendre eſt une des plus dangereuſes. O m'a mis dans la Direction. Le goût que j'y ai pris m'a porté plus loin que les vûës de mes Supérieurs. Des états communs de la vie, où leurs ordres m'avoient borné, l'envie de me diſtinguer, m'a fait étendre mes progrès dans les conditions brillantes. C'eſt la vanité qui m'en avoit inſpiré le deſir; elle s'eſt fortifiée à meſure que le ſuccès l'a nourrie; & ce qui ne faiſoit d'abord que la flâter, s'eſt tourné en habitude, qui m'en a fait une paſſion comme invincible.

Je ſuis parvenu ainſi par degrez à m'ouvrir l'entrée des plus illuſtres Maiſons du Royaume, & à m'y attirer une confiance ſans réſerve. Les attentions dont elle étoit accompagnée, m'ont bien-tôt précipité dans un autre déréglement que celui de la vanité. A force de voir mes deſirs prévenus & mes goûts ſatisfaits, je me ſuis accoutumé à une vie molle, & à la recherche de tout ce qui étoit capable de flâter mes ſens. Les moindres incommoditez qui pouvoient les bleſſer, me ſont devenuës inſuportables. J'ai trouvé dequoi nourrir délicieuſement cette nouvelle paſſion dans les complaiſances & le zèle d'une infinité de Dames, à qui ma ſanté étoit auſſi précieuſe qu'à moi-même; & pour m'aſſurer une reſſource contre toutes les incertitu-

des

des de l'avenir, j'ai eu l'adreſſe de me procurer, ſous divers prétextes de piété, des ſommes conſidérables, que j'accumulois avec toute l'ardeur de l'avarice. Ainſi rien ne manquoit à mon bonheur, car je le mettois uniquement dans les deux biens dont je joüiſſois, & que chaque jour me faiſoit augmenter. Telle étoit ma ſituation lorſque j'ai commencé à connoître Mr Cléveland. Madame me faiſoit depuis peu l'honneur de m'admettre à S. Cloud, & ſi je n'avois pas encore autant de part que je me promettois d'en obtenir à ſon eſtime, je voyois par le goût qu'elle prenoit inſenſiblement pour moi, qu'elle ne reſiſteroit pas long-tems à l'aſcendant que j'avois ſur ſon ſexe. Je me propoſois cette conquête comme le ſommet de ma fortune. Elle me chargea de voir Mr Cléveland, & de le délivrer des chagrins dont elle me dit qu'il étoit accablé. L'intérêt qu'elle ſembloit y prendre, me fit regarder cette commiſſion comme l'occaſion la plus heureuſe que la fortune pût m'offrir pour faire valoir mes talens. Je les employai avec toute l'habilité que l'expérience & l'ardeur de reüſſir pouvoient m'inſpirer ; mais je manquai de prudence en jugeant trop de Mr Cléveland ſur mes régles ordinaires. Qui m'auroit fait le portrait d'un caractére tel que le ſien, m'auroit paru décrire une chimére. Cependant il exiſtoit pour ma ruïne. Mon art, mes ſoins, mes précautions, n'ont pû me faire trouver

d'accès

d'accès dans cet esprit singulier. Toutes les ressources que mon imagination m'a fournies pour m'insinuer dans sa confiance, n'ont servi qu'à le dégoûter de mes conseils; & ce qui a précipité ma perte, c'est qu'en cherchant avec trop d'ardeur à découvrir ses endroits foibles, je lui ai découvert imprudemment tous les miens.

Ma vanité mortellement blessée de cette résistance, auroit suffi seule pour me le rendre odieux. Mais il attisa le feu lui-même, en raillant ma méthode & mes soins. Il en fit des Contes agréables à S. Cloud, & le jugement d'un homme, pour qui Madame avoit pris de l'estime, devenant bien-tôt la régle de tous ceux qui étoient assidus à cette Cour, si je ne vis pas baisser tout d'un-coup ma faveur, je m'aperçûs du moins que je ne la devois plus qu'au ridicule de mon caractére, c'est-à dire, à quelque chose de plus piquant pour moi que le mépris. Que n'aurois je pas fait dès ce moment pour ruïner un ennemi si dangereux! Ma haine s'irritoit encore de son indifférence. J'étois furieux de le voir travailler à ma perte sans qu'il parût s'occuper du mal qu'il me causoit, ni m'estimer assez pour faire attention si j'étois offensé de ses railleries. Avec la protection de Madame qui se déclaroit pour lui dans toutes sortes d'occasions, il m'étoit difficile de l'attaquer ouvertement; mais j'entrepris de lui causer, par des voyes secrettes, toutes les mortifications

cations auſquelles j'avois reconnu qu'il pouvoit être ſenſible, en me réſervant le plaiſir de lui faire connoître, tôt ou tard, que c'étoit de ma main dont il avoit reçû le coup. Vous le confeſſerai-je? J'eus la cruelle humiliation de voir tourner toutes mes entrepriſes à ma honte. Je ne fis pas une démarche dont le ſuccès pût me flâter un moment. Il ſembloit que par des ouvertures imprévuës, la fortune lui préparât toujours quelque moyen de rompre mes deſſeins; & pour comble de diſgrace, je remarquai trop ſenſiblement que dans les difficultés que je trouvois à réüſſir, il entroit toujours quelque choſe de ces fatales raiſons qui avoient allumé ma haine : l'opinion qu'on avoit euë de moi étoit changée, & dans les occaſions mêmes où je me couvrois du prétexte de la Religion, il m'étoit aiſé de voir que ceux à qui j'en avois impoſé longtems ſous ce voile, me ſoupçonnoient d'agir par d'autres motifs.

Enfin la mort de Madame me fit ſentir ſi vivement ma chute, par le refroidiſſement abſolu de ceux qu'un reſte de faveur dont j'avois ſçu conſerver l'aparence auprès d'elle, ſoutenoit encore juſqu'à un certain point dans mes intérêts, que je perdis l'eſpérance de me rétablir jamais dans la conſidération d'où j'étois tombé. Je m'aperçus en même tems que le mal avoit gagné juſqu'à mes Supérieurs, & quelques avis généraux que je reçus d'eux ſur ma conduite, me firent comprendre que

j'étois

j'étois mal dans leur esprit. L'inquiétude où me jetta cette découverte, jointe à mes desirs de vengeance, qu'elle servit encore à redoubler, me conduisit à une résolution si affreuse, que je ne puis vous l'aprendre sans confusion. Elle se forma par degrez. Je pensai d'abord à percer le cœur de mon ennemi par l'endroit le plus sensible, en lui enlevant une jeune personne qu'il se croyoit à la veille d'épouser, & à passer dans quelque Païs libre avec ma proye. J'avois toujours eu pour cette aimable fille, des sentimens que la bienséance de mon état m'avoit forcé de vaincre : ainsi je satisfaisois tout à la fois mon amour & mon inclination. Mais de nouvelles lumiéres, ausquelles je me fiai trop imprudemment, me firent ajouter horreur sur horreur. J'apris que Mr Cléveland étoit engagé depuis longtems dans un autre mariage, & qu'après avoir été séparé de sa femme, il étoit prêt à se réconcilier avec elle. C'étoit assez qu'il s'en fît un bonheur pour me rendre ardent à le traverser. Je résolus de lui enlever cette Epouse même, que je ne connoissois pas, & de la livrer à l'homme du monde qu'il avoit le plus de raison de haïr. Le Ciel a permis que celui à qui je la destinois, fut mon ennemi beaucoup plus que le sien, puisque c'est par sa trahison que je perds la vie, avec le fruit de tous mes desseins. Mais possédé de ce furieux projet, je pris des mesures qui devoient le rendre infaillible, jusqu'à dépêcher un homme à

Roüen

Roüen pour m'assurer de toutes les circonstances. Hier, à la même heure où nous sommes, je croyois mon triomphe certain, par la disposition favorable des événemens; lorsqu'étant retourné au Collége, mes Supérieurs me déclarérent avec mille reproches humilians, qu'ils me chassoient de l'Ordre, & que si je me rendois justice au fond du cœur, je devois trouver cette punition trop douce. Je tremblai pour mes plus importans secrets, que je crus découverts. Cependant quelques mots d'explication m'ayant fait connoître qu'ils n'avoient pas été pénétrez, je me consolai de ma honte par l'utilité même dont elle pouvoit être pour ma vengeance. On ne me déguisa point à qui j'étois sacrifié, ma rage redoubla jusqu'à me faire souhaiter de pouvoir étrangler de mes propres mains les deux enfans de mon ennemi, pour lui rendre funeste le petit avantage qu'il obtenoit sur moi; mais ce transport cedant au soin de ma sûreté, je pris l'horrible parti que je vous ai déclaré, & je suis sorti ce matin avec la cruelle satisfaction d'en espérer le succès

Son discours fut interrompu par l'arrivée du Prêtre qu'on avoit apellé pour le confesser; & sentant lui-même qu'il n'avoit plus un moment à perdre : dispensez-moi, ajouta-t'il, en se baissant vers l'oreille du Comte, de vous raconter ce qui est inutile à la réparation de mes fautes, & ce que vous pouvez aprendre de celui dont le Ciel s'est servi pour les punir; ce qui me reste à faire est

eſt de me jetter de cœur aux pieds de Mr Cléveland, & de tous ceux que j'ai offenſez. Malheureux crime, dont l'unique fruit eſt un ſi terrible & ſi prompt châtiment ! Les remords qui commençoient à le preſſer l'auroient rendu plus éloquent ſur ſon repentir, ſi Mylord Clarendon ne lui eût conſeillé de réſerver toutes ces exclamations pour ſon Confeſſeur. Le ſort d'un ſi méchant homme, lui inſpirant peu de compaſſion, il ne daigna point lui faire d'autre réponſe. Mais ayant retrouvé Gelin qui l'attendoit à la porte, il crut, ſans le connoître autrement que par ce recit, qu'un ſervice auſſi important que celui qu'il m'avoit rendu, méritoit les remerciemens qu'il lui fit en mon nom. Il lui propoſa même de les venir recevoir de ma propre bouche, & ſurpris de l'air de confuſion avec lequel il s'en défendoit, il auroit été curieux d'aprendre d'où lui pouvoit venir cette crainte de me voir, après m'avoir ſervi avec tant de zèle, s'il n'eût été beaucoup plus preſſé par l'envie de m'aporter des nouvelles ſi interreſſantes.

Le ſoin qu'il avoit pris, en commençant ſa relation, de me déclarer que les incidens qu'il avoit à m'aprendre, s'étoient heureuſement terminez, me la fit entendre avec moins d'inquiétude que de ſurpriſe & d'admiration. D'ailleurs, ſa prudence lui avoit fait ſuprimer ce qui lui concernoit mes enfans, & ſe repoſant ſur le zèle & la conduite du Domeſtique qu'il avoit envoyé au

Collége,

Collége, il avoit remis à faire le lendemain lui-même le voyage de Paris ; pour s'informer par ſes propres yeux s'il ne reſtoit rien à craindre pour eux : de ſorte qu'après avoir remercié le Ciel de la protection qu'il m'avoit accordée, il ne me reſta point d'autre trouble que celui que je pouvois reſſentir encore du retardement de Fanny.

HISTOIRE
DE MR.
CLEVELAND.

LIVRE DOUZIE'ME.

LA nuit commençoit à devenir obscure, & de quelque effort que j'eusse besoin pour modérer jusqu'au lendemain mes empressemens, on me fit aisément comprendre que mon Epouse ne devoit point être exposée dans les ténèbres aux suites d'une avanture qui n'étoit pas encore bien éclaircie. Trois de nos ennemis s'étoient sauvez. Leur Chef même étoit encore à redouter; & ma Sœur qui avoit peine à se persuader ce qu'on lui racontoit du repentir & de la générosité de Gelin, étoit portée du moins à craindre qu'une conversion si récente ne fût capable de se démentir. Fanny étoit dans un asyle inviolable, où la recommandation du Comte, & la compagnie de Madame de L*** lui faisoient une autre sorte de sûreté. Je con-

vins que jusqu'au jour suivant il suffisoit de lui dépêcher un de mes gens, pour la délivrer de l'inquiétude qui lui devoit rester du départ de Mylord, & pour dissiper toutes les défiances qu'elle avoit encore du renouvellement de mon estime & de ma tendresse. Cependant je déclarai à mon tour, que mes forces ayant recommencé si heureusement à me servir, le premier usage que j'en voulois faire étoit pour aller au-devant d'elle, & que j'étois résolu de me mettre dans le carosse qui l'iroit prendre à Saint-Germain. On consentit à cette proposition. Elle servit même à ranimer la joye dans notre assemblée, & tout le monde s'offrit ardemment à m'accompagner.

Il étoit si tard, que la fraîcheur de la nuit pouvant m'être incommode, on me pressa de quitter un lieu où j'étois à découvert. En y consentant, je proposai au Comte de Clarendon de me recevoir dans son carosse, & de laisser marcher la compagnie devant nous dans les autres voitures. Je brûlois d'envie de répandre les sentimens de mon cœur dans le sein de ce vertueux ami. En vain Cecile, renouvelant ses caresses & me serrant les mains avec transport, souhaita de ne pas prendre d'autre voiture que la mienne. J'admirois qu'elle continuât de paroître si passionnée, & j'attribuois cette liberté de sentimens à une espéce d'affectation, qui pouvoit venir de l'effort même qu'elle se faisoit pour les vaincre. Mais quoique je me sentisse toûjours un tendre

penchant

penchant pour elle ; la difficulté de démêler tout-d'un-coup s'il pouvoit s'accorder avec une autre paſſion, qui avoit repris ſon ancien aſcendant, & dont ma volonté même me faiſoit une Loi auſſi forte que le devoir, me rendit moins complaiſant que je ne l'euſſe été peu de jours auparavant dans la même occaſion. Je la priai de conſentir que je demeuraſſe ſeul avec le Comte, à qui j'avois plus d'une affaire à communiquer. Il entra lui-même dans mes vuës, & me recevant dans ſon caroſſe, il donna ordre à ſon Cocher de nous conduire lentement.

Que j'avois en effet de choſes importantes à lui confier ! Cher Comte, lui dis-je auſſi tôt avec un mouvement de tendreſſe qui ne pouvoit être égalé que par mon reſpect, votre généreuſe bonté ne me laiſſe plus rien de libre à vous offrir, & lorſque je fais profeſſion de vous être attaché pour toute ma vie, je ſens que ce n'eſt pas vous rendre tout ce que je vous dois. Mais je penſe moins à compter les devoirs de ma reconnoiſſance qu'à les augmenter. J'ai beſoin, non-ſeulement de votre ſecours au-dehors, dans un païs où la mort de Madame me laiſſe ſans protection, mais encore de tous les conſeils de votre prudence, & de tous les ſoins de votre amitié, pour rétablir l'ordre & la paix dans les mouvemens de mon cœur. J'attends de vous cette double faveur, & des deux côtez ma confiance eſt égale. Enſuite, ſans lui laiſſer le tems de me répondre, je commençai par lui expoſer en

peu de mots les inquiétudes qui me restoient de tant d'événemens extraordinaires dont il m'avoit raconté lui-même une partie, & le peu de sûreté que je voyois pour ma Famille au milieu de ces nouvelles allarmes.

Mais je n'avois fait mon prélude de cet article, que pour passer rapidement sur l'objet qui m'occupoit le moins. Je conçois bien, ajoûtai je en prévenant encore sa réponse, que si la Justice du Ciel m'a délivré du plus dangereux de mes ennemis, je dois peu redouter ceux qui n'employeront point l'artifice & la trahison pour me perdre. Mais en supposant que je n'aye à me défendre que des périls communs, où trouverai-je assez de liberté d'esprit pour les prévoir & pour les éviter ? car je confesse que dans le tumulte de toutes les affections de mon cœur, il me reste peu de fond à faire sur ma prudence. Et prenant occasion de cet aveu pour entrer dans la description de tous les mouvemens qui m'agitoient, je commençai une peinture qui fixa l'attention du Comte par sa nouveauté. Je n'ai jamais goûté, lui dis-je, de bonheur assez pur pour avoir eu le cœur éprouvé par la joye. Ainsi je me trouve comme à l'entrée d'un païs inconnu, & j'ai peine à choisir mes termes pour vous exprimer ce que je n'ai jamais senti. Ajoutez que la situation d'où je sors augmente ma surprise & mon trouble, par l'extrême opposition de l'état où je suis, à celui dont le Ciel m'a délivré, mais dont le souvenir m'est encore pre-

sent,

ſent. Figurez-vous donc un homme, qui dans le même inſtant qu'il ſe trouve ſoulagé d'une affreuſe opreſſion, paſſe tout-d'un-coup dans un état ſi libre, que ne ſentant plus rien qui lui réſiſte, il apréhende au contraire que faute d'être ſerré ou appuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vuide, ne l'expoſe à quelque chute dangereuſe. Il marche avec une legéreté qui le fait trembler; & le mouvement qui l'entraîne eſt ſi rapide, qu'il reconnoît à peine ce qui ſe preſente autour de lui. Ou ſi je puis me faire entendre par une image encore plus ſenſible, repreſentez-vous quelqu'un qui tombant tout d'un-coup au fond d'un fleuve, tâcheroit de s'y fixer malgré la force de l'eau qui le ſouléve de tous côtez, & qui perdant terre à tous momens, craindroit que tous ſes efforts ne puſſent le défendre contre le courant qui eſt prêt à l'emporter. Il réſiſte de tout ſon pouvoir, mais s'il céde enfin, c'eſt pour rouler à l'avanture dans un torrent où il ſe perd, à meſure que ſa raiſon ſe trouble & que ſes forces s'épuiſent.

Réüniſſez tous les traits de ces deux peintures. C'eſt ce que j'éprouve, depuis que des preuves & des lumiéres auſquelles je n'ai pu réſiſter, m'ont fait changer de diſpoſition à l'égard de mon Epouſe. Tous mes mouvemens ſont des tranſports. Ils m'entraînent avec une violence & une confuſion inexprimables. Je paſſe ſi rapidement de l'un à l'autre, qu'ils paroiſſent preſens tous enſemble à mon ame, quoiqu'elle n'y

distingue rien dans l'yvresse qu'ils lui communiquent. A peine suis-je capable de quelqu'attention pour ce qui se passe à mes yeux. Enfin, je dois être épouvenié de ma situation, si ce que j'éprouve n'est pas la marque d'un bonheur si nouveau pour moi, qu'il en est au-dessus de mes expressions & de mes idées.

Mais quelle aparence aussi, continuai-je, que ce qui ne dévroit servir qu'à me procurer une douce tranquilité, après les longues épreuves où le Ciel a mis ma constance, soit encore accompagné de tant de trouble & d'agitation ? Aprenez-moi, Mylord, ce que je dois penser de moi-même, & de l'état où je suis. Et ce n'est point assez de m'éclairer sur ma situation, si vous ne me faites voir en même-tems quelque jour pour me conduire, ou plûtôt si vous ne prenez la peine de me guider vous-même, avec la bonté que je vous connois, & les lumiéres d'une Philosophie plus heureuse que la mienne.

Je m'arrêtai pour lui laisser la liberté de me répondre. Il me regardoit, autant qu'il pouvoit s'aider de quelques foibles rayons qui nous venoient de la Lune, & le ton agité de ma voix servant encore plus que les mouvemens de mes yeux & de mon visage à lui faire comprendre ce que j'avois tâché de lui expliquer, il parut d'autant plus surpris d'une si étrange confidence, qu'il ne connoissoit encore qu'imparfaitement mon caractére. Cependant après m'avoir confessé que de la maniére dont la fortune avoit conduit les événemens

mens de sa vie, il avoit eu peu d'occasions de connoître la joye par les excès, il ajoûta que sur la seule idée qu'il s'en formoit, il concevoit sans peine une partie de ce qu'il venoit d'entendre. Cette dissipation, que je nommois legéreté, & que j'aurois pû, me dit-il, nommer, aussi-bien égarement d'esprit & oubli de soi-même, lui paroissoit convenir assez à la nature de cette passion. Car de même que la douleur cause à l'ame une espéce de reserrement, & la porte à se recuëillir en elle-même par la crainte de ce qui la blesse; la joye, au contraire, qui supose exemption de peine & de danger, la porte à s'étendre avec une certaine confiance, & lui fait même trouver d'autant plus de douceur à s'écarter ainsi de son centre, que chaque mouvement qu'elle fait au-dehors, est comme un nouveau témoignage de sa sûreté. Mais quand il seroit vrai qu'en se répandant avec si peu de précaution, elle n'eût rien à risquer pour le bonheur dont elle joüit, elle y perd du moins de ses forces, qui consistent dans le pouvoir de se connoître & de se modérer sans cesse: & c'est de-là sans doute, ajoûta le Comte, que vient cette legéreté, ou plûtôt cette foiblesse, que vos deux comparaisons n'ont pas mal expliquée.

Vous trouvez, reprit-il, que votre situation vous cause de l'embarras, & vous me demandez des remédes contre un mal qui vous paroît pressant. Ah! cher

Cléveland, j'en ai découvert un qui vous feroit bien-tôt auſſi ſalutaire qu'à moi, ſi l'aplication en étoit auſſi prompte que la vertu en eſt infaillible. Ce qui m'a guéri de l'ambition vous guériroit de mille autres maladies de l'ame qui ne peuvent être plus violentes. Mais ce n'eſt pas l'ouvrage d'un moment. Mon exemple vous aprendra quelque jour que pour ceux qui deſirent ſincérement la paix de l'eſprit & du cœur, en quoi je fais conſiſter la ſanté de l'ame, il y a des reſſources dans nous-mêmes dont le ſuccès n'eſt jamais incertain.

Quoi! interrompis-je avec étonnement, vous connoiſſez à la Philoſophie, des armes plus fortes que celles dont j'ai fait juſqu'aujourd'hui un ſi malheureux uſage? Eh! dans quelles ténèbres les tient-elle cachées, pour me les avoir dérobées ſi cruellement? Qui vous empêche du moins de me les découvrir aujourd'hui? Croyez-vous qu'après un long exercice de ſes maximes, je puiſſe manquer de pénétration pour les entendre, ou de facilité pour en commencer l'uſage? Non, me répondit-il, d'un air rêveur; mais ſi je me rapelle bien ce que vous devez vous ſouvenir de m'avoir confié à Orléans, vos principes n'ont rien qui reſſemble à ceux que je veux quelque jour vous propoſer; & ne pouvant en eſpérer ſi-tôt le moindre fruit, je penſois à vous trouver aujourd'hui quelque ſecours preſent contre le mal dont vous vous plaignez. Il me ſemble, continua-t'il,

que

que vos emportemens de joye, & cette confusion d'idées & de sentimens qui en est l'effet, peuvent recevoir un remède qui n'est pas fort éloigné de vous. Si vous êtes plus sensible qu'un autre au bonheur, songez que vous ne l'avez pas été moins à l'infortune. Le souvenir de l'état dont vous êtes à peine sorti, me paroît une balance plus qu'égale pour toutes les douceurs que le present vous assure, & que l'avenir peut vous promettre. Est-il possible qu'on s'abandonne si librement aux transports de la joye, quand ils viennent de si près à la suite de la douleur? Mais que dis je: Etes-vous certain, ajouta-t'il, qu'un pas que vous avez fait vers la félicité, vous en assure absolument la possession? Eh! jugez-en par les nouveaux dangers dont le Ciel vous préserve aujourd'hui. Un instant pouvoit vous replonger dans tous les maux dont vous vous êtes crû délivré.

Je ne veux pas le dissimuler. Cette espéce de ménace qui n'avoit que trop de vrai-semblance après le péril que j'avois couru le même jour, & lorsque l'absence de Fanny m'exposoit encore à mille sortes d'allarmes qui se presentérent tout-d'un-coup à mon imagination; cette prédiction obscure de la perte d'un bien, dont la grandeur même étoit comme la mesure du desespoir que je devois craindre de sa privation, mêla plus d'amertume à mes sentimens, qu'il n'en falloit pour rabattre les excès de ma joye. J'al-

lois remercier Mylord Clarendon d'un ſecours qui ſurpaſſoit peut-être ſes eſpérances ; mais profitant de mon ſilence pour continuer ſon diſcours : vous ne me répondez pas, reprit-il, & ſi c'eſt votre ſécurité qui vous rend inacceſſible à toutes ſortes de craintes, je confeſſe que vous en devez remercier le Ciel comme d'un ſurcroît de bienfaits. Vous joüiſſez d'ailleurs d'une partie de vos deſirs ; j'en conviens, ajoûta-t'il, & l'heureux hazard qui vous rend une fille auſſi aimable que Cecile, eſt comme un gage de la fortune qui ne lui permet plus de ſe démentir en votre faveur. Mais je ſupoſe votre bonheur au comble, par-tout ce qui peut flâter le cœur d'un pere & d'un mari : Croyez vous donc qu'il ne vous reſte pas d'autres maux à craindre que ceux que vous avez éprouvez ? Les infirmitez de la nature, dont votre épouſe & votre fille ont été juſqu'à preſent garanties, la mort même qui doit tôt ou tard vous ſéparer d'elles, ſont-ce-là des malheurs contre leſquels vous puiſſiez parfaitement vous raſſurer ? Sans être auſſi ardent que vous dans mes tranſports, & partagé par une paſſion qui avoit pris ſur moi beaucoup plus d'aſcendant que la tendreſſe, j'ai reſſenti ce qu'il en coute à perdre une épouſe & à trembler pour une fille qu'on a de juſtes raiſons d'aimer.

Ce langage étoit trop clair, ſur-tout dans la bouche d'un homme qui avoit autant de facilité & de juſteſſe d'expreſſion

que

que le Comte, pour ne me pas causer une juste surprise. Tout éloigné que j'étois encore d'en pénétrer le véritable sens, je me sentis d'autant plus porté à lui en demander l'explication, qu'après le dessein que j'avois eu d'épouser Cecile, il me paroissoit important d'aprofondir quelle sorte de sentimens l'on me croyoit encore pour elle. Le Comte s'aperçût sans peine, à la forme de ma question, qu'on m'avoit déguisé qu'elle étoit ma fille; & quoiqu'embarrassé à deviner la cause de cette réserve, la crainte de s'être engagé avec quelque imprudence, lui fit donner un tour si équivoque à sa réponse, que je la pris du côté conforme à mes préjugez. Ainsi, les soupçons obscurs, qui avoient peut-être commencé à naître dans mon esprit, s'évanoüirent sans y laisser aucune trace. Mylord fit retomber habilement mes réfléxions sur le premier sujet qui nous avoit occupez; & s'il ne parvint point par la sagesse de ses conseils, à m'inspirer toute la force dont j'avois besoin, il me fit du moins une espèce de rampart de la bienséance, qui ne me permettoit plus, après tant de raisonnemens & d'exhortations, de laisser paroître à ses yeux toute ma foiblesse.

Ce secours, tout foible qu'il étoit lui-même, fut le seul à qui je dûs, non seulement des aparences de modération dont je ne me croyois plus capable, mais assez de liberté dans les fonctions de mes organes pour régler au dehors ce que je de-

vois à l'amour & à la nature, ſans paroître trop froid par une vaine affectation de conſtance, ni trop impétueux dans l'expreſſion de mes tranſports. Je répare par cette confeſſion l'impoſture de mes ſens, qui firent alors un faux honneur à ma raiſon ; car à quel trouble n'étoit-elle pas livrée, tandis qu'elle paroiſſoit les gouverner avec cet empire ? La ſcéne à laquelle je touche, n'a pas été prévûë. J'aurois fait perdre quelque partie de ſes charmes à mes Lecteurs, ſi je ne leur avois ménagé le plaiſir d'une ſurpriſe, qui ſervira peut être mieux que tous mes termes à leur donner quelque idée de la mienne.

J'arrive, avec le Comte, à la porte de ma maiſon, & je remarque que les apartemens ſont illuminez par un nombre extraordinaire de flambeaux. Le grand nombre d'Etrangers que j'avois chez moi étoit une raiſon qui m'auroit empêché de porter mes conjectures plus loin, ſi Monſieur de L*** qui s'étoit dérobé de la compagnie pour m'attendre dans la Cour, ne ſe fût preſenté bruſquement à la portiére du Caroſſe. Il me ſaiſit la main. Deſcendez, me dit-il, & venez ſatisfaire promptement l'impatience d'une tendre & fidéle Epouſe. Madame Cléveland compte tous les momens qui la ſéparent de vous. Elle eſt ici depuis une heure avec ma femme ; & profitant du ſilence où me jettoit mon étonnement, il me raconta que Fanny s'étoit laſſée vers la fin du jour d'attendre Mylord Clarendon,

à Saint Germain. L'ardeur de se revoir dans ma maison, joint à son inquiétude pour sa fille, lui avoit fait emprunter une Chaise de Poste, dans laquelle elle s'étoit mise avec Madame de L.** & comme elles soupçonnoient que le retardement du Comte n'étoit pas sans quelque sorte de raison au lieu de suivre le grand chemin, qui pouvoit les exposer à quelque fâcheuse rencontre, elles voient pris par les hauteurs de Marly. Madame de L*** connoissoit toutes les routes qui étoient dans le voisinage de sa maison. Enfin elles étoient arrivées heureusement à la mienne, presqu'au moment que la compagnie qui m'avoit précédé.

Une rencontre si agréable avoit tellement disposé tous les esprits à la joye, que pour donner un air de fête au reste de cet heureux jour, ma sœur avoit cherché dans son imagination tout ce qu'elle avoit cru propre à réjoüir l'assemblée. Elle avoit donné ordre que toute la maison fut éclairée avant mon retour ; & faisant entrer Fanny & Cecile dans ses vûës, elle les avoit engagées à relever leurs charmes naturels par tous les ornemens que le tems & le lieu avoient pû leur fournir. Avec le dessein de célébrer notre bonheur commun par cette pompe ; elle avoit l'espérance qu'un peu de tumulte & de dissipation serviroient à modérer mes premiers transports. Fanny elle-même, quoique supérieure à toutes les affectations de parure dont se nourrit la vanité des femmes, s'étoit trop

s'étoit laissé persuader aisément que je lui tiendrois compte du redoublement de ses soins pour me plaire ; & la tendre passion qu'elle avoit pour sa fille lui faisant souhaiter de la voir paroître aux yeux de l'assemblée dans tout son éclat, elle avoit employé avec complaisance ses propres mains à la parer, tandis que les autres Dames lui avoient rendu le même service.

Dom Thadéo, témoin de ces préparatifs, s'étoit efforcé de seconder les intentions de ma sœur, par diverses galanteries qui étoient peut-être copiées de quelque Roman de sa Nation ; il s'étoit couvert du plus magnifique de ses habits, qu'il avoit relevé de plusieurs ajustemens extraordinaires ; & s'étant coëffé encore plus galamment, il prétendoit representer le Dieu de l'Hymen, qui s'étoit fait accompagner de sa Cour, pour briller chez moi dans toute sa gloire. La fille de ma sœur avoit été changée en Amour ; il la tenoit liée de plusieurs rubans, avec un air d'autorité aimable, qui marquoit, autant que des chaînes si douces, à quelle sorte d'empire il avoit été assujetti. Tous mes domestiques avoient reçû de lui chacun leur rôle, & s'étoient vêtus d'habillemens bizarres dont il avoit été l'Inventeur. L'un representoit la fidélité, l'autre la Constance ; enfin, tous les attributs de la Vertu & de la Félicité. Fanny avoit été placée au milieu de cette Cour avec sa fille, & le Dieu avoit sa place au-dessous d'elle, pour marquer

quer qu'il étoit soumis lui-même à celle dont le bonheur étoit son ouvrage.

Il ne manquoit que de la Musique à la Fête ; mais par une précaution qui seroit peu vrai-semblable dans tout autre Voyageur qu'un Gentilhomme Espagnol, Dom Thadéo avoit un luth dans sa malle, & le touchoit avec assez d'agrément. On profita du tems que Monsieur de L*** employoit à me faire une partie de ce recit, pour le prendre derriére le Carosse du Comte, & Monsieur de L*** qui n'avoit point été prévenu sur cette circonstance, parut aussi surpris que moi d'en entendre les premiers accords. Voilà, me dit-il en souriant ; de nouveaux effets du zèle de vos amis. On pensoit d'abord à vous surprendre par la vuë de tout ce spectacle, mais j'ai crû que ce seroit vous obliger que de m'échaper secrettement pour vous en avertir

L'ouverture de ce discours m'avoit frapé jusqu'à suspendre tout-d'un-coup l'usage de mes sens, & peut être touchois-je de bien près dans ce moment à toutes les extrêmitez que j'apréhendois pour ma santé & ma raison. Cependant soit que mon attention vînt ensuite à se partager, comme ma sœur l'avoit prévû, par la variété & l'agrément des images qui m'étoient presentées ; soit qu'à l'égard des sentimens comme des idées, l'ame soit quelquefois capable de renfermer son action dans elle-même sans aucune communication avec les organes du corps, il est certain que

loin

loin de me trouver affoibli par l'excès de ma joye, je me sentis une vivacité & une ardeur qui marquoient de l'augmentation dans mes forces. Le trouble qui me restoit dans cet état, n'avoit rien qui sentît la contrainte. Allons, Mylord, dis-je au Comte en le pressant de descendre, vous serez témoin de mon bonheur, & les plaisirs que l'amitié vous fera partager avec moi m'en deviendront encore plus chers. Je remarquai sa surprise en me voyant cet air libre qui etoit différent de tout ce que je lui avois fait apréhender, & j'admirois moi-même que le Ciel eût dissipé si heureusement toutes mes craintes.

A me voir traverser legérement la Cour, qui m'auroit pris pour ce même homme qui se croyoit quatre jours auparavant à la derniére heure de sa vie, & qui n'attendoit plus rien de la nature non plus que de la fortune & de l'amour ! Prodige de la joye qui surpasse ceux que j'ai racontez de la douleur ! Est ce ici que je commencerai à remercier le Ciel, & que j'abandonnerai mon cœur à tous les mouvemens de sa reconnoissance ? Mais je ne connoissois encore qu'une partie de ses bienfaits ; & que me resteroit-il pour exprimer mes transports, si j'employois toute la force de mes sentimens avant que d'avoir expliqué toute l'étenduë de mon bonheur ?

J'arrivai à la porte de cette heureuse Chambre, où les délices de mon cœur étoient renfermées. Mylord Clarendon, qui m'avoit offert inutilement le bras pour entrer

entrer dans la maiſon, me preſſa encore de l'accepter en aprochant de la compagnie qui s'étoit levée pour nous recevoir. Non, cher Comte, lui dis-je d'un ton paſſionné, je me ſuis trop défié de l'Amour, & je n'ai pas aſſez connu mes forces. Ah! ſi le cœur de Fanny eſt à moi, ajoutai-je en continuant de m'avancer vers elle, & d'une voix aſſez haute pour en être entendu, il me reſte auſſi peu d'allarmes pour ma ſanté que pour mon bonheur. Elle voulut faire quelques pas vers moi, & quoique j'affectaſſe de meſurer les miens, le premier mouvement qu'elle ſe donna, alloit me faire oublier toute bienſéance pour me précipiter dans ſes bras; lorſque s'étant arrêtée d'un air languiſſant, elle ſe remit ſur ſa chaiſe. Ma Sœur, qui lui ſupoſa quelque foibleſſe, me coupa auſſi-tôt le paſſage pour voler à ſon ſecours en me priant de modérer un moment mon impatience. Je demeurai au milieu de la chambre, c'eſt-à-dire, à quatre pas d'elle, les yeux fixez ſur ſon viſage où je voyois couler ſes pleurs qui s'entreſuivoient rapidement, & n'oſant preſque reſpirer dans l'incertitude où j'étois ſi elle n'avoit pas perdu la connoiſſance.

Elle revint ſur le champ à elle-même; mais après avoir pouſſé quelques ſoupirs, qui parurent un peu la ſoulager, elle tourna la tête vers ſa fille qui étoit à côté d'elle, & elle ſe mit à l'embraſſer en l'arroſant de ſes larmes. Ma Sœur l'exhortoit

à s'occuper plûtôt de sa joye, tandis que Mylord Clarendon, qui n'étoit pas beaucoup plus sûr de ma constance, me pressoit de m'asséoir avec lui. Je me rendis à son conseil, mais par un motif fort différent du sien. Ces pleurs que je voyois verser à Fanny, & cette affectation d'embrasser Cecile, me parurent un langage secret dont je crus entendre le sens; je le pris pour un reproche de l'espéce d'infidélité que je lui avois faite en faveur de cette aimable fille, & pour un reste de crainte, du côté d'une Rivale dont elle connoissoit les charmes. J'aurois dû penser au contraire que ce n'est point par des caresses si tendres qu'on marque ses inquiétudes à une rivale redoutée; mais mon cœur, porté de lui-même à s'accuser, & trop convaincu par de fatales expériences de la délicatesse de mon Epouse, ne me fournit rien qui fut capable de me rassurer contre cette idée.

Cependant Dom Thadéo prit ce moment pour s'aprocher de moi; & m'environnant avec ses Acteurs, il joignit à la Fête un ornement auquel personne ne s'attendoit. Avec beaucoup de facilité naturelle à s'exprimer, il avoit composé presque sur le champ, un discours fort ingénieux, où par une allusion agréable à son rôle il rapeloit toutes mes avantures, en les faisant passer pour autant d'épreuves auxquelles il avoit voulu mettre ma fidélité & ma tendresse. Je l'écoutai d'abord avec peu d'attention; & plein de l'idée qui m'étoit

m'étoit venuë à l'eſprit, je tenois les yeux continuellement tournés vers mon Epouſe pour obſerver les ſuites du ſentiment que je lui attribuois encore. Elle me regardoit elle-même, avec une tendre langueur; & ſurpriſe du parti que j'avois pris de m'aſſeoir avant que de m'être avancé juſqu'à elle, ſon viſage portoit quelques marques de crainte & d'embarras. Elle tenoit la main de ſa fille dans les ſiennes. Elle la ſerroit de tems en tems; & ſe tournant vers elle, elle lui diſoit quelques mots, que Cecile paroiſſoit recevoir avec étonnement. Le préjugé qui m'occupoit toujours ne m'empêchoit pas de contempler avidement tous ſes traits. Sa beauté avoit un éclat qui ne peut être comparé à rien, & relevée comme elle étoit par une parure brillante & par la lumiére d'une infinité de flambeaux, elle auroit fait confeſſer à tout l'Univers qu'on n'a jamais peint les Divinitez avec plus de perfections & de graces. Le voiſinage même de Cecile ne lui faiſoit rien perdre; s'il y avoit quelque différence entr'elles par la taille, qui étoit un peu plus épaiſſe & plus haute dans mon Epouſe, c'étoit la même proportion & la même nobleſſe. On les eût priſes pour les deux ſœurs, entre leſquelles quelques années de plus ou de moins ne mettoient point encore d'inégalité.

Malgré la complaiſance que je devois à la politeſſe de Dom Thadéo, combien de fois fus-je prêt à l'interrompre pour me

me livrer à tous les transports de mon cœur ? Car la fermeté que j'avois portée jusqu'alors au-delà de ma propre espérance, recommençoit à m'abandonner, & je fus obligé de reconnoître encore que ce n'étoit point de la force de mon esprit que j'avois tiré du secours contre mes sentimens, puisqu'une legére crainte dont la cause ne subsistoit que dans mon imagination, me faisoit retomber dans toutes les agitations que je croyois avoir évitées. C'est cette instabilité même & cette variété de mouvemens & de situations que je donne ici pour témoignage & pour confession de ma foiblesse. Cependant je résistois encore ; & retenu par une espéce de honte, qui venoit des réfléxions dont je croyois mon Epouse occupée, autant par la bienséance, qui étoit un autre frein pour moi dans une assemblée si nombreuse, j'aurois peut-être sauvé les aparences jusqu'à la fin, si en m'efforçant par intervales de donner quelque attention au discours de Dom Thadéo, je n'eusse été frapé de plusieurs circonstances sur lesquelles il pesoit particuliérement. Rempli comme il étoit lui-même de sa passion pour Cecile, il ne put toucher cette partie de mon Histoire, sans relever mon bonheur par des figures éclatantes. Cette merveilleuse faveur du Ciel qui m'avoit conservé une fille si aimable au milieu de tant de dangers, qui l'avoit amenée si heureusement en France avec Madame Riding, qui lui ayant

ayant fait trouver un asyle & la plus noble éducation chez Monsieur de L**, m'avoit accordé si long-tems la satisfaction de la voir & le plaisir de l'admirer sans la connoître, pour me conduire, comme par degrés, au bonheur inestimable de retrouver tout d'un coup mon sang, & l'objet de ma plus juste tendresse dans une personne qui méritoit les adorations de tout l'Univers ; enfin, sa joye, la mienne, celle de mon Épouse & de mes amis, le triomphe de tant de sentimens qui venoient de la même cause & de la gloire, que Dom Thadéo trouvoit à leur servir d'interprète, furent autant d'articles sur lesquels il continua d'exercer son éloquence.

Les premiers termes qui avoient pû me donner quelque idée de mon bonheur, m'avoient réveillé comme d'une léthargie, & prêtant l'oreille avec une ardeur dont la cause n'étoit pas bien encore éclaircie, j'avois compris par degrés de quel espoir on sembloit prendre plaisir à me flâter. Les expressions de l'Orateur devenant ensuite si claires, qu'il ne m'étoit plus permis d'y trouver la moindre équivoque, j'avois frémi d'une pensée qui me transportoit dans un nouvel ordre de choses, & qui me sembloit tout changer autour de moi. N'osant néanmoins m'en raporter si tôt ni à ce que je venois d'entendre, ni à l'impression que je ressentois, je tâchai de me rapeler tout ce qui pouvoit avoir quelque raport au sujet de mon agitation, &

je

je tombai dans un certain effroi à meſure que j'ouvris les yeux ſur diverſes circonſtances qui s'accordoient à m'y faire trouver de la vraiſemblance ; l'arrivée de Madame Riding, les premiers complimens de M. de L*** & du Comte de Clarendon, les careſſes paſſionnées de Cecile, celles que je lui voyois recevoir continuellement de Fanny, & plus que tous ces témoignages extérieurs, les mouvemens de tendreſſe dont je n'avois pû me défendre pour elle ; en un mot, la voix de la nature, qui s'étoit déguiſée ſous tant de formes, & qui redevint plus puiſſante que jamais en acquérant la liberté d'éclater, toutes ces circonſtances raprochées & comparées enſemble, me mirent dans un jour qui ne me laiſſa plus d'accès au moindre ténébres. Je fus ébloüi de cet amas de lumiéres, & la concluſion d'une vérité ſi charmante fut de me lever avec une vîteſſe qui ſeroit repreſentée foiblement par celle d'un éclair, & de me précipiter aux genoux de Fanny & de Cecile. Les Acteurs, qui m'environnoient, furent rudement choqués ſur mon paſſage, & Dom Thadéo, effrayé de cet emportement, demeura la bouche ouverte au milieu de ſon diſcours.

Qu'on ne me demande point la peinture de la tendreſſe ou de l'étonnement des autres, lorſque je manque ici de force & de lumiéres pour décrire mes propres ſentimens. Cecile étoit aſſiſe près de ſa mere. J'ouvris les bras pour les embraſſer

ſer enſemble, & les ſerrant avec une ardeur qui ne peut être exprimée, je baiſſai paſſionnément la tête ſur leurs genoux, pour y étouffer mille exclamations tumultueuſes qui n'auroient pas manqué d'accompagner mes tranſports. Je leurs entendis pouſſer un cri, qui venoit aparemment de l'impétuoſité de leur joye. Ce fut la derniére obſervation dont je me trouvai capable, car je perdis la connoiſſance auſſi tôt, par un évanoüiſſement qui auroit ſans doute été mortel, ſi le Ciel n'eût fait un miracle pour ma conſervation. Ma Sœur, qui s'en aperçut la premiére, accourut à moi toute allarmée. Elle pouvoit juger mieux qu'un autre, d'un accident dont elle connoiſſoit particuliérement la cauſe. Son premier ſoin fut de m'arracher des bras de mon Epouſe & de ma fille, qui m'embraſſoient avec un mélange paſſionné d'inquiétude & de tendreſſe, & leur faiſant conſidérer ce qu'il y avoit à craindre d'une révolution d'eſprits ſi ſubite; après l'épuiſement que m'avoient cauſé mes chagrins & mes bleſſures, elle leur fit aprouver qu'on commençât par me tranſporter ſur mon lit. Mais les ſecours que j'y reçus furent long-tems inutiles. J'y demeurai pendant plus d'une heure, dans une immobilité qui fit douter de ma vie. Il falloit du tems pour apeler mes Chirurgiens. On fit partir tout à la fois pluſieurs Couriers pour divers lieux voiſins, & juſqu'au retour des plus diligens, le deſordre fut

fut inexprimable dans ma maiſon.

Les Chirurgiens employérent eux-mêmes inutilement les premiers ſecours de leur Art, & quoiqu'ils s'efforçaſſent de raſſurer l'aſſemblée par les raiſons qu'ils pouvoient tirer de l'excélence de mon tempérament, ils me confeſſerent après mon rétabliſſement, qu'ils avoient été allarmés de me trouver dans une inſenſibilité qui ne différoit preſque pas de la mort. Cependant ayant pris ſoin de viſiter mes bleſſures, ils ne furent pas moins ſurpris de les trouver ſi fraîches & ſi vermeilles, & qu'il ne manquoit aux chairs que le ſecours du tems pour ſe raffermir. L'excès de la joye peut épuiſer dangereuſement les eſprits; mais loin de communiquer au ſang quelqu'ardeur maligne, c'eſt un baume précieux, qui n'y répand qu'une douce & ſalutaire fraîcheur. La nature ſecondée par les Chirurgiens, me fit revenir enfin de cette extrémité. J'ouvris les yeux, & jugeant aux larmes que je voyois répandre autour de moi, que je ſortois de quelque péril dont on s'étoit allarmé, je tendis les mains vers mon Epouſe & ma Fille, avec un ſentiment de reconnoiſſance qui ſembloit ajouter encore quelque choſe de plus tendre à mon amour. La voix néanmoins ne me revenant pas tout-d'un-coup, & l'avis des Chirurgiens étant que la réparation de mes forces ne ſe pouvoit faire que par le repos, on exigea qu'après avoir accepté quelques remédes, je demeuraſſe au lit pour attendre tranqui-

tranquilement le ſommeil. Je ne mis qu'une condition à cette Loi. Si je manquois de force pour parler librement, je pouvois du moins faire uſage de mes yeux. L'Amour & la Nature ont-ils un langage plus tendre ? Je priai Fanny & Cecile de ſe raprocher un moment, & les ayant conſidérées avec une douce complaiſance, qui me fit tirer plus de forces de cette vûë que de tous les remédes, je conſentis à demeurer dans la ſituation que les Chirurgiens m'ordonnoient. Leur conſeil eut tout le ſuccès qu'ils s'en étoient promis. Je tombai en effet, preſqu'auſſi-tôt, dans un profond ſommeil.

Si dans les tranſports de mes plaiſirs ou de mes peines, j'ai donné à quelqu'un de mes ſentimens, le nom d'intime & d'abſolu ſur mon ame, j'ai trompé mes Lecteurs, ou je me ſuis trompé moi-même. Il n'étoit dû qu'à ceux dont je me trouvai rempli en ſortant de cet heureux ſommeil. C'eſt l'époque de la perfection de ma joye, comme j'ai pris ſoin de faire remarquer celle de mes plus affreuſes douleurs. Mais ayant commencé par m'aſſurer que tous les biens dont je joüiſſois, n'étoient pas une illuſion, & leur trouvant en effet autant de ſolidité que de charmes, ma ſituation devint ſi délicieuſe, que je ne balançai point à la regarder comme le ſouverain bonheur. Il ne ſe preſentoit plus rien à mon eſprit qui ſentît l'inquiétude ou le trouble ; toute ſon étude étoit trop occupée par les douceurs de la joye.

Il ne me reſtoit pas non plus la moindre trace de foibleſſe, ni le moindre reſſentiment de mes bleſſures ; le profond repos que j'avois goûté, avoit avancé merveilleuſement ma guériſon. Ainſi ne trouvant au-dedans & autour de moi, que des ſujets de contentement & des motifs de ſécurité, je ne ſentis plus d'autre agitation que celle d'un doux empreſſement, qui me fit ſouhaiter de revoir auſſi-tôt tout ce que j'aimois.

Je demandai à quelques Domeſtiques qui ſe trouvérent dans ma chambre, des nouvelles de leurs maîtreſſes ; car attachant du plaiſir juſqu'aux moindres circonſtances, je trouvois de la douceur à donner déja cette qualité à Fanny & à Cecile. On me répondit qu'après avoir paſſé près de moi une partie de la nuit, elles s'étoient retirées lorſqu'elles m'avoient crû abſolument ſans danger. Mon impatience ne ne permit point d'attendre leur réveil. Il n'y avoit point d'indiſcrétion à faire l'eſſai de mes forces. Je me levai pour paſſer dans leur apartement.

Elles étoient toutes deux dans le même lit. Je m'en aprochai comme d'un temple. Le profond ſommeil où elles étoient enſévelies, me laiſſa le tems de les conſidérer, dans une ſituation, qu'elles n'avoient pu prendre que par choix avant que de s'endormir. Elles ſe tenoient étroitement embraſſées, & Fanny avoit la bouche ſur le ſein de ſa Fille. L'invention des

Peintres

Peintres n'exprime rien de ſi naïf & de ſi attendriſſant. Cette mere incomparable ſembloit réünir tous les ſentimens de ſon ame, au lieu qu'elle touchoit de ſes lévres. L'aſſoupiſſement du ſommeil n'empêchoit point qu'il ne parût quelque choſe d'animé ſur ſon viſage. C'étoit l'expreſſion d'une tendreſſe, qui eſt au comble de ſon ardeur, mais qui n'eſt pas ſatisfaite encore, & dont les deſirs augmentent à meſure qu'elle obtient & qu'elle joüit. Quels avoient dû être les tranſports dont je ne repreſente que l'image? L'attitude de Cecile n'étoit pas moins touchante! Heureux Pere! Heureux Mari! car c'étoit moi que ces deux cœurs paſſionnez cherchoient l'un dans l'autre. J'étois l'objet de leurs tendres careſſes. La nature ne leur inſpiroit pas un ſentiment qui ne tournât au profit de l'amour.

Je ne me ſerois jamais raſſaſié de ce ſpectacle. Ce fut pour en joüir plus librement que je m'aſſis vis-à vis d'elles, ſans pouvoir en détourner un moment les yeux. La vivacité du plaiſir ne me laiſſa guéres de penchant d'abord aux réfléxions. Cependant après m'être abandonné long tems à des impreſſions ſi charmantes, je vins inſenſiblement à m'entretenir de ce qui me reſtoit à faire, pour le bonheur de deux perſonnes à qui j'allois devoir tout le mien.

Ce moment fut déciſif pour une partie de ma vie, que je n'annonce pas comme la plus glorieuſe; mais qui doit entrer

dans la compoſition d'une Hiſtoire où j'ai promis de ne pas déguiſer mes foibleſſes, non plus qu'on ne m'y verra ravaler mes vertus. Dans les excès de ma joye, peut-être a t'il été pardonnable à un cœur qui les avoit ſi peu connus, & qui ſe ſentoit délivré pour la premiére fois de cette ſombre triſteſſe dont il avoit été poſſédé ſi long-tems, de regarder le plaiſir comme ſon unique reméde, ou d'oublier du moins s'il y en avoit d'autre à chercher, tandis qu'il en tenoit un dont il étoit ſi ſatisfait. La Philoſophie n'étoit plus à mes yeux qu'un fantôme, & quand les raiſons qui m'avoient forcé d'y renoncer, ne m'auroient plus été preſentes, un ſi long intervale que j'avois paſſé dans la perſuaſion de ſon impuiſſance, m'auroit accoutumé à la négliger comme une régle inutile. Je voulois être heureux & partager mon bonheur avec deux perſonnes qui m'étoient chéres. Pourquoi attendre de ſi loin ce que le preſent ſembloit m'offrir? La vraye ſageſſe n'eſt-elle pas celle qui conduit au terme par les voyes les plus courtes? Ainſi comme emporté par l'aſcendant du plaiſir qui régnoit dans mon cœur, je conclus qu'il n'y avoit rien de plus important pour moi que de m'en aſſurer la durée, & rien ne m'y parut ſi propre que de tirer des circonſtances de ma fortune, tout ce qui pouvoit ſervir à me compoſer une vie pleine de charmes. Les richeſſes qui m'étoient venuës de la ſucceſſion de mon

grand

grand Pere, étoient ineſtimables. Trois millions d'argent comptant en faiſoient la moindre partie. Ce que je poſſédois en lingots d'or, en diamans, & en autres effets précieux ne pouvoit être évalué. J'avois laiſſé à Nantes ce que je n'avois pu facilement tranſporter, & cette raiſon étoit la ſeule qui eût balancé pendant quelque tems l'inclination qui me faiſoit ſouhaiter de retourner en Angleterre. Mais les tems étoient changez. Les craintes qui m'avoient dégoûtez de la France ne ſubſiſtoient plus. Cecile étoit à couvert ſous le nom de ma fille. Mes fils ne couroient aucun riſque dans un Collége que leur Mere connoiſſoit, & où elle avoit elle-même des liaiſons. Qu'avois-je à craindre pour moi-même, avec la qualité d'Etranger? Tant d'efforts que mes ennemis avoient faits inutilement pour me nuire, devenoient un motif de ſécurité par leur impuiſſance. Je flâtois par ces raiſonnemens le deſir qui m'étoit né tout d'un coup de faire quelque eſſai des agrémens de Paris. Etrange foibleſſe du cœur, lorſqu'il s'abandonne à lui-même! Le repos & la proſpérité dont je commençois à peine à joüir, me firent éclore en un moment mille vaines paſſions. Je penſai à me procurer une Maiſon magnifique, un Equipage & une ſuite digne de mes richeſſes, enfin à ne rien épargner pour faire oublier toutes leurs peines à mon Epouſe & à ma fille, dans le ſein de l'abondance & des plaiſirs.

L'intérêt de M. de L*** étoit le seul obstacle qui pût m'arrêter. Mais s'il ne pouvoit demeurer en France, sans s'exposer à quelque danger, après les mesures qu'il avoit prises pour son départ, & qui ne pouvoient être long-tems secrettes, il m'étoit facile de lui assûrer une situation fort agréable à Londres, en lui confiant le soin & l'usage du bien de ma femme, qui étoit encore entre les mains de Mylord Tervill. Je m'arrêtai à cette résolution. Son amitié & la reconnoissance que je devois à ses services, ne me permettoient plus de mettre aucune différence entre sa fortune & la mienne. Je me crûs trop heureux d'avoir une occasion si naturelle de lui procurer plus de repos & de commoditez qu'il ne s'en promettoit en changeant de Patrie; & ne me proposant pas de faire un séjour éternel en France, j'étois bien résolu d'ajoûter quelque jour à ce bienfait, tout ce qui pourroit servir à lui faire passer une vieillesse agréable.

Ces projets m'ayant occupé jusqu'au réveil de Fanny, comment serois-je revenu à des réflexions plus simples & plus modérées, lorsqu'en lui voyant ouvrir les yeux, la disposition de mon cœur ne fit que s'échauffer par des redoublemens de plaisir ? La surprise qu'elle eut de m'apercevoir si près d'elle, fut bien-tôt dissipée par l'air tendre & riant qu'elle découvroit sur mon visage. Tous les charmes & toutes les graces se répandirent

aussi-tôt

auſſi tôt ſur le ſien, & le mouvement précipité qu'elle fit pour ſe tourner vers moi ayant réveillé Cecile au même moment, j'eus la douceur inexprimable de les voir toutes deux me tendre les bras, avec cette vivacité & cette ardeur qui n'appartiennent qu'à la nature & à l'amour. Il m'en coûta bien plus qu'à elles, pour ne me pas livrer au même tranſport; mais la modeſtie m'impoſant des bornes dans la preſence de ma fille, je ſaiſis leurs mains ſur leſquelles j'imprimai mille fois mes lévres, & l'impétuoſité de mes ſentimens me lia quelque-tems la langue, juſqu'à m'ôter le pouvoir d'accompagner d'un ſeul mot mes careſſes.

A quel torrent d'expreſſions paſſionnées mon ſilence fit-il auſſi-tôt place? Etant ſorties de ma bouche, ſans ordre & ſans liaiſon, il ne faut pas s'attendre qu'elles en ayent pû conſerver dans ma mémoire. Elles étoient d'ailleurs interrompuës par les ſoupirs & les tendres murmures des deux chers objets qui partageoient les mouvemens de mon cœur, & cette confuſion dura juſqu'à l'arrivée de Mylord Clarendon & de ma Sœur, qui furent bien-tôt ſuivis du reſte de mes Hôtes. Ils n'avoient rien eu de plus preſſant à leur réveil, que de s'informer de ma ſanté, & ſurpris d'aprendre contre toute eſpérance que je m'étois trouvé aſſez de force pour paſſer dans l'apartement de mon Epouſe, ils s'étoient hâtez de me venir marquer leur

étonnement & leur joye. La preſence de tant de perſonnes à qui leur ſervice & leur amitié donnoient de ſi juſtes droits à notre confiance, changea peu notre ſituation ; mais l'intérêt même qu'ils prenoient à notre bonheur, & leurs tendres félicitations nous ramenérent inſenſiblement à un entretien plus tranquile. Sans deſcendre à des détails qui ne convenoient point encore aux circonſtances, nous admirâmes par quel enchaînement de merveilles le Ciel avoit pris plaiſir à ménager notre ſort. Que d'obſcurité dans les lumiéres des Hommes ! Quelle témérité dans leurs jugemens ! Quelle injuſtice dans leurs défiances & dans leurs plaintes ! En apliquant ces réflexions à ma propre conduite, quels reproches ne méritoient pas mes anciens murmures, mes révoltes contre les diſpoſitions de la Providence, & toutes les extrêmitez où je m'étois laiſſé emporter par la douceur & le deſeſpoir ? La force de cette penſée me faiſant raprocher en un moment tous mes malheurs de leur ſource, je conçus pour la premiére fois que ſi mon cœur n'avoit jamais eu de reproche à ſe faire, les aparences de ma conduite avoient pû quelquefois chagriner une femme auſſi délicate que Fanny, & que par une fatale imprudence, j'avois ouvert ainſi moi-même le précipice où j'étois tombé. Dans l'ardeur de ma tendreſſe, & porté par les circonſtances à tout ce qui pouvoit flâter le cœur & l'imagination de ma

ma chére Epouſe, je ne balançai point à faire ouvertement cet aveu. Mais ce fut ſans abandonner les intérêts de mon innocence ; & me tournant vers elle : Ah ! confeſſez auſſi, lui dis-je, que vous avez bleſſé la juſtice & l'amour, en cédant trop facilement à vos préventions, & qu'un peu d'ouverture du moins, à l'égard d'un Mari dont vous n'avez jamais dû ſoupçonner la droiture & l'honneur, nous eût garanti de bien des infortunes. De quelque douceur que j'euſſe accompagné ce reproche, elle en parut frapée, & ſon attention s'étant repliée tout-d'un-coup ſur elle-même, je vis que le ſouvenir du paſſé la touchoit aſſez pour faire ſortir quelques larmes de ſes yeux. Mais je me hâtai d'en interrompre le cours : Ne nous condamnons pas trop ſévérement, repris-je, & n'ayons pas pour nous-mêmes plus de rigueur que le Ciel, qui rend enfin juſtice à l'innocence de nos vûës & de nos ſentimens. Il eſt aiſé, au retour de la lumiére, de reconnoître la vanité des fantômes dont on s'eſt effrayé dans les ténèbres. Mais il n'en eſt pas moins doux, ajoûtai-je, de retrouver ſon bonheur, quoique les raiſons qu'on avoit d'en pleurer la perte, fuſſent autant de malheureuſes illuſions. Et prenant occaſion de cette penſée pour m'adreſſer à Madame Riding, je lui demandai avec empreſſement à quelle autre faveur du Ciel je devois un miracle auſſi étonnant que la conſervation de

ma Fille, & quel moment elle choisiroit pour me raconter tant de merveilles.

Elle n'auroit pas refusé de me satisfaire sur le champ, si Mylord Clarendon à qui il restoit quelque inquiétude pour mes deux Fils, & qui ne vouloit pas différer à se rendre lui-même au Collége, ne l'eût priée de remettre à son retour un recit qu'il n'étoit pas moins curieux d'entendre. J'y consentis d'autant plus volontiers, que les tendres mouvemens de mon cœur n'étant point encore apaisez, rien ne pouvoit me paroître plus doux dans ces premiers momens que de me livrer aux innocentes caresses dont on ne se lassoit pas de me combler. Fanny & Cecile se firent habiller. Je continuois de les regarder avec autant d'avidité, que si j'eusse commencé chaque instant à les voir. Le son de leur voix, leur marche, leur figure, leurs moindres mouvemens & leurs moindres paroles, faisoient naître dans mon ame quelque sentiment nouveau. J'étois empressé autour d'elles, comme si je n'eusse plus eu d'autre occupation que de les servir, d'autre soin que de leur plaire, & d'autre desir que de les voir & de les aimer. Chaque témoignage d'empressement m'étoit bien rendu par l'air de satisfaction & de tendresse avec lequel on paroissoit le recevoir. Ce n'étoit pas un Pere & une Fille, une Epouse & un Mari, c'étoit des amans, charmez l'un de l'autre; qui se parloient, si l'on veut, pour la premiére fois,

fois, après s'être long-tems adorés ; qui se retrouvoient après s'être crûs séparez par la mort, ou qui se croyoient sûrs, après de longues & cruelles traverses, d'être réünis & tranquiles pour jamais.

Cependant nos Spectateurs se mêlant aussi à la conversation, je leur parlai du dessein où j'étois, pour faire part de ma fortune à mes Amis, autant que pour donner à mon propre bonheur, toute l'étenduë qu'il pouvoit recevoir de mes richesses, d'abandonner promptement S. Cloud, & de former une maison brillante à Paris. Mon intention, leur dis je, n'est pas de vivre perpétuellement en France ; mais outre qu'il me seroit dur de quitter si-tôt de chers Amis, à qui la reconnoissance m'attache desormais par des liens si sacrez, je considére que je n'ai point de meilleur choix à faire pour l'éducation de mes Enfans, que les Colléges de Paris ; & si leur Mere est satisfaite de celui qu'on leur a choisi, je ne demande que de connoître mieux dans quels principes on les éleve, pour y donner mon consentement. Ainsi, continuai-je en m'adressant à Fanny, nous joüirons ici pendant quelques années des biens que le Ciel nous accorde, & vous serez charmée vous-même d'avoir eu l'occasion de connoître la France, avant que de passer en Angleterre. Je remarquai que Monsieur & Madame de L*** étoient les seuls qui reçussent froidement cette ouverture ; mais je connoissois leurs raisons, & je leur fis chan-

ger de visage en leur expliquant le projet que j'avois formé pour leur satisfaction. Mr Briand, qui arriva chez moi au même moment, prit sur lui le soin de me loüer un Hôtel à Paris, & je lui recommandai de le choisir magnifique, & digne de toutes les vûës que je me proposois.

Mylord Clarendon étoit parti ; mais comme le desir de reconnoître ses bontés, par une liaison plus intime, avoit beaucoup de part à ma résolution, j'étois sûr que le même penchant dont il étoit prévenu pour moi, la lui feroit aprouver. Nous passâmes le tems jusqu'à son retour dans cette douce yvresse qu'inspirent le bonheur & la joye. Je m'aperçûs avant que personne eût pris soin de me l'aprendre, que Dom Thadéo étoit sensible aux charmes de Cécile. Son ardeur se déclaroit jusques dans une certaine contrainte dont il ne pouvoit se défendre en me la voyant embrasser, & qui me parut un assez bizarre effet de la jalousie. Mais quoique je n'eusse encore interrogé personne sur la nature de ses prétentions, je trouvai cette passion trop respectueuse & trop récente pour m'en allarmer.

Dans la joye & la confiance de son cœur, Fanny ne laissa point de rapeler le souvenir de Madame Lallin ; & s'étonnant de ne l'avoir pas vûë paroître, elle s'informa secrettement de ce qu'elle étoit devenuë. On lui aprit ce que personne n'ignoroit dans ma maison ; que le chagrin

grin d'être régardée comme la cauſe de nos malheurs l'avoit fait partir ſans me communiquer ſon deſſein ; qu'elle avoit à peine emporté dequoi ſe couvrir, & que l'on n'avoit aucune lumiére ſur la route qu'elle avoit choiſie. Le tendre naturel de Fanny lui fit prendre un intérêt ſenſible à ce recit. Quoique les playes de ſon cœur fuſſent encore ſi récentes, elle ne vit plus dans Madame Lallin, qu'une femme infortunée qui méritoit ſa compaſſion, & que l'avenir alloit rendre d'autant plus miſérable, qu'en ſortant de l'opulence où elle avoit vécu chez moi, le changement de ſa ſituation lui ſeroit plus difficile à ſuporter. Pleine de ce ſentiment, elle donna ordre à Drink, à qui elle s'étoit adreſſée, de ne rien épargner pour découvrir le lieu de ſa retraite, dans la ſeule vûë de lui aſſurer une vie douce par ſes libéralitez. Drink me raporta cet entretien, en relevant avec admiration, la bonté de ſa Maîtreſſe. Cette nouvelle preuve étoit ſuperflüe pour moi, qui la connoiſſois ſi bien ; mais je ne l'admirai pas moins, dans les circonſtances où nous étions encore ; & pour laiſſer à Fanny toute la douceur & tout le mérite de ſa généroſité, je défendis à Drink de lui faire connoître qu'il m'en eût averti.

J'ignorois les affaires qui avoient conduit ſi matin le Comte de Clarendon à Paris ; & n'ayant point d'inquiétude pour mes enfans depuis que je ſçavois, par le témoignage même de leur mere, qu'ils pouvoient

pouvoient être fort bien au Collége, je ne me ferois pas défié de la raiſon qui l'avoit fait pârtir avec tant d'empreſſement. Il revint l'après-midi, & l'on m'annonça avec lui le Pere recteur, dont j'avois reçu la viſite deux jours auparavant. La juſte punition de mon ennemi, dont toutes les circonſtances m'avoient été racontées la veille, joint à l'intérêt de mes enfans, & à la conſidération même du Comte, qui prenoit la peine de m'amener ce Pere, me diſpoſérent à le recevoir avec autant de ſatisfaction que de politeſſe. Son compliment me fit connoître qu'il étoit informé de l'heureux retour de mon Epouſe. Il prit part à mon bonheur; & paſſant légérement ſur l'avanture du malheureux que le Ciel, me dit-il, avoit pris ſoin lui-même de punir, il en vint tout d'un coup à mes enfans, ſur leſquels il s'expliqua dans les termes qu'il avoit concertez avec le Comte. Ce généreux Seigneur l'avoit prié de ne laiſſer rien échaper qui pût me faire connoître le péril auquel ils avoient été expoſez; & charmé lui-même de l'ordre qu'il avoit vû régner au Coliége, il prit la parole pour me rendre témoignage du ſoin qu'on y prenoit de leur éducation. Il s'en étoit fait un ſpectacle agréable pendant une partie du jour, & le détail dans lequel il entra là-deſſus me fit naître la curioſité de me procurer quelque jour le même amuſement. Je ſuis Proteſtant, ajoûta-t'il en s'adreſſant au Recteur, &

& vous ne vous attendez pas que je loue vos principes de Religion ; mais dans un âge où l'eſprit des enfans n'eſt point capable de ſe déterminer par le choix, j'examine peu quelles ſpéculations on leur preſente, & je ne m'attache qu'aux pratiques dont on leur fait former l'habitude. Ils ne demeurent guéres chez vous au-delà de leur quinziéme année ; à peine eſt-ce le tems où commence l'exercice de la raiſon : c'eſt alors qu'ils deviennent capables de diſtinguer la vérité ; & quand on ſupoſeroit qu'ils l'euſſent reçuë dès l'enfance, il n'eſt pas moins néceſſaire alors, de leur en rapeler tous les principes, pour leur procurer le mérite de l'embraſſer librement. Mais je regarde d'un autre œil ce qui dépend des facultez ſenſibles, telles que le cœur, la mémoire, & généralement tous les organes du corps. Les premiéres méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute ſa vie, parce que les habitudes qu'elles ſervent à former, changent rarement lorſqu'elles ont acquis un certain degré de force, & ſont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. Mylord Clarendon concluoit, ſur les obſervations qu'il avoit faites au Collége, qu'il y a peu de ces établiſſemens, où un pere, curieux de voir former ſes enfans à l'honneur, à la politeſſe, à la bonne grace du corps, aux qualitez ; en un mot, qui ſervent à rendre meilleur ou plus aimable,

& mêmes aux ſciences qui entrent dans le caractére de l'homme de mérite accompli, puiſſe les placer avec autant d'avantage qu'au Collége de Loüis le Grand.

En rendant grace au Comte de ce compliment, le Recteur ne convint point que ſa premiére réfléxion fut tout-à-fait juſte. Mais il la trouvoit d'ailleurs trop favorable à ſes vûës pour la combattre, & j'obſervai qu'en la regardant comme une erreur, il s'aplaudiſſoit de la facilité qu'elle lui donnoit d'inſpirer à mes deux fils des principes de Religion, dont il attendoit plus de fruit que le Comte. Pour moi qui n'avois point encore de lumiéres fort étenduës ſur cette matiére, & qui étois diſpoſé à bien juger d'une Religion où la juſtice & la bonté étoient réputées comme des vertus néceſſaires, je demeurai ſatisfait du témoignage de mon ami; & loin d'interpréter mal les vûës ſecrettes que j'attribuois au Recteur, je jugeai non-ſeulement de ſa droiture perſonnelle, mais de la vérité même de ſa Religion, par ſon zèle.

L'inclination que cette idée me fit concevoir pour lui s'accrut encore, lorſque Fanny étant venuë ſe joindre à l'aſſemblée, je compris par la joye qu'elle marqua de le voir, & par la reconnoiſſance dont elle fit profeſſion d'être redevable à ſes ſoins, & qu'il avoit ſervi à la conſoler dans ſes peines. Elle me confeſſa qu'ayant reçu de lui des inſtructions fort longues & fort aſſiduës, elle s'étoit déterminée ſous

ſous ſa conduite à ſuivre la Religion Romaine. Mylord Clarendon, qui l'ignoroit encore, fut plus ſurpris que moi de cette déclaration. Il l'interrompit. Ah ! Madame, s'écria-t'il, que je vous porte envie ſi vous avez trouvé quelque rayon de lumiére au milieu de ces ténèbres, & que j'attens de conſolation de votre ſecours ! La Religion que vous avez embraſſée, eſt ſans doute la ſeule qu'il y eût à choiſir pour vous, puiſqu'avec tant d'eſprit & de droiture, vous ne ſçauriez être ſoupçonnée d'avoir fait cette démarche au hazard. Votre ſincérité vous en a fait une loi, & je comprens que cette diſpoſition eſt d'un grand prix aux yeux de celui qui pénétre les cœurs. Mais j'y ſuis comme vous ; & comment ſe fait il, qu'après tant d'étude & de recherches, je ne ſois point encore au terme où vous êtes peut-être arrivée par des voyes plus courtes ?

Cette exclamation, accompagnée de quantité de regrets qui ne ſont point équivoques dans un honnête homme, produiſit un effet étonnant ſur l'eſprit du Recteur. Il leva les yeux au Ciel ; & prévenant la réponſe de mon Epouſe : Je regarde ce jour, nous dit-il avec tranſport, comme le plus heureux de ma vie. J'ai la ſatisfaction de me trouver parmi des cœurs droits, à qui la lumiére manque, mais qui la cherchent ; & je leur promets au nom du Ciel, qu'elle ne leur ſera pas refuſée. Mylord, reprit-il, en s'adreſſant au Comte, ne cherchez pas plus loin ce qui vous

eſt

eſt offert. J'embraſſe votre Religion, ſi je ne vous fais pas connoître l'excélence de la mienne. C'eſt vous engager beaucoup, répondit le Comte avec douceur ; mais je ne refuſe pas vos éclairciſſemens, ſi vous pouvez les détacher de cet amas de queſtions inutiles qui me paroiſſent autant d'obſtacles au triomphe de la vérité. Cette promeſſe ravit le Recteur. Il en remercia le Ciel ; & ſe l'étant faite renouveler avec la même joïe, il fut le premier à changer de diſcours, pour éviter des diſcuſſions inutiles, qui ne pouvoient le conduire à ſon but, dans les bornes ordinaires d'une converſation.

Je me confirmai dans l'opinion que j'avois de ſa ſincérité & de ſon zèle, ſans prévoir le ſuccès que le Ciel devoit donner un jour à ces heureuſes prédictions. J'étois ſi éloigné d'en eſpérer quelque fruit pour moi-même, que le Comte, à qui je ne rendrois pas juſtice, ſi je ne faiſois obſerver que dès ce tems-là il avoit jetté les fondemens d'une Philoſophie fort ſupérieure à celle du vulgaire, m'ayant demandé, après le départ de cet honnête homme, ce que je penſois de ſes engagemens, je le priai de ne me pas faire entrer dans un projet qui ne convenoit ni à mes beſoins preſens, ni à mes anciennes réſolutions. Telle étoit la force du ſouvenir que je conſervois encore de Saumur, & tel le fond que je faiſois imprudemment ſur la nouvelle diſpoſition de mon cœur.

Elle étoit en effet ſi délicieuſe, que ne ceſſant

ceſſant point de ſe communiquer à tous mes ſens, je me vis bien-tôt rétabli dans un degré de force qui me rendit les plus brillans avantages de la jeuneſſe. Ce qui me reſtoit de langueur & de foibleſſe, pouvoit-il réſiſter long-tems au ſoin que Fanny prenoit de changer elle-même l'apareil de mes bleſſures ? & ſes moindres careſſes ne rendoient-elles pas plus de chaleur à mon ſang, qu'il n'en avoit perdu par une ſi longue altération ? Sa preſence continuelle, celle de Cecile, leurs diſcours, leurs ſoins, les doux amuſemens qu'elles ſe faiſoient autour de moi, & dans leſquels je voyois entrer, avec la même complaiſance, ma Sœur, Madame Riding, & tous mes Hôtes, juſqu'au cher Comte de Clarendon qui ne dédaignoit pas de ſe mêler dans nos plus ſimples badinages; enfin, l'air de joïe qu'on ſembloit reſpirer dans toute ma famille, tout conſpiroit à m'entretenir dans une ſituation digne d'envie.

Auſſi ne différai-je plus l'éxécution de mon projet; & Monſieur Briand m'ayant rendu compte des préparatifs qu'il avoit faits à Paris, j'invitai tout ce qu'il y avoit d'Etrangers dans ma maiſon, à venir partager avec moi, les plaiſirs de cette fameuſe Ville. Le Comte me promit de n'être pas long-tems à m'y rejoindre. Quelques lettres qu'il avoit reçuës le même jour, l'obligeoient de retourner à Roüen; & ſans chercher à pénétrer ſes affaires, je lui avois remarqué des aparences d'inquiétude qu'il

qu'il s'efforçoit inutilement de déguiſer. Attaché pour le reſte de ma vie à ſes intérêts, je ne pus vaincre la paſſion que je reſſentis de m'y rendre utile ; & le voyant prêt à partir ſans m'avoir fait aucune ouverture, je l'arrêtai au moment qu'il montoit dans ſon Caroſſe. Je me ſuis trop flâté, lui dis-je, en m'attribuant votre eſtime & votre confiance. Vous avez des peines que vous ne me communiquez pas. Il me regarda un moment avec quelque ſurpriſe, & m'ayant pris par la main, il me conduiſit à l'écart pour me tenir ce diſcours.

Je n'ai pas voulu troubler la paix de votre cœur, par des confidences auſquelles j'aprehendois que l'amitié ne vous rendît trop ſenſible ; mais puiſqu'elle vous porte à m'en faire un reproche, ne vous en prenez qu'à vous-même de la compaſſion que je vais vous cauſer. Vous ſçavez quel rang j'ai perdu avec la faveur du Roi. La malignité de mes ennemis a prévenu ſur la bonté de mon Maître, & pour prix de trente ans de ſervices, je me vois dépoüillé de mes emplois, & forcé de chercher un azile hors de ma Patrie. On n'auroit pas ménagé ma vie, ſi ma fidélité & mon zèle n'euſſent été à l'épreuve des plus noires accuſations. Après m'avoir abandonné par foibleſſe ; le Roi m'éloigne par confuſion. Je le connois. Le remords qu'il a de m'avoir ſacrifié, m'expoſe peut-être éternellement à ſa haine ; comme ſi l'augmentation de ma diſgrace en pouvoit couvrir l'injuſtice.

Avant

Avant qu'on m'eût ôté les Sceaux, continua le Comte, & dans un tems où je croyois ma fortune bien affermie, je ne vous dissimule point que l'ambition ne m'ait fait concevoir de hautes espérances. Je voyois le Roi sans enfans, & la Duchesse d'Yorck ma fille à deux pas du Trône. Je ne blessois point mon devoir, en me flâtant qu'elle y pourroit monter un jour; & si j'ai fait quelques démarches dans cette vuë, ma justification est qu'elles s'accordoient avec l'honneur de mon Maître, & les droits de la Religion. Mais vous ne prendriez pas une juste idée de mon embarras, si je ne vous en expliquois plus particuliérement la cause.

La passion du Roi pour les plaisirs ayant fait entrer toute la Cour dans la même goût, il y a long-tems que c'est un mérite en Angleterre d'inventer de nouvelles fêtes, & de se rendre utile à l'entretien du luxe & de la débauche. On s'étoit déclaré pendant l'hyver pour la Danse, & la fureur des bals s'étoit tellement répanduë à Londres, qu'elle avoit gagné jusqu'à la Bourgeoisie. Il n'y avoit point de nuits où l'on ne s'assemblât dans une infinité de lieux pour danser jusqu'au jour. La Cour s'y mêloit sous le masque avec la Ville; & pour favoriser ce déguisement, on s'y faisoit porter en chaise, souvent sans suite & sans flambeaux. Ces divertissemens tumultueux entraînoient toujours beaucoup de desordres; mais c'en étoit le principal agrément

ment pour la jeuneſſe de la Cour. Le plaiſir de courir de maiſons en maiſons, & d'y voir naître quelque nouvelle ſcène, dont les Acteurs évitoient d'être reconnus, fut trouvé ſi piquant par la Reine même, qu'elle ſe le procuroit chaque nuit avec auſſi peu de précaution que le moindre de ſes Sujets.

Etant une fois ſeule, par un excès de licence qu'on auroit peine à ſe perſuader, elle perdit de vuë ſes Porteurs, & ſon embarras fut extrême après s'être donné des ſoins inutiles pour les trouver. Le Duc de Bukingham l'avoit reconnuë malgré ſon déguiſement. Il ſe fit pendant quelque-tems un amuſement de ſa peine, & voyant que la foule ne permettoit pas ſi-tôt de ſe retirer, il forma tout-d'un-coup un deſſein digne de lui. Ayant laiſſé un de ſes gens pour la ſuivre, il accourut à Saint James, où j'étois avec le Roi; il pria ce Prince de paſſer avec lui dans ſon cabinet : Sire, lui dit-il, je viens vous offrir une occaſion de vous défaire de la Reine, que vous ne retrouverez peut-être jamais. Il lui raconta dans quelle ſituation il l'avoit laiſſée, & levant la voix avec aſſez de chaleur, pour oublier que je pouvois l'entendre : dites un mot, Sire, reprit-il, & je l'enléve. Je la fais partir dès cette nuit pour quelque Iſle de l'Amérique, & vous ſerez le maître de faire un heureux mariage, qui donnera des Héritiers à votre Couronne.

Quelque horrible que fut ce conſeil, il ne fut point reçû avec aſſez d'indignation

tion pour me perſuader qu'il ſeroit rejetté. Ce que j'avois entendu étant capable de me cauſer une juſte allarme, je profitai du tems que le Roi employoit à répondre, pour me ſervir d'une plume qui ſe trouva ſous ma main, & marquant à ma Fille le danger ou la Reine étoit expoſée, je la preſſai, pour ſon propre intérêt, de chercher quelque moyen de le détourner. Il m'eût été inutile de prêter l'oreille à la reponſe du Roi qui baiſſoit la voix avec plus de prudence que Buckingham. Mais cette précaution même & la longueur de ſes délibérations, me faiſant croire le péril encore plus preſſant, je me hâtai d'envoyer mon Billet à la Ducheſſe d'Yorck. Buckingham ſortit, ſans que j'euſſe pû découvrir de quels ordres il étoit chargé. Mon inquiétude ne faiſant qu'augmenter, je quittai le Roi ſous quelque prétexte, & je ſuivis ſon confident avec aſſez de diligence & de bonheur pour le voir rentrer dans ſa chaiſe ſans en être aperçu. La mienne étoit au bas de l'eſcalier. Je me fis porter ſur ſes pas juſqu'à la maiſon où je m'imaginai qu'il avoit laiſſé la Reine, il reprit ſon habit de bal à la porte, tandis que je demeurai à quelque diſtance pour l'obſerver. On trouvoit alors dans toutes les ruës de Londres, des facilitez pour ſe maſquer ſur le champ. Je ne perdis pas un moment, & m'étant déguiſé d'une façon bizarre, je m'introduiſis dans une aſſemblée ſi nombreuſe & ſi confuſe, qu'avec quelque ſoin que j'euſſe obſer-

obſervé l'habillement de Buckingham ; j'eus beaucoup de peine à le reconnoitre.

Cependant je le découvris dans la foule. Il paroiſſoit donner quelques ordres à un autre Maſque qui l'écoutoit fort attentivement, & qui ſortit de la ſalle après l'avoir quitté. Je ne doutai point que ce ne fût quelque ſatellite, qu'il avoit chargé de l'exécution de ſon deſſein. Quelques moyens qu'il pût employer, j'étois réſolu de ſuivre toutes ſes démarches, & ſi je n'étois pas aſſez heureux pour découvrir la Reine, j'avois pris le parti de faire éclater mes craintes, plûtôt que de la laiſſer expoſer à une ſi lâche trahiſon. Mais je crus enfin l'apercevoir, & les regards de Buckingham, qui ſe tournoient ſouvent vers elle, ne me ſervirent pas plus à la découvrir, que l'embarras dont elle ne pouvoit cacher les marques. Elle s'étoit retirée dans un coin, d'où elle paroiſſoit obſerver tous ceux qui s'aprochoient d'elle, pour reconnoître quelqu'un ſans doute à qui elle pût s'ouvrir avec confiance. Je finis ſa peine en lui aprenant ſans détour que j'étois venu pour la ſervir, & quoique je priſſe ſoin de déguiſer ma voix, je lui parlai avec tant de reſpect & de zèle, qu'elle ne pût me prendre pour un inconnu. Elle conſentit à me ſuivre. Je la précédai de quelques pas, pour tromper la vigilance de Buckingham. Il s'aperçût en vain qu'elle lui échapoit. Ses Gens n'étoient pas encore raſſemblez, & mes Porteurs m'attendant à quelque diſ-

tance,

tance, je la preſſai d'entrer dans ma chaiſe, & je la ſuivis à pied juſqu'à la petite porte de Whitehall. Elle me conjura de lui aprendre à qui elle avoit cette obligation. Je ne lui répondis qu'en lui conſeillant, pour la ſûreté de ſa vie & de ſon honneur, de ne jamais s'expoſer à la même avanture.

Tandis que je la ſervois ſi heureuſement, mon billet avoit été remis à ma fille, qui l'avoit comuniqué ſur le champ au Duc d'Yorck. L'apartement n'étant pas éloigné de celui du Roi, ce Prince n'avoit pas cru qu'il y eût de reméde plus prompt contre le mal dont je le menaçois, que de faire reconnoître ſur le champ à ſon frere que ſon deſſein n'étoit pas ignoré. Cette ouverture fut reçuë avec des temoignages de ſurpriſe & de colére, qui étoient l'effet d'une profonde diſſimulation. Le Roi voulut ſçavoir de qui venoit un avis qu'il traita d'impoſture, & feignant de le mépriſer, il n'en paſſa pas moins le tems de dans une vive allarme juſqu'au retour de Buckingham. Quoique le Duc eût refuſé de me trahir, & que je me fuſſe conduit avec tant de précaution, que j'étois ſûr du ſecret, les ſoupçons du Roi & de ſon Confident ne purent tomber que ſur moi. J'ai ſçû qu'on s'étoit informé avec ſoin, ſi je n'étois pas entré dans l'apartement de ma fille, en ſortant de celui du Roi, & qu'on n'avoit rien épargné pour corrompre mes Porteurs. Mais l'uſage de la Cour étant d'employer des gens de confiance pour

cet office, les miens m'étoient attachez juſqu'à perdre la vie, comme il leur eſt arrivé au tems de ma diſgrace, plûtôt que de manquer à la fidélité qu'ils me devoient.

Telle eſt la ſource du chagrin dont vous me voyez devoré. Buckingham, le plus malin & le plus ardent de mes ennemis, ne manqua point cette occaſion de me rendre ſuſpect au Roi, en lui mettant dans l'eſprit que c'étoit l'ambition qui m'avoit porté à le traverſer. Le reſſentiment qu'il en eut devenant d'autant plus vif, que ma conduite ne lui donnoit aucun prétexte pour le faire éclater, il n'y eut point de délibérations dans leſquelles il n'entrât avec mes ennemis, pour éloigner à jamais ma fille & mes petits enfans du Trône. Il penſa à répudier la Reine, ſous ombre de ſtérilité; mais toute l'Angleterre ayant ſçu qu'elle avoit fait une fauſſe couche, il fut forcé de renoncer à ce projet. Ses flâteurs lui propoſérent de prendre deux femmes, & portérent la baſſeſſe juſqu'à lui préſenter un Recuëil d'autoritez & de preuves en faveur de la Poligamie. Il ſe livra d'abord à cette honteuſe eſpérance, mais les repreſentations de Conventry, & d'un petit nombre d'honnêtes gens, le rapelérent à des maximes moins déréglées. Pour irriter encore plus ſes ſoupçons, le Duc de Richemond épouſa malgré lui Mademoiſelle Steward, ſur laquelle on lui avoit fait jetter les yeux pour remplacer la Reine, & Conbury, l'aîné de mes fils,

fut

fut accusé d'avoir contribué à ce mariage par ses conseils. Ma faveur n'a fait que baisser depuis ces deux événemens, & la haine de Buckingham, qui travailloit depuis quinze ans à me perdre, seroit venuë à bout de me conduire à l'échafaut, si mon innocence n'eût été assez reconnuë pour l'emporter sur les horribles impressions dont il a rempli l'esprit de mon Maître.

C'est par ménagement pour le Duc d'Yorck & pour ma fille que j'ai pris le parti de me retirer en France ; car avec un cœur irréprochable, j'aurois affronté tous les dangers, & nulle composition ne m'auroit satisfait pour mon bonheur & mon innocence. Mais j'ai considéré qu'en m'obstinant à résister, j'augmentois l'aversion du Roi, & sa jalousie pour le Duc, qui n'a déja que trop éclaté. Je me consolerois ainsi de ma disgrace par la douceur de penser qu'elle étoit utile à ma fille, & que l'obscurité où je suis condamné pour le reste de ma vie, pourroit tourner quelque jour à l'avantage de la plus précieuse partie de mon sang. Mais d'affreuses nouvelles, que j'ai reçuës par un courier de la Duchesse, abattent ma constance en renouvelant toutes mes craintes. Elle m'écrit que sur l'indiscrétion qu'elle a eûë de parler à quelques amis d'une Histoire de la vie du Duc d'Yorck & de la mienne, à laquelle elle travaille depuis long-tems, le Roi ou qu'elqu'un de ses Emissaires, lui a fait enlever secrettement tous les mémoires qu'elle avoit

raſſemblez pour cette entrepriſe. Et dans ce nombre, elle me confeſſe qu'elle avoit toutes les Lettres qu'elle a reçûës de moi depuis ſon mariage, ſans excepter le billet par lequel je lui donnai avis du peril de la Reine. Combien de fois l'ai-je fait ſouvenir de les brûler ? Ces Lettres ne contiennent rien qui bleſſe mon devoir ; mais un pere s'explique naturellement avec ſa fille, & j'ai quelquefois recommandé à la Ducheſſe de prendre la conduite & les ſentimens qui convenoient à nos eſpérances. Dans la diſpoſition où je vous ai repreſenté le Roi, il n'y a trouvé que trop de ſujets de redoubler ſes ſoupçons. Son reſſentiment, contre le Duc & ma fille, a éclaté juſqu'à lui faire refuſer de les voir. On parle du deſſein qu'il médite avec ſes confidens, de légitimer le Duc de Montmouth, en déclarant qu'il avoit contracté un mariage ſecret avec ſa mere. Il le rapelle en Angleterre dans cette vûë. Les craintes de ma fille la font balancer, ſi ſa ſûreté ne demande pas qu'elle s'éloigne de la Cour, & qu'elle vienne vivre en France avec moi. Elle eſt allarmée pour moi-même depuis que le Roi a nommé Buckingham pour l'Ambaſſade de cette Cour. Mes ennemis regrettent de m'avoir laiſſé échaper, & la Ducheſſe s'imagine que ce n'eſt pas ſans quelque vûë ſecrette qu'on a choiſi le plus ardent pour l'envoyer en France.

Il étoit inutile, ajoûta le Comte, de vous fatiguer par un recit auquel vous ne

ne ſçauriez prendre d'autre intérêt que celui de l'amitié. Mais ſi cette raiſon m'a porté à vous cacher mes peines, je n'ai pû refuſer de vous ouvrir mon cœur, lorſque vous vous plaignez de mon ſilence. Son diſcours & l'air de triſteſſe que toute ſa conſtance ne m'empêchoit pas de remarquer dans ſes yeux, me touchérent ſi ſenſiblement, que je me ſerois déterminé à partir ſur le champ pour l'Angleterre, s'il y avoit pû tirer la moindre utilité de mes ſervices. Mais après lui avoir fait cette offre, il me vint à l'eſprit que ſi la Ducheſſe d'Yorck étoit forcée de paſſer en France, il n'y avoit perſonne qui pût la ſervir plus utilement que Monſieur & Madame de L*** qui étoient toûjours réſolus de ſe rendre inceſſamment à Londres. La qualité de François réfugiez, leur aſſuroit une liberté dont ils pouvoient faire toutes ſortes d'uſages; & quand cette entrepriſe leur auroit ôté l'eſpérance de retourner en Angleterre, j'étois perſuadé que pouvant trouver le même azile dans quelqu'autre Païs Proteſtant, ils feroient volontiers le ſacrifice de leurs premiéres vûës à l'amitié qu'ils avoient conçûë pour le Comte. Je lui communiquai cette penſée. Il la trouva ſi heureuſe que s'y étant attaché tout-d'un-coup, il me laiſſa le ſoin d'en ménager le ſuccès. Mr de L*** à qui j'en fis auſſi tôt l'ouverture, le reçût comme la plus précieuſe occaſion qu'il pût eſpérer de rendre ſervice à l'innocence & à la vertu. Il ne voulut pas même que

ſon départ fut remis après celui du comte. Tous ces préparatifs étant achevez dès le premier voyage, il ne demanda que quelques heures pour faire tranquillement ſes adieux, & ſe repoſant ſur le Comte de tous les autres ſoins, il reprit vers le ſoir le chemin de Roüen avec ſa femme.

La ſatisfaction que j'eus d'avoir rendu un peu de tranquillité au Comte de Clarendon, joint à la certitude de revoir deux amis ſi chers, & aux meſures que j'avois déja priſes pour leur procurer à Londres une ſituation plus agréable, diſſipa quelques ſentimens de triſteſſe que l'inquiétude de l'un, & le départ des autres, avoient mêlez à ma joye. Je ne penſai qu'à me rendre à Paris, & faiſant d'avance à Fanny & à Cecile une image délicieuſe de la vie que j'allois leur faire mener, nous entrâmes dans cette grande Ville comme en triomphe. L'inclination que Dom Thadeo continuoit de marquer pour ma fille, m'obligeoit peut-être à quelques précautions; mais je ne me défiois point de l'amour dans le cœur d'un honnête homme, & la reconnoiſſance que je devois à ſon zèle, ne me permettoit pas de lui laiſſer prendre un logement étranger, tandis que je recevois chez moi M. & Madame des Ogéres au même titre.

Nous fumes charmés de la magnificence & des commoditez de notre nouvelle habitation. M. Briand, accoutumé au faſte de la Cour, & bien inſtruit de mes richeſſes, avoit

avoit raſſemblé dans l'eſpace de quelques jours ce qu'il avoit trouvé de plus riche, de plus agréable à Paris. Je le remerciai d'être entré ſi parfaitement dans mes vuës, & toujours plein du projet que j'avois formé, j'exhortai ma famille & tous les compagnons de ma fortune, à joüir avec moi des biens que le Ciel m'avoit accordez. Le cœur n'a pas beſoin d'efforts pour s'ouvrir à la joye & pour goûter les premiéres douceurs de la proſpérité. J'admirois moi même avec quelle facilité je me livrois à tous les amuſemens qui m'étoient offerts. M. Briand, que j'avois choiſi pour le guide de mes plaiſirs, me propoſa dès le même ſoir ceux qui ſe preſentent continuellement à Paris, les Spectacles, le Jeu, les Concerts. J'acceptai la Comédie, que je ne connoiſſois encore que de nom. J'y parus de l'air le plus brillant avec toute ma famille. Fanny me confeſſa qu'elle y avoit pris beaucoup de goût; & nous revînmes fort ſatisfaits de cet eſſai d'amuſement.

Cependant ma diſſipation même ne pouvant me faire renoncer à cet ancien goût d'ordre & de méthode dont je m'étois formé une ſi longue habitude, je penſai dès le ſoir du même jour à mettre de l'ordre dans mes plaiſirs, & jugeant que ce n'étoit point une ſcience dont je puſſe trouver les principes dans moi-même, j'apelai M. Briand & toute ma famille à ce conſeil. Il eſt queſtion, leur dis-je, de travailler à notre félicité commune, & de l'établir ſur

des fondemens qui ne puiſſent être ébranlez. J'ai plus de richeſſes qu'on n'en demande communément pour être heureux, & je les abandonne à ce deſſein. Mais ne connoiſſant cette Ville que par la réputation qu'elle a d'être le centre de tous les plaiſirs, je voudrois les connoître aſſez pour faire choix de ceux qui nous conviennent. Je les demande honnêtes, délicats, mais vifs, & qui ne laiſſent rien à deſirer au cœur; enfin, je veux tirer du commerce du monde, ajoûtai-je en m'adreſſant à M. Briand, tout ce qu'il a de plus délicieux & de plus propre à ſatisfaire d'honnêtes gens. Vous en avez l'uſage. C'eſt vous que je conſulte.

Il me répondit que n'ayant jamais été aſſez riche pour ſe procurer tous les plaiſirs qui s'offroient à Paris, il ne pouvoit me donner les lumiéres qu'on tire de l'expérience; mais que s'il devoit s'en raporter à ſes propres deſirs, & au goût de ceux qui étoient mieux partagez que lui des biens de la fortune, il me nommeroit aiſément les principales ſources du bonheur; qu'après le ſoin par lequel j'avois fort bien commencé, de me donner une maiſon magnifique & un équipage fort brillant, il falloit faire les frais d'une table, où l'abondance & la délicateſſe fuſſent réünies, & n'y être jamais ſans un certain nombre d'aimables convives; que la Muſique, le Jeu & les Spectacles, partageroient les intervales des repas; que la promenade & la chaſſe auroient leurs jours

jours marquez, comme des exercices néceſſaires pour l'entretien de la ſanté, qui eſt le fondement de tous les plaiſirs ; que la lecture même, la converſation & les viſites, étoient autant de ſuplémens qui entroient pour quelque choſe dans le plan d'une vie heureuſe, & qui pouvoient y contribuer du moins par la variété ; que ſi j'étois ſenſible à la douceur d'être flâté avec politeſſe, écouté avec complaiſance, ſervi avec zèle, je pouvois rendre libre l'entrée de ma maiſon, & m'aſſûrer d'y être bien-tôt environné d'une foule de courtiſans qui ſe feroient une étude de prévenir tous mes deſirs ; que j'aprendrois d'eux tous les jours les nouveaux divertiſſemens qui naîtroient à la Cour ou à la Ville, & que mes richeſſes me mettant ſans ceſſe en état de ne me rien refuſer, je pourrois joindre ce ſurcroît de plaiſir à ceux dont je ferois réguliérement mon occupation.

Il ceſſa de parler, pour ſçavoir par ma réponſe, s'il étoit bien entré dans mes vûës. Je regardois pendant ce tems-là, Fanny & Cecile ; & flâté en effet par tant d'images riantes qu'il avoit aſſez heureuſement réünies, je ne doutai pas qu'elles n'y fuſſent du moins auſſi ſenſibles que moi. Trouvez-vous, dis-je à Fanny, qu'il manque quelque choſe à ce Tableau ? Elle me répondit que ſans l'examiner, elle donnoit d'avance le nom de plaiſir à toutes les occupations que je partagerois avec elle. Cecile s'échauffa encore moins, &

je pris ſon ſilence pour une maniére de ſe conformer au ſentiment de ſa mere. Ce qu'elles avoient entendu, me paroiſſoit trop capable de lui plaire pour me défier de leur goût; & le mien ne s'éguiſant même que par le deſir & l'eſpérance de ſatisfaire toutes leurs inclinations, je revins au deſſein que j'avois eu de mettre de l'ordre dans une carriére qui ſe preſentoit avec tant d'agremens. Monſieur Briand fut encore conſulté ſur le rang que je devois donner aux plaiſirs qu'il avoit nommez. Je le trouvai plus éclairé qu'il ne s'en glorifioit, dans ſes conſeils; & me ſouvenant moi-même de la maxime d'un ancien Philoſophe ſur l'uſage des plaiſirs, je cherchai à les aſſortir avec une proportion ſi juſte, que ceux qui étoient deſtinez à ſuccéder, ne puſſent ſouffrir aucune diminution par la nature de ceux qui les auroient précédés.

De toutes les propoſitions de Monſieur Briand, la ſeule que je ne pus goûter, fut d'ouvrir indifféremment ma maiſon à toutes les perſonnes d'un nom connu, pour me donner un air de grandeur par la multitude de ceux qui viendroient me compoſer une eſpéce de cour. Cette vaine affectation, qui m'expoſeroit à voir tous les jours de nouveaux viſages, & qui me priveroit ſans ceſſe des douceurs de la familiarité, me parut moins un plaiſir qu'un ſuplice. Mais je lui recommandai inſtamment de me procurer des amis

que

que je pûſſe trouver du plaiſir à voir plus d'une fois, & qui fuſſent même aſſez diſtinguez par l'eſprit & la politeſſe, pour me faire trouver, dans le ſéjour de Paris, un des principaux agrémens que j'y voulois chercher. Fanny fut encore plus délicate ſur le choix des Dames avec leſquelles on lui propoſa de ſe lier. Elle les demandoit ſages, douces, modeſtes; & dans un tems où toutes ces vertus n'étoient pas fort en honneur à la Cour de France, il n'étoit pas aiſé de lui trouver des amis d'un ſi beau caractère. Cependant je me rapelai le ſouvenir de la Comteſſe de *** que j'avois vuë ſouvent à la Cour de Madame, & dont j'avois admiré autant de fois le mérite. Elle m'avoit traité avec tant de bonté & de diſtinction, que je me flâtai d'être reçû d'elle agréablement, lorſque je lui preſenterois ma femme; & l'amitié ſupoſant quelque reſſemblance d'inclinations, je comptai que nous trouverions dans les amies de cette Dame, toutes les qualitez qu'elle poſſédoit elle-même, & que Fanny deſiroit.

Ces projets n'ayant pû s'éxécuter dans un jour, je ſatisfis le lendemain l'impatience que j'avois de revoir mes deux Fils. Leur Mere s'étoit donné cette ſatisfaction dès le moment de notre arrivée, autant pour répondre à l'empreſſement de Cecile, qui brûloit d'embraſſer ſes Freres, que pour entrer dans un détail de ſoins

qu'elle n'avoit pû prendre encore. J'avois ſçu d'elle, qu'à la ſeule ſollicitation du Recteur, la Cour avoit levé l'ordre qui leur faiſoit une priſon du Collége. Il avoit fait valoir la converſion de leur Mere ; & le Miniſtre, informé en même-tems qu'ils n'étoient pas Sujets du Roi, avoit marqué beaucoup de regret de s'être laiſſé engager à cette violence. Un procédé ſi honnête ayant achevé de diſſiper toutes mes craintes, je ne regardai point, comme un devoir gênant, la viſite que je ne pouvois me diſpenſer de rendre au Recteur.

Cependant je n'entrai point au Collége ſans un certain frémiſſement, qui étoit comme le reſte de mes anciennes préventions. Il augmenta même lorſqu'étant introduit dans la cour, je me vis au milieu d'un grand nombre de Peres, qui étoient à s'y promener, & qui fixérent curieuſement leurs regards ſur moi. Je leur trouvois une phyſionomie d'eſprit, qui étoit encore relevée par l'air négligé de leurs perſonnes, au travers duquel un homme qui n'eſt point accoutumé à les voir en troupe, eſt ſurpris de voir briller des yeux fins, & de remarquer une contenance impoſante. L'habit de cette Société, dis-je en moi-même, donne-t'il une aparence de mérite à ceux qui le portent ? ou n'eſt-elle compoſée en effet que de gens qui faſſent cet honneur à leur habit ? Je compris tout-d'un-coup que des hommes de

ce

ce caractére, qui vivent sous la même discipline, & qui se conduisent par les mêmes principes, ne pouvoient être médiocrement bons ou mauvais; & que soit l'un ou l'autre ceux qui l'étoient moins, ne pouvoient faire qu'une exception fort legére au grand nombre. Cette pensée n'étoit pas propre à me rassurer; les connoissois-je assez pour sçavoir entre les mains de qui je venois me livrer? Je traversois la cour avec un renouvellement de défiance, & les salutations que je recevois de tous côtez ne la dissipoient pas, lorsqu'au son d'une cloche je vis sortir de différentes portes des flots de jeunes gens qui me formérent un spectacle aussi nouveau qu'agréable. Je m'arrêtai au milieu de mes gens pour ne rien perdre de cette vuë. Je ne me lassois pas d'admirer une jeunesse si brillante; & quoiqu'il me fût aisé de juger que c'étoient les Eleves du Collége, au nombre desquels je m'attendois de voir paroître mes enfans, leur multitude, leur propreté, leur bonne grace augmentoient de plus en plus mon étonnement. Il fut interrompu par l'arrivée du Pere Recteur qu'on avoit averti de ma visite. Mon premier compliment roula sur l'objet dont j'étois rempli; & tandis que je lui marquois vivement mon admiration, en lui demandant les noms de ceux dont la physionomie avoit le plus d'éclat, j'étois occupé d'une réfléxion qui l'auroit charmé s'il l'avoit pû pénétrer. Mais il

me

me donna occaſion lui-même de la développer par ſes réponſes. Frapé de lui entendre nommer la principale nobleſſe du Royaume, & de n'en pas voir finir le nombre. Eh ! depuis quand, lui dis-je, êtes-vous aſſez bien dans l'eſprit du Public pour être chargez de ce précieux dépôt avec une confiance ſi générale ? Il trouva cette queſtion ſinguliére. Ce Collége, me répondit-il, eſt établi en France depuis plus d'un Siécle, & nous avons toûjours eu la ſatisfaction d'y voir à peu près le même nombre d'Enfans, ſans que la confiance du Public ait jamais paruë ſe refroidir. Et ce que vous voyez ici, ajouta-t'il, vous le verriez dans toutes les Villes du Royaume où nous avons des établiſſement. Quoi ! repris-je avec une véritable ſurpriſe ; dans le tems qu'on vous a perſécutez, décriez, qu'on vous a chargez de mille accuſations odieuſes, & que le Public a reçu avidement tant d'Ecrits où vous êtes cruellement déchirez, il n'a pas ceſſé de remettre entre vos mains ce qu'il a de plus cher, & de vous confier le plus important treſor de l'Etat ? Non, me dit-il modeſtement ; & ſi vous aviez jetté les yeux dans nos Egliſes, vous y auriez vû conſtamment ce même Public, qui ne s'eſt pas relâché d'une autre ſorte de confiance dans les intérêts encore plus délicats ; vous verrez de même qu'elle ne s'eſt pas démentie à l'égard d'une infinité d'autres ſervices auſquels notre profeſſion nous oblige. Mais je

vous

vous expliquerai, ajouta t'il, un myſtére qui paroît vous étonner. Et me prenant par la main, il me conduiſit dans une Salle où il continua de me parler ainſi.

Laiſſons à part, me dit il, toutes les difficultez qui peuvent arrêter un Proteſtant. Le but particulier de notre Société eſt de veiller à la défenſe & au ſoûtien d'une Religion qui nous aprend que ce zèle pour la ſoutenir & pour la répandre, eſt ce qu'il y a de plus agréable & de plus héroïque aux yeux de Dieu qui en eſt l'Auteur. Ainſi, nous ſommes engagez par un double devoir, à la conſerver pure entre nous, & à l'inſpirer aux autres. Il falloit des moyens qui puſſent nous conduire à cette fin. La ſageſſe de notre Inſtituteur a choiſi les plus naturels, en nous attachant au ſervice du Public par toutes les voyes qui peuvent ſe raporter à notre deſtination. Au miniſtére ordinaire de l'Egliſe, il nous a fait joindre l'exercice des talens & de l'eſprit, le goût même de la politeſſe, & de tout ce que le monde a d'eſtimable au milieu de ſa corruption. Rien n'eſt profane pour nous, ſi nous avons quelque eſpérance d'en faire un uſage qui le ſanctifie. Nous nous livrons à l'étude des Sciences, & nous faiſons profeſſion de les enſeigner : nous ſerions Soldats & Matelots ſi nous en eſpérions le même fruit ; Maîtres d'Ecole en France, Mandarins à la Chine.

Il n'eſt pas difficile de pénétrer par quels liens toutes ces occupations peuvent être raportées à notre but ; mais elles nous ont fait

fait plusieurs sortes d'ennemis. Premiérement, ceux qui le sont de la Religion, & qui cherchent à la détruire ou à l'altérer par des innovations. Notre résistance les irrite. Ils tournent contre nous les armes dont nous nous efforçons de la garantir. En second lieu, les Libertins, qui par un déréglement d'esprit dont la corruption de leur cœur est la source, affectent de jetter du ridicule sur tout ce qui est opposé à leurs maximes. Enfin aux concurrens, ceux qui marchant dans la même carriére, sans tendre toûjours au même terme, s'affligent de voir nos succès plus éclatans. Ils ne considérent pas que cette différence vient de celle de nos motifs. Des établissemens civils qui ne sont soutenus que par des vuës humaines, ne supposent point ce desinterressement & cette ardeur que le zèle de la Religion inspire, sans compter l'assistance du Ciel, qui ne manquent point à des entreprises formées pour sa gloire. Si nos travaux sont quelquefois plus heureux, c'est que les difficultez nous épouventent moins, & qu'avec l'aiguillon qui nous presse, elles ne sont jamais capables de nous rebuter. Cependant la haine, la malignité & l'envie, qui sont respectivement les dispositions habituelles des trois sortes d'ennemis que j'ai nommez, ne cessent point de nous mordre & de nous insulter. On prétend faire passer les mouvemens de notre zèle pour des intrigues d'ambition, notre retenuë pour hypocrisie, notre douceur & notre complaisance

plaisance pour molleſſe politique ; enfin, les plus grands effets de notre ardeur pour la Religion, ces pénibles fonctions de notre miniſtére, ces voyages qui entraînent la privation de toutes les commoditez, & ſouvent la perte même de la vie, on les traveſtit en avidité pour l'or, & en paſſion pour tous les objets de l'avarice. Ainſi, notre ſort ordinaire eſt d'eſſuyer des contradictions & des outrages, que la foi nous fait regarder heureuſement comme une partie de notre récompenſe. Mais au milieu de ce déchaînement, qui ſubſiſtera ſans doute auſſi long-tems que nous conſerverons quelque vertu, le Public ſe déclare pour nous malgré lui même ; c'eſt-à-dire, que malgré le penchant malin qui lui fait prendre du goût à la ſatyre, ne reconnoiſſant point des ambitieux dans des gens qui renoncent volontairement aux honneurs, ni des amateurs de l'or dans ceux qui vivent contens du néceſſaire, ni des politiques dans une ſociété d'hommes deſinterreſſez qui ne balancent point à monter ſur un échaffaut quand c'eſt la voye la plus ſûre & la plus courte pour aller à leur but, il nous accorde une confiance que nous devons ſans doute à ſon eſtime, & qui nous venge bien des chimériques aplaudiſſemens qu'il donne quelquefois à nos ennemis.

Je fus ſi frapé de cette éloquente apologie, & l'impreſſion en fut ſi forte, qu'interrompant le Recteur, je lui confeſſai

feſſai que je ne connoiſſois rien de ſi grand & de ſi reſpectable que ſon Ordre. Cette confiance comme arrachée, ſur laquelle je ne pouvois démentir mes yeux, eut pour moi la force d'une preuve invincible, qui me diſpoſa à croire tout ce qu'il avoit ajouté à ſon avantage. J'inſiſtai même ſur cette réfléxion pour la confirmer. Oüi, lui dis-je, je reconnois dans les perſécutions auſquelles vous êtes expoſez, le vrai caractére des hommes, qui eſt de rabaiſſer ce qu'ils admirent, & de chercher des défauts dans ce qu'ils eſtiment. Ils haïſſent ce qu'ils ne peuvent mépriſer; & la force de la vertu & du mérite les raméne néanmoins à la confiance, qui eſt une confeſſion forcée de leur injuſtice. J'ignore, continuai-je, ce que c'eſt que cette Religion à laquelle vous êtes diſpoſez à faire tant de ſacrifices, & quand vous m'avez traité de Proteſtant, vous me ſupoſiez des connoiſſances dont je n'ai jamais eu le bonheur de m'occuper. Mais je ſuis porté à bien juger de ce qui vous inſpire tant de zèle, & je loüe votre attachement pour un Parti où vous croyez reconnoître la vérité. C'étoit lui donner occaſion de ſe jetter dans les éclairciſſemens qu'il m'avoit déja promis. Je n'aurois pu éviter de l'entendre, ſi le deſir que j'avois de voir mes Enfans, ne m'eût ſervi de prétexte pour finir cet entretien. Il m'accorda ce que je lui demandois, en me promettant d'avance que je ſerois content du ſpectacle qu'il alloit m'offrir.

Il me fit traverſer pluſieurs cours & viſiter divers édifices où je remarquai beaucoup d'ordre & de propreté. Je fus ſurpris du ſilence que j'y voyois régner, après avoir été témoin de la legéreté & des emportemens de joye d'une nombreuſe Jeuneſſe à la ſortie des Ecoles. Il m'aprit la diviſion des exercices, & l'exactitude avec laquelle les plus diſſipez ſe rangeoient à leur devoir, au ſon d'une cloche, ou à la voix d'un Préfet. Les loix qu'ils obſervoient dans leurs jeux & dans leurs études, leur docilité, leur émulation, le ſoin que l'on prenoit de leur former le cœur & les maniéres par les mêmes degrez que l'eſprit, les uſages mêmes de leur commerce, & l'attention qu'on avoit continuellement de leur propoſer les plus nobles exemples de politeſſe & de bon goût, enfin toutes les méthodes qu'on employoit pour leur éducation, me firent un recit ſi curieux & ſi interreſſant, que je ne me laſſois point de l'entendre. Nous gagnâmes l'apartement de mes deux fils, que je trouvai aſſez commode pour me flâter qu'ils avoient été traitez avec diſtinction. Ils me parurent fort ſatisfaits de leurs exercices, & de la bonté de leurs Maîtres. Le Pere Recteur, qui avoit été informé de mon opulence, me propoſa de leur donner un Gouverneur, & me parla avec éloge d'un jeune homme qui ſe preſentoit pour cet office. J'y conſentis avec joye, & j'en abandonnai le ſoin à ſa prudence.

En

En continuant de me faire voir tout ce qui mérite la curioſité d'un Etranger, au Collége de Loüis le Grand, il ne perdit point une ſeule occaſion de me rapeler les raiſonnemens qu'il m'avoit faits en faveur de ſa compagnie. L'adreſſe avec laquelle il y mêla quelques réfléxions ſur l'état de la Religion en Angleterre, ne me laiſſa point douter qu'il ne portât ſes vûës plus loin que le preſent, & que ſon eſpérance ne fût de tirer un jour quelque utilité de mes ſervices. Je ne lui ſçus pas mauvais gré de ce deſſein, qui répondoit fort bien à l'idée qu'il m'avoit donnée de ſon zèle. Enfin je le quittai avec aſſez d'eſtime, pour demeurer ſans inquiétude ſur la ſituation de mes enfans, & pour me propoſer d'entretenir avec lui quelque commerce.

Il avoit évité de me parler du Malheureux dont ſa compagnie s'étoit purgée, & je m'étois bien gardé de lui rapeler un ſouvenir ſi deſagréable. Mais, comme ſi ce jour eût été marqué par le Ciel pour effacer dans mon eſprit toutes les traces du paſſé, au moment même qu'il me conduiſoit à mon caroſſe, un Eccléſiaſtique qui étoit à l'attendre, & qui s'étoit informé qui j'étois en me voyant avec lui, s'aprocha de nous avec des marques particuliéres de ſurpriſe & de joye. Nous attendîmes l'explication qu'il paroiſſoit diſpoſé à nous donner. Il nous témoigna d'abord qu'il ne pouvoit lui arriver rien de plus heureux que ma rencontre, dans

des

des circonſtances où la commiſſion dont il étoit chargé me regardoit autant que le Recteur ; & ſe faiſant connoître pour le Curé de Ruel, il nous aprit qu'il avoit reçu deux jours auparavant les derniers ſoupirs d'un homme qui avoit emporté beaucoup de remords dans le tombeau. J'avois été apelé, continua-t'il, pour entendre ſa confeſſion, & dans l'état où il étoit réduit par une profonde bleſſure, j'eſpérois à peine qu'il vécût juſqu'à la fin de mon miniſtére. Cependant la force de ſon tempéramment l'a ſoutenu pendant quelques jours, & j'ai eu la conſolation de les lui voir paſſer dans les ſentimens d'une vive pénitence. Entre tous les deſordres qu'il avoit à ſe reprocher, il n'a paru ſi ſenſible à rien, qu'au malheur qu'il a eu de deshonorer par ſa conduite le Corps dont il eſt ſorti. La juſtice du Ciel ayant prévenu l'effet de ſes autres deſſeins, il ſe flâtoit qu'un repentir ſincére pouvoit expier ſes intentions, mais le tort qu'il a fait à ſon Ordre, eſt un crime conſommé, dont il trembloit que ſon châtiment même ne fut point une ſuffiſante réparation. C'eſt dans cette crainte, ajouta le Curé, qu'il m'a recommandé, en expirant, de vous rendre témoignage de ſes regrets, & de vous déclarer qu'il s'eſt regardé comme le plus coupable de tous les hommes.

Le Recteur me regardoit timidement pendant cette déclaration, & je compris quelle impreſſion il ſouhaitoit qu'elle fit ſur

ſur moi ; je la reſſentois déja , & je ne fis que la ſuivre , en lui diſant qu'une réparation de cette nature , dans la bouche d'un homme mourant , me paroiſſoit la plus glorieuſe apologie qu'il pût deſirer pour ſon ordre. Un coupable , ajoûtai-je , qui prend le tort qu'il vous a fait pour meſure de ſes plus cuiſans remords , me doit donner une haute idée de votre vertu. Je partis dans ces ſentimens , & je n'ai jamais eu d'occaſion de les changer.

J'admirai , en retournant chez moi , avec quel bonheur tout ſembloit concourir à ma tranquilité. Mais je trouvai de nouvelles raiſons de la croire inévitable dans le recit qu'on me fit à mon arrivée. Le Duc de Montmouth étoit à Paris , & ſa paſſion pour Fanny ne lui ayant pas permis de retourner à Londres ſans la voir , il lui en avoit fait demander la permiſſion par un Gentilhomme de ſa ſuite. Elle avoit rejetté d'abord cette propoſition avec une juſte colére , & dans l'indignation de lui voir conſerver des eſpérances , elle avoit tourné bruſquement le dos à ſon confident. Mais le témoignage de ſon cœur & la fierté même de ſes ſentimens , l'ayant bientôt fait revenir de cette premiére chaleur , elle avoit conçu que s'il eſt quelquefois permis à une femme de tirer quelque avantage de la foibleſſe des hommes , c'étoit dans l'occaſion qui s'offroit naturellement. Elle connoiſſoit les chagrins de Mylord Clarendon , & combien le Duc de Montmouth ,

que

que le Roi ne rapeloit pas ſans quelque deſſein, alloit avoir de part aux intrigues de la Cour. Il lui vint à l'eſprit de faire uſage du pouvoir qu'elle avoit ſur lui, pour le rendre utile aux intérêts du Comte. Le ſeul embarras qui fut capable de l'arrêter, étoit mon abſence; mais ne pouvant douter que les intérêts de ce cher Comte, ne me fuſſent auſſi ſacrés que les miens, elle ſe flâta non-ſeulement de me faire aprouver ſa conduite, mais de mériter mes loüanges, en faiſant réüſſir, ſans ma participation, un projet dans lequel je ne pouvois entrer avec bienſéance. En effet, elle fit rapeler le Meſſager du Duc, & traitant ſa commiſſion de badinage, elle lui déclara plus ſérieuſement qu'elle pouvoit attendre un ſervice fort important de ſon Maître.

Le Duc fut preſque à l'inſtant chez moi. L'air reſpectueux avec lequel il ſe preſenta, fit croître la hardieſſe de Fanny, elle lui parla de l'amour comme d'une paſſion qui ne pouvoit entrer que dans des cœurs libres; & le vôtre, lui dit-elle avec enjouëment, étant auſſi occupé par l'ambition que le mien l'eſt par l'attachement que je dois à mon Mari, nous ne pouvons prétendre l'un de l'autre que de l'eſtime & des ſervices. Elle lui promit de ſouffrir ſes ſoins à ce titre, & le flâtant juſqu'à lui faire entendre qu'il pouvoit s'acquérir des droits inviolables ſur ſa reconnoiſſance, elle lui demanda s'il étoit diſpoſé à ſe contenir dans ces bornes. Peut-être que la douceur

douceur & les graces qui ne l'abandonnoient jamais, rendirent plus d'eſpérance au Duc que ce diſcours ne lui en avoit ôté ; mais la ſuite ayant trop prouvé qu'il n'étoit point capable de la modération qu'on lui demandoit, il n'étoit pas poſſible qu'il fut ſincére, lorſqu'il promit à Fanny de ſe contenter de ſon eſtime. La joïe même qu'il marqua de ce Traité, auroit paruë ſuſpecte à une femme plus verſée dans la galanterie. Cependant perſuadée par ſes proteſtations, & n'écoutant que l'envie de rendre ſervice au Comte de Clarendon & à ſa famille, elle demeura ſatisfaite du deſinterreſſement avec lequel il lui offrit les ſiens, & lorſqu'elle me fit ce recit, je fus trompé moi-même par les aparences.

Elle lui aprit donc une partie des inquiétudes du Comte, & les juſtes ſujets qu'il avoit de ſe défier des intentions du Roi. Comme il eſt difficile de ne laiſſer rien échaper d'indiſcret dans un détail où le Duc étoit lui même interreſſé, elle évita tout ce qui avoit quelque raport à la jalouſie de Charles, & n'attribuant ſa haine qu'à d'anciennes raiſons qui n'avoient jamais éclaté, elle s'expliqua avec force ſur le péril dont le Comte étoit menacé en France, & la Ducheſſe ſa fille en Angleterre. Mylord Clarendon m'a comblée de bienfaits, ajoûta-t'elle ; je lui dois plus que je ne puis lui rendre, & je promets une éternelle amitié à ceux qui mettront ſon repos & celui de ſa famille à couvert. La réponſe du Duc

ne

ne fut point incertaine. Soit qu'il ignorât les motifs qui le faiſoient rapeler par le Roi, ſoit que la force de ſa paſſion lui fît ſacrifier ſes propres intérêts, il s'engagea par mille ſermens à faire ſa cauſe de celle du Comte, & il partit extrêmement ſatisfait de l'occaſion qu'il avoit de plaire à Fanny.

Je ne le fus pas moins de ſa réſolution. Sans examiner de quelle ſource elle pouvoit partir, & trop ſupérieur à certaines craintes pour m'allarmer de ſes ſentimens, je ne conſidérai que les intérêts du Comte, que Fanny avoit ſi heureuſement ménagez. Montmouth, avec la témérité & la préſomption qui étoient les vices de ſon caractére, avoit tant de généroſité & de grandeur d'ame, que je croyois une entrepriſe fort bien entre ſes mains, lorſqu'il s'étoit engagé à la faire réüſſir. La paix de mon cœur ſe confirmant ainſi par toutes ſortes de proſpéritez & d'avantages, je me livrai avec ma chére Epouſe à l'admiration des faveurs du Ciel, & je l'invitai à joüir d'un bonheur que rien ne paroiſſoit capable de traverſer.

Je n'ai j'amais douté que dans ces premiéres circonſtances du changement du notre ſort, dans cet âge d'or de notre fortune & de notre amour, Fanny n'ait été auſſi ſenſible que moi à l'eſpérance des plaiſirs qui étoient prêts à ſe raſſembler autour de nous, & que la nouveauté du moins d'une ſituation qui nous promettoit tant de délices, ne fît ſur elle une vive

impreſſion. Dans les tendres entretiens que nous nous ménagions pluſieurs fois le jour, j'obſervois que ſon ame étoit auſſi pénétrée de joïe que la mienne, & que ſi elle avoit à ſe faire quelque violence, c'étoit pour en modérer les tranſports. Cette vûë redoubloit les miens. Je l'exhortois à ne pas craindre d'être trop heureuſe, & à ſonger que des cœurs qui s'étoient livrez ſans ménagement à la triſteſſe, ne devoient pas ſe faire un ſcrupule de s'ouvrir ſans réſerve au plaiſir. Je parvenois ainſi par mes careſſes autant que par mes diſcours à lui faire développer tous les treſors d'amour & de joïe, qui ſembloient chercher encore à ſe cacher au fond du ſien ; & la fin de ces délicieux momens étoit toûjours de nous perdre dans les bras l'un de l'autre, avec ſi peu d'attention pour ce qui exiſtoit hors de nous, que la ruïne de l'Univers n'auroit pas fait de diverſion au moindre de nos ſentimens.

Cependant elle ne revenoit point de ces tranſports, ſans trouver auſſi-tôt dans ſa mémoire quelque ſujet de défiance & d'inquiétude, qui la ramenoit à des réfléxions plus ſérieuſes que les circonſtances ne paroiſſoient propres à les inſpirer. Il ſembloit qu'après s'être élevée au-deſſus des bornes de la nature par la force du plaiſir, elle ne retrouvât plus aſſez de liaiſon dans ſes idées pour revenir tout-d'un-coup au point d'où elle étoit partie ; & qu'un reſte de cette triſte habitude

de où elle avoit vécu si long-tems de se livrer à mille craintes vagues & mal éclaircies, déterminât naturellement l'attention de son ame vers quelque trace qui les renouveloit encore. Comme elle n'avoit rien de plus present ni de plus cher après moi, que sa fille, c'étoit sur elle ordinairement qu'elle tomboit dans ses agitations. Elle s'allarmoit des moindres nuages qu'elle avoit remarquez dans ses yeux, ou du plus leger changement qu'elle craignoit pour sa santé. La passion de Dom Thadéo, dont elle ne s'étoit pas d'abord effrayée plus que moi, lui parut capable ensuite de causer tôt ou tard quelque chagrin à Cecile. Elle m'en parla sérieusement. Dans quelque silence & quelque respect qu'il se fût toûjours contenu, elle apréhendoit que des soins si passionnez ne fussent importuns à sa fille, & elle m'aprit même que se faisant une étude continuelle de pénétrer ses sentimens, elle y avoit découvert des semences de chagrin & de tristesse qu'elle ne pouvoit attribuer à d'autres causes.

Je soûris de cette découverte, & l'interprétant différemment, je lui demandai si la mélancolie de Cecile étoit une marque bien sûre qu'elle se trouvât importunée des soins de son amant. Je lui faisois cette question avec beaucoup de tranquilité, parce qu'ayant déja réfléchi sur les suites d'une passion dont je remarquois continuellement les progrès, j'en avois si peu été allarmé, que je souhaitois

au contraire assez de bonheur à Dom Thadeo pour gagner l'estime de ma fille. En jettant les yeux sur l'avenir, je ne me croyois pas sûr d'obtenir en Angleterre ce degré de considération qui méne aux grandes alliances. Mes richesses n'effaçoient pas la tache de mon origine, sur-tout dans un tems où la mémoire de Cromwel étoit en horreur. Il me sembloit que le mariage de Cecile avec un Etranger, me mettroit à couvert de cette réflexion, & connoissant par des témoignages certains, la naissance & le rang de Dom Thadeo, je ne voyois d'ailleurs rien dans son caractére qui pût m'inspirer de l'éloignement pour sa personne. La reconnoissance que je lui devois étoit encore un prétexte. A toutes ces raisons j'en joignois une plus forte, qui venoit de ma tendresse infinie pour Cecile. Elle avoit goûté les douceurs de l'amour ; son cœur souffroit peut-être d'avoir perdu de si délicieux sentimens ; & dans un âge où la nature en fait sentir vivement le besoin, j'aurois voulu qu'elle n'eût pas sujet d'en regretter la privation.

Je fis gouter aisément toutes ses idées à Fanny. Elle entra aussi dans la pensée où j'étois que les aparences de tristesse, qu'elle remarquoit à sa fille, pouvoient venir de quelque altération dans son cœur, & elle se promit bien d'en démêler promptement la vérité. Mais nous en étions fort éloignez l'un & l'autre, lorsque nous la soupçonnions d'être sensible à l'amour, & toutes

tes nos conjectures n'auroient jamais pû nous faire atteindre à la cauſe de ſes peines.

Tranquiles néanmoins auſſi long-tems que nous les ignorâmes, nous reçûmes avec joye M. Briand, qui nous aportoit de nouvelles lumiéres ſur le plan de nos plaiſirs. Il revenoit accompagné de deux Gentilshommes François, à qui il avoit fait l'éloge de ma Famille, & l'ouverture du deſſein que j'avois de mener une vie délicieuſe à Paris. C'étoit, me dit-il, en nous les preſentant, les deux Seigneurs de la Cour qui en connoiſſoient le mieux tous les agrémens, & qui avoient le goût le plus rafiné pour les plaiſirs. Leurs premiéres offres répondirent fort bien à ce portrait. Ils me propoſérent le choix de ce qui étoit le plus en honneur à Paris, Lully pour la Muſique, avec les meilleurs inſtrumens de l'Opéra; cinq ou ſix gens de Lettres qui paſſoient pour d'agréables convives, & pluſieurs perſonnes renommées pour l'enjouëment de leur eſprit & de leurs maniéres. Quelques ſoupers, me dirent-ils, donnez de bonne grace à la compagnie qu'ils promettoient de m'amener, ſuffiſoient pour me rendre tout-d'un-coup célébre, & pour attirer bien-tôt chez moi la Cour & la Ville.

Je conçus par ce diſcours que la réputation d'homme libéral & magnifique étoit regardée comme une partie du bonheur, & je réſolus de mettre auſſi cet avantage au rang de mes plaiſirs. La partie de ſouper fut liée pour le même jour; & par

le zèle de mes trois Guides, tous les Convives qu'ils m'avoient nommez s'y trouvérent reünis. Il y manquoit des Dames Françoiſes ; mais l'ardeur dont j'étois rempli ne m'empêchoit pas de penſer que l'honneur de mon Epouſe demandoit plus de précaution dans ce choix, & n'ayant pas remis bien loin le projet que j'avois formé pour lui procurer des amies, je n'eus avec elle, dans cette premiére Fête, que les Dames qui habitoient ma maiſon. Elles étoient aſſez aimables pour faire oublier qu'elles étoient étrangéres. La politeſſe de mes Convives ne leur permit point d'en juger autrement. Après un Concert, digne en effet de la plus brillante Aſſemblée, on ſe mit à table ſous les auſpices de la magnificence & de joïe. Si tout ce qui fut offert m'attira de continuels éloges, l'ardeur avec laquelle tout fut accepté, dut me perſuader qu'ils étoient ſincéres. La converſation s'échauffa par degrez. Bien-tôt les recits agréables, les bons contes, les ſaillies fines & piquantes, ſe ſuccédérent ſans intervale. Cent ſortes de vins exquis entretenoient cette aimable chaleur, & l'excélence jointe à la profuſion dans les ſervices & dans les mets, étoit à tous momens un autre aiguillon pour la joïe comme pour l'apétit. Quoique je n'euſſe point dans le fond du caractére cette gayeté, qui porte à rire & à folâtrer, je me ſentis comme emporté par la force de l'exemple; & ſi je dûs m'en raporter aux aplaudiſſemens

que

que je reçus plus d'une fois, mes idées ne furent pas les moins rejoüiſſantes, ni mes ſaillies les moins heureuſes. J'étois enchanté de la ſatisfaction que j'en voyois reſſentir à Fanny, & le ſeul deſir de l'animer à la joïe, auroit ſuffi pour m'élever l'eſprit & l'imagination. La nuit nous parut trop courte au milieu des plaiſirs où le jour vint nous ſurprendre. Nous nous quittâmes ſi ſatisfaits les uns des autres; que toute l'aſſemblée brûlant de renouveler cet eſſai, il n'y eût pas un ſeul de mes Convives qui ne s'engageât à remplir conſtamment ſa place à ma table.

La carriére une fois ouverte avec tant de ſuccès, tous les projets de M. Briand parurent s'arranger d'eux mêmes, & chaque jour m'aporta, comme il l'avoit prévu, de nouveaux goûts & de nouvelles lumiéres. Ayant conçu par l'expérience, autant que ſur ſes principes, que la bonne chére eſt le vrai fondement de tous les autres plaiſirs, je me fis une Loi de n'épargner ni ſoins ni dépenſes pour ma table, & je pris, dans cette vûë, des meſures qui n'étoient pas encore fort communes à Paris. J'établis à grand frais des Pourvoyeurs, non-ſeulement dans les Provinces de France où la nature ſe diſtingue par l'excélence de quelque production, mais dans les Païs étrangers d'où je pouvois recevoir réguliérement quelque mets rare, ou quelque liqueur eſtimée. Ainſi tandis que le Nord me fourniſſoit les Poiſſons les plus exquis, je tirois du Midi mon gibier, & mes vins

du Levant. Je n'aurois pas souffert qu'on eût fait paroître devant moi un plat ou un flacon qui n'eût pas porté un caractére extraordinaire, & que mon maître d'Hôtel n'eût pas recommandé par un éloge.

L'expérience servit à me convaincre que je n'étois pas trompé dans l'opinion que j'avois des plaisirs de la table, & le mérite autant que le nombre des Convives que la réputation de la mienne m'attira tous les jours, ne me laissa point douter que tout le monde n'en eût la même idée. Ce fut de là que le reste de mes plaisirs tira son cours, comme d'une source vive & féconde où la joye se renouveloit sans cesse avec le goût de toutes sortes d'amusemens. Les parties de jeux & de promenades, les Bals, les Concerts, les Spectacles, venoient à la suite de ces délicieux festins. L'ordre n'en étoit réglé que par les desirs que le present faisoit naître, ou par les informations que je recevois des nouveaux amusemens de la Cour & de la Ville. Bien-tôt les femmes qui se liérent avec Fanny, lui composérent une Cour aussi nombreuse que la mienne. J'avois réüssi heureusement à lui procurer l'amitié & l'estime de Mdme. la Comtesse de** Cette Dame se faisant un mérite de lui amener ce qu'elle connoissoit de plus aimable dans son sexe, je vis en peu de jours ma Maison aussi brillante que Versailles. Mes apartemens étoient vastes, & meublez avec une magnificence Royale. Ce fut un

un ſpectacle charmant pour moi-même que cette multitude de beautez, qui s'empreſſoient de careſſer ma chére Epouſe, & qui formoient un cercle autour d'elle. Je ne pris point pour un langage flâteur, l'aveu quelles faiſoient de céder à ſes charmes. Fanny paroiſſoit au milieu de cette belle aſſemblée, comme une Reine auſſi aimable que riche & puiſſante, qui doit les reſpects qu'on rend à ſa perſonne plus qu'à ſa dignité, & qui ne s'attire ni la cenſure, ni l'envie, parce que tout le monde eſt porté à confeſſer qu'elle mérite les adorations qu'elle reçoit. Cecile partageoit les éloges qu'on prodiguoit à ſa mere. C'étoit pour moi un redoublement de ſatisfaction, car ces deux chers objets étoient comme confondus dans mon cœur, & je ne diſtinguois pas à laquelle des deux je ſouhaitois plus de plaiſir & de gloire.

Il ne me coûte point à confeſſer que dans cette premiére yvreſſe où je paſſai plus de trois mois, il ne me vînt pas même à l'eſprit que j'euſſe rien à deſirer de plus heureux. Le charme de tant de frivoles amuſemens m'avoit d'abord ſéduit par ſa nouveauté, & ſans avoir pénétré peut-être une ſeule fois juſqu'au fond de mon cœur, il m'avoit aſſez occupé l'eſprit, pour me perſuader qu'il n'y laiſſoit plus de vuide à remplir. S'il m'étoit arrivé quelquefois de me rallentir dans la recherche ou dans le goût de mes plaiſirs, mon ardeur n'avoit pas tardé à ſe ranimer,

par la penſée que le bonheur d'autrui ne dépendoit pas moins que le mien de mon attention & de ma conſtance ; & ce motif, qu'une paſſion incapable de ſe rallentir me rendoit ſans ceſſe preſent, avoit toûjours eu ſans doute beaucoup plus de force que ma propre inclination pour me porter au genre de vie que j'avois embraſſé. Ce n'eſt pas une excuſe que je prépare d'avance à l'étrange égarement dont j'ai commencé la deſcription. Je me dois ce témoignage, qu'ayant crû remarquer fort ſouvent des traces d'ennui & de laſſitude dans les yeux de Fanny & de Cecile, je n'avois jamais eu tant de zèle pour faire renaître leur vivacité, que dans ces momens où je craignois que leur dégoût ne vînt du relâchement de mes ſoins. J'avois pouſſé le deſir de les rendre heureuſes juſqu'à perdre alors toutes ſortes de ménagemens pour ma ſanté ; & cent fois il m'étoit arrivé de leur ſacrifier mon propre goût, pour leur propoſer des amuſemens que je croyois plus conformes à leur inclination qu'à la mienne.

Ces marques d'ennui & de langueur qui leur échapoient ſouvent, m'avoient quelquefois frapé juſqu'à me faire naître l'envie de leur en demander la cauſe ; mais voyant enſuite que leur complaiſance ſe ranimoit, & ne pouvant douter de leur ſanté, qui étoit dans ſa fleur la plus brillante, je m'arrêtois à croire que ces alternatives n'étoient que l'effet de cette douce fatigue qui ſuit ordinairement les plaiſirs. Alors

ma

ma joye croſſoit d'autant plus, que c'étoit une preuve de la douceur qu'elles trouvoiens à s'y livrer; & ſans me jetter dans d'autres réfléxions, je recommençois à les y inviter avec une nouvelle ardeur. Fanny, toûjours complaiſante à l'excès, me remercioit des ſoins que je prenois pour lui plaire, & ſe réduiſoit ſeulement à me demander quelquefois ce que je penſois de certaines parties qui m'avoient coûté beaucoup de frais & d'embarras. Moi, qui m'arrêtois bien moins à ce qu'elles étoient en elles-mêmes, qu'au plaiſir qu'elles avoient pû lui cauſer, je ne manquois point de prendre cette queſtion pour une marque du goût quelle y avoit trouvé, & je croyois la flâter beaucoup en les relevant par de grandes éloges.

Mais après s'être fait ſi long-tems violence, elle en vint par degrez à marquer une repugnance plus ouverte, ſur-tout pour les repas du ſoir, qui traînoient ordinairement fort loin dans la nuit. Elle prenoit occaſion des plus legéres incommoditez pour ſe retirer avec ſa fille; & lorſqu'elle avoit pû ſe dérober ainſi ſous quelque prétexte, perſonne n'auroit obtenu l'entrée de ſon apartement. Elle ne s'en livroit pas plûtôt au ſommeil. J'étois ſurpris, en ſortant de table aux heures de la nuit les plus avancées, de la trouver occupée d'une lecture, ou ſeule à méditer, tandis qu'elle avoit forcé Cecile de ſe mettre au lit pour ménager ſa ſanté. De quelques idées qu'elle fut alors remplie, elle prenoit un

visage riant à mon retour, & paroissant persuadée que je venois de goûter beaucoup de plaisir, elle me demandoit, d'un air si libre, les circonstances dont je m'étois le plus amusé, que je fus encore assez long-tems la dupe de cette fausse tranquilité. Je lui racontois en effet ce que j'avois trouvé de plus agréable dans les maniéres & dans les discours de mes convives. Je lui faisois la peinture des nouveaux visages ; & des caractéres singuliers. Je riois le premier, pour l'inviter à rire ; & rempli comme j'étois de mille choses réjoüissantes que j'avois entenduës, mes discour n'étoient ni pésans, ni ennuyeux. Elle paroissoit y prendre goût, & la seule crainte aparement de diminuer celui que j'affectois d'y prendre, l'empêchoit de me laisser apercevoir qu'elle en étoit importunée.

Il lui arriva dans cette intervale un accident qui servit encore à soutenir de ce côté-là mon illusion, mais qui m'aporta des lumiéres sur un autre intérêt dont je commençois à m'occuper fort sérieusement. Dom Thadeo, toujours aussi attentif à gagner mon estime par l'honnêteté de ses maniéres, qu'à s'insinuer dans le cœur de Cecile par son respect & par ses soins, amena un jour chez moi une Dame Espagnole accompagnée d'un homme de la même nation ; & les ayant laissez dans une Salle pour se donner le tems de m'aprendre ce qu'ils avoient à me demander, il vint me raconter en peu de mots,

mots leur avanture. C'étoient, me dit-il, deux perſonnes qu'il avoit connuës particuliérement à Madrid, & que le hazard lui avoit fait rencontrer depuis peu de jours. Leur deſſein étoit de paſſer en Angleterre, pour y joüir d'une liberté qu'ils ne pouvoient eſpérer de leur Patrie. Ils avoient beſoin d'une recommandation, & le deſir qu'il avoit de les obliger, l'avoit porté à leur offrir la mienne. Il ajouta qu'ayant penſé à les preſenter d'abord à mon Epouſe, qui prenoit plaiſir à parler quelquefois leur langage, & qui auroit eu la bonté ſans doute de me ſolliciter pour eux, il avoit été arrêté par des conteſtations dont il vouloit me faire le Juge avant que d'exécuter ſon projet : La Dame, continua-t'il, n'eſt pas d'une condition qui permette tout à fait à une femme d'un certain rang de ſe lier étroitement avec elle, & je la connois néanmoins ſi ſéduiſante, que Madame Cléveland, tendre & ſenſible comme elle eſt, aura peine à ſe défendre de l'aimer. Je ſuis perſuadé, ajouta-t'il, qu'elle trouvera de la ſatisfaction dans ſon entretien, c'eſt un amuſement que je voudrois lui procurer ; mais je me crois obligé de vous avertir qu'il conviendroit peu qu'elle la vît trop familiérement.

Pour en juger mieux, lui répondis-je, il faut que je commence moi-même par la voir, & paſſant avec lui dans la Salle, où il l'avoit laiſſée, je trouvai effectivement une femme dont la figure étoit auſſi

pré-

prévenantes que ſes maniéres & ſon langage. Elle m'expliqua avec moins de ménagement que Dom Thadéo, les raiſons qui la conduiſoient en Angleterre. C'eſt l'amour, me dit-elle en ſouriant ; une cauſe ſi interreſſante m'aſſure la protection de tous les cœurs ſenſibles. J'aime cet homme, ajouta-t'elle, en me montrant ſon amant ; on le perſécute en Eſpagne ; je renonce à ma Patrie pour le ſuivre. Ce diſcours, prononcé avec une grace admirable, & mille traits qui me firent juger auſſi avantageuſement de ſon caractére que de ſon eſprit, me diſpoſérent à lui rendre tous les ſervices qui dépendoient de moi. Je ne crus pas même que l'objection de la naiſſance fut une raiſon aſſez forte pour priver Fanny du plaiſir de voir une ſi aimable Eſpagnole. Le mérite répare la naiſſance. Je fis faire cette réfléxion à Dom Thadéo ; & prévenant moi-même l'Etrangére, je lui propoſai de paſſer dans l'apartement de mon Epouſe, qui l'entendroit parler volontiers dans une langue qu'elle ſçavoit parfaitement ; & d'une Nation à laquelle elle prenoit beaucoup d'intérêt.

J'avois quitté Fanny preſqu'au même moment. Je l'avois laiſſée dans une ſituation tranquile, & rien n'avoit été capable de la troubler. Cependant à peine eût-elle le tems de jetter les yeux ſur l'Eſpagnole, qu'elle pouſſa un cri perçant, & prenant ſa fille par la main, elle l'entraîna avec la derniére précipitation dans un Cabinet

qui

qui étoit au fond de ſon apartement. Madame des Ogéres, ma Belle-ſœur & Madame Lallin qui étoient avec elle, l'ayant ſuivie immédiatement, je demeurai ſeul avec Dom Thadéo & les deux Etrangers, qui ne furent pas moins ſurpris que moi de cette ſcène.

Le ſeul parti que j'eus à prendre, fut de les faire retourner auſſi tôt ſur leurs pas, & ſans pouvoir m'imaginer la cauſe d'un ſi prompt deſordre, je priai Dom Thadeo de faire un moment les honneurs de ma maiſon, tandis que j'allois m'informer de ce qui avoit allarmé mon Epouſe. Je le quittai pour prendre le chemin du Cabinet; mais en aprochant de la porte, je fus arrêté par Madame des Ogéres, qui en ſortoit bruſquement, & qui m'entraîna par la main. Dites-moi, commença-t'elle avec chaleur, ſçavez-vous qui vous venez de nous amener, & n'avez-vous pas dû prévoir l'embarras où vous nous avez jettez? Ce reproche me parut ſi obſcur, que dans le trouble où il me jetta moi-même, je la preſſai vivement de s'expliquer. Après les craintes, reprit-elle, que le ſouvenir de l'Iſle de Madére renouvelle tous les jours dans l'eſprit de Madame Cléveland, avez-vous pû lui preſenter une femme odieuſe, qui l'a expoſée au plus affreux péril dont le Ciel l'ait jamais délivrée? Je compris tout d'un-coup que c'étoit cette même Comédienne de Madrid dont Gelin avoit employé les artifices, & je ne fus pas ſurpris.

pris de la frayeur que sa presence venoit de causer à Fanny. M'ayant fait souvent raconter ce que j'en avois apris par les confessions de Gelin, elle avoit traité mille fois de miracle la force qu'elle s'étoit sentie dans cette dangereuse avanture, & jamais effectivement elle n'en parloit sans trembler. Sa frayeur redoubloit encore, lorsque joignant à cette pensée les maléfices que Gelin avoit tentez sur elle à Chaillot, elle songeoit que toutes les fureurs de l'enfer s'étoient exercées contre sa vertu, & qu'il avoit fallu des prodiges du Ciel pour l'empêcher d'en être la proye. Ces idées l'avoient quelquefois jettée dans des agitations qui m'avoient fait repentir de lui en avoir trop apris. Ainsi, reconnoissant mon imprudence, j'entrai dans le cabinet avec les plus tendres marques de chagrin, & je lui fis des excuses qui apaisérent facilement le sien. Il lui resta néanmoins, de la précipitation avec laquelle elle s'étoit levée, une douleur assez violente au pied pour la retenir pendant quelques jours dans son apartement. Mais loin de s'en affliger, elle tourna en badinage un accident qui devoit la priver des plaisirs que je lui préparois dans une nouvelle Fête dont on m'avoit donné l'idée, & cette affectation d'indifférence que j'attribuai à la crainte que son incommodité ne me causât trop d'allarmes, venoit uniquement de la satisfaction qu'elle avoit d'éviter les divertissemens qui lui étoient devenus insuportables.

Dom.

Dom Thadéo ſe reſſentit de ſa joye, par la facilité qu'elle eut à lui pardonner d'avoir été l'occaſion de ſa peine. Ses excuſes furent ſimples. Il ignoroit l'avanture de Fanny, & l'Eſpagnole qui ne s'attendoit à rien moins qu'à retrouver dans mon Epouſe l'Inconnuë qu'elle avoit voulu tromper à Madére, fut elle-même extrêmement ſurpriſe d'une rencontre ſi imprévûë. Il ſe défit d'elle ſur le champ, pour venir réparer une indiſcrétion dont on ne pouvoit juſtement lui faire un crime.

Mais cette avanture devoit avoir d'autres ſuites. Avec beaucoup d'étonnement, cette femme artificieuſe emporta un reſſentiment fort vif du mépris que mon Epouſe avoit marqué pour elle. La vengeance fut ſon premier deſir; & les vûës que cette paſſion lui inſpira s'accordant avec ſon caractére naturel, qui étoit l'envie de plaire, & de ſatisfaire ſa vanité par des conquêtes difficiles, elle forma le deſſein d'enlever ma tendreſſe à Fanny. Les lumiéres qu'elle avoit reçûës de Dom Thadeo ſur les qualitez de cœur & d'eſprit que mes amis m'attribuoient, lui firent trouver autant de gloire dans cette entrepriſe, que le motif de la vengeance lui fit eſpérer de plaiſir. Elle conçut que ce n'étoit pas aux voyes ordinaires qu'elle devoit avoir recours. La difficulté qui cauſa d'abord qulques embarras, fut celle de lier avec moi quelque commerce. Cependant ſes artifices ne l'abandonnérent pas au beſoin.

Dès

Dès le soir du même jour, je reçûs d'elle un billet fort pressant, par lequel elle me prioit, sous le nom d'une Dame Angloise qui avoit été dans la confidence de Cromwel, & qui avoit des secrets d'importance à me communiquer, de lui accorder quelques momens d'entretien dans un lieu qu'elle me désignoit. C'étoit celui où elle étoit logée. Il ne me vint pas la moindre défiance à l'esprit. Je connoissois le nom sous lequel elle m'écrivoit, & la civilité seule m'auroit conduit chez elle indépendamment de mille autres motifs. Je ne balançai point à m'y faire mener sur le champ dans mon Carosse. Elle avoit pris soin d'éloigner son Amant ; & pour prévenir sans doute le premier mouvement qui m'auroit pû porter à me retirer, en m'apercevant que j'étois trompé, elle m'attendoit dans le Cabinet le plus enfoncé de son apartement. J'y fus introduit au travers de plusieurs Chambres dont la propreté annonçoit une femme de distinction, & sa fortune la mettant en état aparemment de vivre avec une certaine splendeur, elle étoit dans un deshabillé des plus magnifiques & des plus galans. Je ne la reconnus pas tout-d'un-coup. Le préjugé où j'étois, joint au changement de sa parure, me porta d'abord à la saluër en Anglois, & je m'assis même auprès d'elle sans me remettre le moindre trait de son visage.

Cependant, comme elle n'avoit rien compris à quelques mots que j'avois prononcez

noncés dans une langue qu'elle ignoroit, elle ouvrit autrement la converſation ; & s'étant ſervie de la langue Eſpagnole, je ne pus demeurer plus long-tems dans l'erreur. Quelques marques d'étonnement qui m'échapérent auſſi tôt, ne l'empêchérent point de continuer ſon diſcours. Elle me conjura d'aprouver un artifice innocent, qui étoit bien pardonnable à la paſſion qu'elle avoit de me connoître, & à la néceſſité où elle étoit de ſe juſtifier. Le hazard lui ayant fait rencontrer à Paris Dom Thadeo, ſon ancien ami, elle n'avoit pû l'entendre parler de l'excélence de mon mérite, ſans être piquée d'une vive curioſité de me voir, & ce deſir s'etoit bien augmenté lorſqu'elle avoit apris que je pouvois lui rendre ſervice en Angleterre. Elle avoit eu quelque chagrin à la vérité de l'accuëil injurieux que lui avoit fait mon Epouſe ; mais quand elle eût pû prévoir une rencontre à laquelle elle s'attendoit ſi peu, n'ayant point de reproches à craindre, elle n'auroit pas penſé à l'éviter. Les efforts qu'elle avoit faits pour la retenir dans l'Iſle de Madére, méritoient bien moins ſa haine que ſa reconnoiſſance & ſon amitié. Affligée donc qu'un contretems ſi fâcheux m'eût obligé de la quitter ; & convaincuë par ſes propres yeux que le portrait qu'on lui avoit fait de moi n'étoit pas flâté, elle n'avoit pû réſiſter à l'impatience de me voir. Je devois pardonner le petit artifice qu'elle avoit employé à la vivacité

qui

qui eſt naturelle aux Eſpagnols, &, ſi elle l'oſoit dire, à l'aſcendant de ſon étoile qui n'avoit jamais laiſſé de liberté à ſon cœur à la vûë d'un homme de mérite. Elle me regardoit d'un air ſi tendre en me tenant ce diſcours, & ſa rougeur aidoit ſi adroitement le langage de ſes yeux, que ſi je n'euſſe point été prévenu ſur ſon caractére, l'amour propre m'eût perſuadé infailliblement qu'elle avoit conçû pour moi des ſentimens fort tendres; mais aſſez défendu par l'opinion que j'avois d'elle, je l'interrompis honnêtement pour lui faire perdre par ma réponſe, l'eſpérance qu'elle pouvoit avoir de me tromper.

Ici je confeſſe que ſoit dépit de voir ſes avances inutiles & réſolution de triompher de ma ſageſſe à toutes ſortes de prix, ſoit impétuoſité de tempéramment, ſoit excès d'artifice & d'impoſture, elle me mit par une ouverture ſans ménagement, dans la ſituation la plus délicate où le goût du plaiſir ait jamais expoſé ma vertu. Je m'étois levé pour la quitter. Elle m'arrêta par la main, & la ſerrant aſſez pour me fixer vis-à-vis d'elle, elle m'adreſſa toutes ces expreſſions paſſionnées qui ſont le plus vif langage de l'amour en Eſpagne. Ses yeux ſur leſquels je ne pouvois éviter de faire tomber les miens, ſembloient m'en aprendre encore plus que ſa bouche. Son teint s'étoit animé des plus belles couleurs. Tous ces charmes étoient expoſés à ma vûë, & je ne remarquois que trop qu'au moindre ſigne

de

de leur victoire, on étoit disposé à m'en laisser recueillir toutes les douceurs qui pouvoient me consoler de ma défaite. Dois-je faire cet aveu à mes Lecteurs ? Je fus trahi par mes sens, qui se révoltérent assez contre ma raison pour me faire tout craindre de sa foiblesse. Ils prirent tout-d'un-coup tant d'empire, que pensant moins à les combattre, qu'à justifier leur tyrannie, je mis en délibération si c'étoit me rendre coupable que d'accepter des plaisirs qui m'étoient offerts, & que je ne m'étois procurez par aucun desir qui blessât mon devoir. J'ignore quel eût été l'effet de cette réfléxion, si l'image de Fanny vint se presenter tout-d'un-coup à ma mémoire, n'eût comme changé la scène que j'avois devant les yeux. Je ne vis plus qu'elle ; & cette douce modestie qui accompagnoit toujours la tendresse de ses regards, me fit rougir d'avoir été sensible un moment à des caresses effrontées, & à un langage dissolu. Heureusement le Ciel permit pour confirmer mes forces, que Dom Thadeo se fit entendre dans la Chambre qui touchoit au Cabinet. Il venoit demander compte à Dona**, de l'avanture qui s'étoit passée chez moi, & sur laquelle son empressement de la quitter pour se rendre auprès de mon Epouse, ne lui avoit pas permis de recevoir d'elle tout l'éclaircissement qu'il desiroit. Je dégageai ma main de celles qui la retenoient encore : & tournant le dos avec une révéren-

ce

ce forcée, j'allai au-devant de Dom Thadéo, qui avoit été fort ſurpris de trouver mon Caroſſe à la porte. Il ne le fut pas moins de me voir paſſer rapidement en lui faiſant ſigne de me ſuivre. Etant deſcendu ſur mes pas, il ſe rendit à la priére que je lui fis de monter avec moi dans mon Caroſſe. Mon deſſein étoit de lui raconter de quel embarras j'étois heureuſement ſorti; mais la confuſion qui me reſtoit de ma foibleſſe, me fit naître tant de diſtractions tumultueuſes, que j'arrivai chez moi ſans avoir prononcé un ſeul mot. Les concluſions qu'il tira de mon ſilence, & qu'il me déguiſa pendant quelques jours, n'apartiennent point à cette partie de mon Hiſtoire.

Je ne reparus point aux yeux de Fanny ſans quelques ſentimens de honte, que la ſeule vuë d'une Epouſe ſi vertueuſe étoit capable de faire renaître. Cependant le feu d'un amour, qui n'en étoit pas plus altéré, eut bien-tôt conſumé ces foibles taches. Je repris auprès d'elle toute la tranquilité & toute la joye dont ſa preſence étoit pour moi comme une ſource inépuiſable. Son incommodité l'attachant à ſa Chambre, je déclarai que ma maiſon ſeroit fermée aux Etrangers juſqu'à ſa guériſon. Envain s'opoſa-t'elle à cette réſolution, qu'elle regardoit comme un ſacrifice que je lui faiſois de mes plaiſirs. Mon cœur ſentoit déja que tous les amuſemens auſquels je donnois ce nom ne le méritoient dans ſon abſence. Nous ſoupâmes enſemble dans ſon aparte-

ment

ment, & cet ordre dura auſſi long-tems qu'elle fut à ſe rétablir. Elle en parut ſi ſatisfaite, & ſes diſcours rendirent nos repas ſi enjoüés, que je la ſoupçonnai de ſe faire cet effort par complaiſance, pour me dédommager des plaiſirs dont elle s'imaginoit que je me privois pour elle.

Ce fut à la fin d'un de ces ſoupers domeſtiques, que je propoſai à Madame Riding de nous faire une relation ſuivie de ſes avantures & de celle de Cecile. Peut-être nous l'avoit-elle déja faite plus d'une fois toute entiére, mais par fragment & par parties, dans l'eſpérance où nous étions toûjours de ſatisfaire Milord Clarendon qui avoit ſouhaité qu'elle ſe fît en ſa preſence. Son abſence durant plus long-tems qu'il ne nous l'avoit fait eſpérer, je preſſai Madame Riding de ne pas différer davantage un recit qu'elle ſeroit libre de recommencer à l'arrivée du Comte : Elle nous ſatisfit dans ces termes.

Fin du Livre douziéme

HISTOIRE

HISTOIRE
DE Mr.
CLEVELAND.

LIVRE TREIZIE'ME.

IL ne m'eſt pas difficile de rapeler des événemens dont les traces ſubſiſteront toûjours dans ma mémoire. Mais en commençant un recit où je vous annonce beaucoup plus d'infortunes que de faveurs du ſort, je ſuis arrêtée par la crainte de mêler quelque amertume à l'heureuſe ſituation où vous êtes. N'exigez pas du moins que je renouvelle d'affreux ſouvenirs, que le changement de votre ſort doit avoir effacez. Je détache de mes avantures & de celles de Cecile, tout ce qui peut avoir quelque liaiſon avec les vôtres; & ſi j'ai quelque eſpérance de vous attendrir, c'eſt par les ſentimens d'une compaſſion ſi douce, qu'elle n'aura rien de pénible & douloureux.

Nous fûmes ſéparées de vous par les Roüintons. Je détourne les yeux de l'horrible image de nos premiéres frayeurs. La connoiſſance que ces Barbares eurent bien tôt de notre ſexe, nous mit à couvert

vert de leur furie. Ils nous réléguérent parmi leurs femmes & leurs malades, qui compoſoient une eſpéce d'arriére-garde à quelque diſtance de leur troupe. Nous n'y trouvâmes point d'autres marques de barbarie, que celles qui étoient naturelles à une nation ſi féroce, c'eſt-à-dire, que ne leur voyant pour nous aucune aparence de haine, je commençai à me flâter que notre vie étoit du moins en ſureté, & que de quelque côté qu'ils puſſent nous conduire, nous trouverions tôt ou tard l'occaſion de nous rejoindre.

Cette eſpérance s'accrut encore, lorſque je les vis attentifs à nous accorder les mêmes ſecours qu'à leurs femmes, & diſpoſez à porter Cecile, que ma groſſeur leur fit regarder aparemment comme un fardeau trop peſant pour mes forces. Mais le péril auquel ma laſſitude nous avoit expoſées, étoit trop preſent à mon imagination, pour me permettre aucun ménagement qui eut l'aparence de foibleſſe; ſi je m'étois arrêtée par un mouvement de deſeſpoir qui m'avoit fait ſuccomber à mes peines, & renoncer au ſoin de ma vie, je conçus qu'avec le précieux dépôt que le Ciel avoit remis entre mes mains, il ne m'étoit plus permis de penſer à mes propres maux, & qu'il falloit attendre du ſecours & des forces du même pouvoir qui me faiſoit comme une loi de m'en ſervir.

La réſolution que je formai, non-ſeulement de ſuivre la marche de mes Com-

pagnes ; mais de porter conſtamment Cécile entre mes bras, parut m'attirer quelques marques d'admiration, qui augmentérent mon courage en renouvelant ma confiance. Le chemin qu'on nous fit faire chaque jour ne fut pas auſſi long que je l'avois apréhendé. Tandis que la troupe des Sauvages faiſoit ſes excurſions ordinaires pour la chaſſe, nous avancions avec beaucoup de lenteur, & je m'apercevois vers le ſoir, par l'exactitude avec laquelle ils ne manquoient pas de nous rejoindre, que les lieux du repos étoient réglez. Ainſi, mes forces naturelles, la legéreté que j'acquis bien-tôt par la diminution de mon embonpoint, furent ſuffiſantes pour me faire réſiſter à la fatigue d'une longue marche. Je tentai plus d'une fois pendant la nuit de découvrir le quartier où vous étiez gardés, trop contente ſi j'étois parvenuë ſeulement à vous voir & à vous faire connoître notre ſituation ; mais ne pouvant vous chercher qu'au hazard, je rencontrois toujours quelques Sauvages, qui ſembloient s'imaginer que je m'étois égarée imprudemment, du moins ſi j'en juge par le ſoin avec lequel ils me faiſoient retourner auprès de mes Compagnes.

Je n'ai jamais compris dans quelles vuës ils firent un jour la ſéparation de leurs femmes, pour en laiſſer une partie derriére eux, tandis qu'ils continuérent leur marche avec le plus grand nombre. Je fus condamnée à reſter avec celles qui furent abandonnées.

données. Leur couleur ne permettant point de distinguer si c'étoit tristesse ou maladie qui les tenoit dans un certain abattement, je passai plusieurs jours dans une nouvelle sorte de frayeur, qui venoit autant de la crainte de quelque mal contagieux, que de l'incertitude du sort auquel nous étions réservées. J'avois remarqué qu'il nous étoit mort, dans un espace assez court, plusieurs femmes dont on avoit paru regretter la perte. Cette réflexion me portoit bien à croire que celles qu'on avoit laissées avec moi étoient menacées du même malheur, & qu'on n'en avoit pas porté ce jugement sans raison ; mais le Ciel ayant soûtenu heureusement la santé de Cecile & la mienne, je ne pouvois pénétrer ce qui nous avoit fait traiter avec la même rigueur. On nous avoit laissé d'ailleurs des provisions qui suffisoient pour nous entretenir long tems dans l'abondance ; & quoique les femmes auſquelles nous nous trouvions associées n'eussent pas vu partir sans regret, leurs Compagnes & leurs Maris, je n'avois pas remarqué ces transports éclatans, dont je me figurois qu'elles n'eussent pû se défendre, si elles avoient été persuadées qu'on les abandonnoit sans retour.

L'unique pensée à laquelle je crus devoir m'arrêter, fut qu'elles étoient atteintes en effet de quelque mal dont on craignoit la communication, & qu'on ne nous avoit laissé avec elles que pour les empêcher de se plaindre, qu'elles fussent traitées

avec moins de ménagement que des Etrangéres. Je ne doutai point de cette conjecture, lorsque j'en vis quelques-unes mourir presque subitement, & les autres si peu effrayées de ce spectacle, qu'à peine s'éloignoient-elles des cadavres qui venoient d'expirer à leurs yeux. Elles demeuroient dans la même indolence, occupées par quelque rêverie profonde, ou fixées par une pesanteur léthargique, qui les rendoient comme insensibles à ce qui se passoit autour d'elles. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-unes à qui la force & la légéreté paroissoient revenir. Elles se levoient alors avec une vivacité surprenante; mais loin de s'arrêter près de leurs Compagnes, ou de penser à leur offrir quelque secours, elles prenoient rapidement le chemin qu'elles avoient vu prendre à leurs maris, & seules ou accompagnées, elles s'éloignoient & ne reparoissoient plus.

Quelque incertitude qu'il y eut dans mes premiéres conjectures, elles m'inspirérent assez d'effroi pour me faire prendre de justes précautions contre le danger. Je me retirai avec Cecile à quelque distance de la troupe; & je ne négligeai pas le soin d'emporter une provision de vivres. La liberté qu'on me laissa de m'écarter, fut une autre preuve qui me fit juger de la grandeur du mal. Je m'occupai pendant quelques jours du triste spectacle qui frapoit continuellement mes yeux. Enfin, la vuë de celles qui paroissoient revenir à elles-mêmes, & qui prenoient aussi-tôt la fuite,

me

me fit naître deux pensées ; l'une, que de quelque nature que fut leur maladie, elles se croyoient sauvées du péril lorsqu'elles étoient échapées aux premiéres atteintes ; l'autre, que les sauvages ne pouvoient être fort éloignez, puisqu'elles se hazardoient seules à les suivre. Dans une situation où je devois craindre à tous momens que l'air seul n'aportât la contagion jusqu'à nous, il me vint à l'esprit de regagner aussi notre troupe, que je me figurois ou déja renduë dans son habitation, ou campée à peu de distance. Ce parti me parut si facile, & dans quelque vuë que les sauvages nous eussent laissez avec leurs femmes, il y avoit si peu d'aparence qu'ils s'offensassent de nous voir de l'empressement pour marcher à leur suite, que je me determinai à partir sur les traces de la premiére femme, qui pourroit me servir de guide.

Il s'en échapa deux dès le même jour, & je ne manquai point une si belle occasion. Mais je n'avois pas prévu que leur viteſſe surpasseroit la mienne ; la joye sans doute de se voir délivrées d'une situation terrible, les faisoit courir avec la legéreté d'un oiseau, tandis que ma pesanteur naturelle & le fardeau précieux dont j'étois chargée, rendoient ma marche extrêmement difficile. Je les perdis de vuë en peu de tems. Mon courage n'en fut point refroidi. Je me flâtai que dans l'inégalité du terrain, elles reparoîtroient par intervales, ou que les vestiges de leurs pas suffiroient

pour me conduire, & quand j'aurois perdu cette espérance, je n'en aurois pas été plus tentée d'abandonner mon entreprise. Toute autre extrêmité ne devoit-elle pas me paroître plus douce que celle que j'évitois par la fuite, & quels motifs n'étoit-ce pas d'ailleurs que le desir de vous rejoindre & la crainte d'être séparée de vous pour jamais ; ajoutez qu'après avoir perdu mes deux guides, & m'être efforcée inutilement de les arrêter par mes cris, je pensois encore qu'il pouvoit arriver à quelqu'autre femme de se mettre en marche par le même chemin, & de me rendre ainsi le secours qui m'avoit manqué.

Je continuai donc d'avancer, en jettant avec une ardeur égale les yeux devant & derriére moi ; & plus fatiguée par mon inquiétude que par les difficultés du chemin, la pensée de me reposer ne m'entra point dans l'esprit jusqu'à la fin du jour. Mais, remarquant enfin que le Soleil baissoit sur l'horison, je tombai dans des frayeurs beaucoup plus vives que toutes celles qui m'avoient agitée. Quelle ressource pour une femme timide, dans une si affreuse solitude ! Quel reméde même contre la faim & la soif, qui commençoient à me presser ! Le cher enfant que je portois dans mes bras avoit été enséveli jusqu'alors dans un profond sommeil, & l'agitation de la marche n'avoit servi qu'à le rendre plus tranquile ; mais la nature déclarant bien-tôt ses besoins par

par des cris & des larmes, ce fut un nouvel avertiſſement du déplorable état où je touchois, & dont il ne ſe preſentoit rien qui pût me garantir. Cependant ayant conçu que le deſeſpoir n'étoit propre qu'à précipiter tous les maux qui me menaçoient, je m'armai d'une conſtance que je croirois impoſſible dans la même extrêmité, ſi elle n'étoit immédiatement l'ouvrage du Ciel. J'étendis mes regards autour de moi pour découvrir quelque lieu commode, où je puſſe me réfugier avant les ténèbres. J'en aperçus un qui me parut tel que je le deſirois, avec cette heureuſe circonſtance, qu'il étoit proche d'un ruiſſeau, & qu'il nous offroit ainſi tout-d'un-coup de quoi ſoulager le plus preſſant de nos beſoins. Mais avant que de m'y rendre, je dépoſai un moment mon fardeau ſur le gazon qui m'environnoit, & me proſternant devant le Ciel, dont le ſecours étoit deſormais mon unique eſpérance, je lui adreſſai, dans l'amertume de mon ame, tout ce que je crus capable de l'attendrir en notre faveur; enſuite me tournant vers l'innocente créature qui continuoit de m'exprimer ſes néceſſités par des larmes; ne crains rien, lui dis-je, auſſi long-tems que la vie me ſera conſervée, car ma tendreſſe m'inſpire un moyen infaillible de ſoutenir la tienne; mais ſi je ſuis condamnée à périr dans cet horrible deſert, puiſſe le Ciel t'accorder les ſecours qu'il m'aura re-

fusez ! Je gagnai aussi-tôt l'asile que la Nature m'offroit, dans un lieu où la malice des Hommes n'avoit jamais profané ses tresors. Quelques arbres distribuez sans ordre formoient un bois de peu d'étenduë, & la vuë le pénétrant tout-d'un-coup, il n'inspiroit point l'horreur que l'obscurité cause à l'entrée d'une épaisse Forêt.

L'excès de ma soif me fit penser d'abord à l'éteindre. Je m'aprochai du ruisseau, & je remarquai avec joïe qu'il étoit rempli de poissons, que ma presence n'éfrayoit pas. Après avoir satisfait ma soif, je ne doutai point que je n'en pusse tirer le même secours contre la faim, & sentant de quelle importance il étoit de conserver mes forces, je pris heureusement divers poissons, que je ne desespérai pas de rendre propres à ma nourriture. Mais j'étois occupée d'un soin plus pressant. Le jour aprochoit de sa fin. Quelques goutes d'eau que je fis avaler à Cecile, ayant arrêté ses pleurs, je pensai à la mettre à couvert pendant la nuit. Trois arbres qui formoient un triangle régulier, me parurent favorables à mon dessein. J'entourai de feüillages l'espace qu'ils contenoient, & je composai pour elle & pour moi, un lit qui pouvoit nous défendre des injures de l'air.

C'étoit la connoissance que j'avois des périls de la nuit qui m'avoit fait commencer par ce soin. J'avois remarqué qu'après les chaleurs du jour, l'excès de la fraîcheur étoit pernicieux aux Sauvages mêmes, &

& les précautions que j'avois vû prendre aux Roüintons, s'accordoient là-dessus avec mon expérience. Je fais cette remarque pour justifier ma conduite. Dans un grand nombre de nécessités pressantes, je donnois le premier rang à celles qui l'étoient le plus; & quoique la faim en fût une aussi qui commençoit à se faire vivement sentir, je m'imaginois qu'ayant pris quelques alimens avant mon départ, ils suffiroient avec un peu de constance pour me soutenir jusqu'au lendemain. Bien-tôt la fin du jour ne me laissa plus d'autre lumiére que celle de la Lune. Je n'espérai point dans cette obscurité de pouvoir recuëillir ce qui m'étoit nécessaire pour allumer du feu. Ainsi comptant que le sommeil supléroit pendant le reste de la nuit, au défaut de nourriture, je me renfermai avec Cecile dans la retraite que j'avois préparée.

Mais j'éprouvai presqu'aussi-tôt des maux que je n'avois pas prévûs. Une faim dévorante m'ôta toute espérance de repos, & devenant à la fin un suplice insuportable, elle me força de manger les poissons que j'avois conservez, sans autre préparation que de m'être couché dessus pendant une heure ou deux, pour diminuer leur crudité par ma chaleur naturelle. Je me trouvai aussi-bien de ce misérable repas, que des meilleurs mets. Cecile ayant paru jusqu'alors assez tranquile, je commençois à me flâter d'obtenir un peu de repos, & j'écartois même toutes les idées

affligeantes qui pouvoient le troubler, dans la seule vuë de conserver ma santé & mes forces, qui faisoient tout le fond de mes espérances. Mais les cris de cette petite infortunée, m'avertirent bien-tôt qu'elle éprouvoit les tourmens dont je venois de me délivrer. Quelle aparence de lui procurer le même soulagement ! Je le lui offris néanmoins, & l'avidité avec laquelle elle parut le recevoir, me fit encore mieux connoître l'excès de ses besoins. Cette pensée arrêta mes mains. La nourriture que je lui offrois me parut moins propre à la soulager qu'à précipiter peut-être la fin de ses jours, & à m'ôter par conséquent le seul bien qui me faisoit encore aimer la vie. Dans un embarras si cruel, je me rapelai la promesse que je lui avois faite en presence du Ciel, & dont je n'avois pas crû l'éxécution si proche. C'étoit une idée qui m'étoit restée de quelque ancienne lecture. Je pris Cecile entre mes bras, & regagnant le bord du Ruisseau à la clarté de la Lune, je fis pour elle ce quelle ignore encore, ce que j'ai enséveli jusqu'à present au fond de mon cœur, & ce que je ne vous révélerois pas même aujourd'hui, si je ne m'étois engagée à ne vous cacher aucune circonstance de nos avantures. Un mauvais couteau que j'avois conservé dans toutes mes routes, me servit à m'ouvrir la veine du bras, au hazard sans doute de me causer une blessure dangereuse. Mon sang ayant commencé aussi-tôt à couler

couler avec abondance, je le reçus dans le creux de ma main, & le tempérant par quelques goutes d'eau que j'y mêlai, je fis avaler cette étrange liqueur à ma chére Cecile. Elle en prit trois fois avec une ardeur qui me confirma ce que j'avois penſé de ſes beſoins. Sa tranquilité revint auſſitôt avec ſes forces. J'avouë que mes larmes couloient auſſi rapidement que mon ſang pendant cette triſte opération ; mais c'étoit de la tendreſſe de mon cœur qu'elles venoient plus que de mon incertitude ou de ma crainte. Je l'embraſſai mille fois, après lui avoir rendu un ſervice qui ſembloit m'attacher encore plus à elle & me la rendre plus chére. Je retournai enſuite dans ma retraite où nous paſſâmes tranquilement le reſte de la nuit.

Fanny, Cecile, moi-même, & tout ce qu'il y avoit de témoins d'un recit ſi extraordinaire, nous avions été comme effrayez des préparations par leſquelles Madame Riding avoit commencé ; & dans l'inquiétude de ce qui devoit les ſuivre, nous l'avions écouté avec une attention qui ne nous avoit pas permis de reſpirer. Mais ſortant tous à la fois de cette ſituation, nous nous levâmes en tumulte autour d'elle pour lui marquer autant d'admiration que de tendreſſe & de joye. Fanny lui ſerroit les mains, ſans pouvoir exprimer ce qu'elle ſentoit. Cecile étoit ſuſpenduë à ſon coû, & recommençant ſans ceſſe à l'embraſſer, elle ne trouvoit pas plus

d'expreſſions que ſa Mere. Tous les autres la félicitoient d'une action dont l'Hiſtoire ne fournit peut-être aucun exemple. Enfin, j'interrompis ces acclamations, & plus ému que perſonne par l'étenduë que je donnois à mes réflexions : O ! généroſité, m'écriai-je, qui ſurpaſſe tous nos éloges ! Mais c'eſt à moi que les félicitations doivent être adreſſées. A toutes les faveurs dont le Ciel me comble, il joint donc le bien ineſtimable de trouver dans mes Amis une ame héroïque, & des épreuves de conſtance & de zèle, qui ſuffiroient ſeules pour faire le bonheur d'un cœur ſenſible ? Madame Riding me ſuplia de modérer ce tranſport, & croyant ſes ſervices trop payez, me dit-elle, par des témoignages de reconnoiſſance qui lui étoient plus précieux que ſon ſang, elle nous demanda un renouvellement d'attention pour la ſuite de ſon recit.

Le retour de la lumiére, reprit-elle, m'aporta des conſolations qui me firent perdre le ſouvenir de cette fâcheuſe nuit. Après avoir apréhendé de mourir par la privation des néceſſités les plus communes, il me fut bien doux, aux premiers rayons du Soleil, lorſque mon inquiétude m'eût fait parcourir le petit bois qui touchoit à ma cabane, de trouver quantité d'arbres qui portoient naturellement d'excélens fruits, & ſur les bords d'un ruiſſeau une multitude prodigieuſe de nids, qui contenoient ou des oiſeaux nouvellement éclos, ou des œufs encore plus propres à nous

ſervir

servir de nourriture. Les Rouintons négligeant des alimens si legers, ce ne fut point leur exemple qui me donna la hardiesse d'en faire l'essai ; mais je me souvins que nous l'avions fait heureusement avec les Abaquis. Il me manquoit du feu. Un champ voisin me fournit des cailloux, & le tronc des arbres une mousse propre à s'embraser par la chaleur des étincelles. Je mis sur le champ toutes mes découvertes en usage. Mon industrie m'en fit tirer tant de succès, que je me rassurai sur toutes les craintes qui m'avoient allarmée.

C'étoit un malheur de moins ; mais la liberté d'esprit que je me sentis renaître, ne me rendit que plus de sensibilité que tout le reste de mes infortunes. Le seul doute de votre sort étoit capable de me causer seul une mortelle agitation, & cent fois, dès les premiers jours, je me sentis portée à me remettre en marche pour vous suivre à toutes sortes de risques. Les espérances qui pouvoient me retenir, ne portant que sur les femmes que j'avois laissées derriére moi, il me sembloit que je gagnois peu à les attendre, & que la même dureté ou les mêmes erreurs qui en avoient rendu deux sourdes à mes cris, ne me permettoient guéres d'espérer plus de compassion de leurs pareilles. Cependant cette ressource me parut encore préférable aux dangers où je m'exposois en partant sans guide ; & je ne l'abandonnai qu'après avoir passé inutilement plusieurs jours à l'attendre.

Le

Le fruit que je tirai de ma premiére épreuve, fut d'aprendre à me paſſer du ſecours d'autrui pour découvrir & pour préparer mes alimens. Cette facilité que j'acquis avec peu de travail, fortifia mon courage lorſque je me déterminai à partir. J'étois perſuadée qu'après une ſi longue route que nous avions faite avec les Sauvages, nous ne pouvions être fort éloignées de leurs habitations. J'avois déja fait ce raiſonnement en voyant leurs femmes s'échaper ſeules, & ma penſée eſt encore aujourd'hui qu'elles ne ſe ſeroient point écartées ſans avoir quelque certitude de leur route. D'un autre côté, la preſence de la mort avoit pû leur faire entreprendre quelque choſe au hazard, & cette alternative, ſur laquelle je raiſonnois auſſi, ne faiſant que groſſir à mes yeux le péril, je ne voyois de part & d'autre que des raiſons preſſantes d'avancer, ſoit pour m'aſſurer le bonheur de vous rejoindre, qui étoit mon unique deſir, ſoit pour vous dérober au danger de la mort que nous n'avions pû éviter que par la fuite. Enfin l'inſpiration du Ciel; qui ne manque point d'entrer ſans doute dans les entrepriſes où ſa Providence eſt ſi particuliérement interreſſée, ſes vuës ſur Cecile & ſur moi, des conſeils plus profonds & plus ſages que toutes mes réflexions, me déterminérent à marcher devant moi, ſans autre guide que ma tendreſſe pour Cecile & mon courage.

Le chemin que je fis chaque jour fut propor-

proportionné, non-seulement à mes forces, mais encore aux commodités qui s'offroient pour passer la nuit. Ainsi sans avoir de régle sûre pour juger de la longueur de ma route, je me figure que je n'ai jamais fait plus de quatre lieuës dans un même jour. Mais quelle idée prendrez-vous de l'espace que j'ai parcouru, si je vous aprens que j'ai marché près d'une année entiére, en m'obstinant toujours à suivre la même méthode. Il me devint trop clair, après quelques jours de marche, que j'avois manqué vos traces, & je perdis tout-à fait l'espoir de vous retrouver avec les Rouintons. Je n'osois arrêter mes pensées sur d'autres sujets de crainte, qui regardoient la sûreté de votre vie. Cherchant au contraire à me persuader que vous auriez employé tous vos soins pour vous dérober aux caprices de ces Barbares, j'aimois à penser que vous aviés pris comme moi le parti de traverser l'immense desert où j'étois, & je me repaissois quelquefois de l'espoir de vous rencontrer. J'avois du moins celui de vous rejoindre dans quelque Port, vers lequel je m'imaginois toujours avancer. En un mot, je fermois les yeux sur tout ce qui étoit capable de me jetter dans un affreux desespoir, pour ne les ouvrir qu'à des motifs vagues de consolation & d'espérance qui eurent la force de calmer mon imagination.

Il ne faut pas douter que marchant sans lumié-

lumiéres & ſans régle, je n'aye fait ſouvent de vaſtes circuits qui m'ont peut-être ramené ſur mes pas. Les rivieres, les montagnes, les forêts épaiſſes m'arrêtoient néceſſairement, & je prenois le parti de les cotoyer par de longs détours. Un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, & qui m'a pénétré mille fois d'étonnement, c'eſt qu'au milieu d'un deſert, qui eſt la retraite des bêtes les plus farouches, il ne me ſoit jamais arrivé d'en trouver une qui ait pû me cauſer de l'épouvente; & par une autre faveur dont je ne reſſentis pas moins le prix, mon imagination comme fermée à toutes ſortes de craintes, ne ſe repreſenta pas même ce qui auroit éte capable de l'allarmer. Si les cris de ces monſtres frapérent quelquefois mes oreilles pendant la nuit, c'étoit de ſi loin que l'impreſſion n'en fut jamais aſſez forte pour troubler mon repos. Cependant la commodité des arbres me faiſoit choiſir ordinairement mon aſile à l'entrée du premier bois que j'apercevois vers la fin du jour. Je me déterminois toujours pour quelque triangle, par la facilité que j'avois à le munir de branches & de feüillages; à moins que le hazard ne me fît découvrir à l'abri d'une colline ou d'un rocher, quelque grotte, dont il m'étoit encore plus facile de boucher l'ouverture. Dans ma marche je choiſiſſois auſſi pour me repoſer au milieu du jour, la côte de quelque forêt

où

où je me sentois attirée par l'ombre & la fraîcheur. J'aurois apréhendé de m'y engager ; mais je n'en étois pas plus tranquile, lorsque j'étois couverte par une barriére si épaisse. Il ne manquoit rien à mes desirs, s'il se trouvoit à peu de distance quelque fontaine ou qnelque ruisseau. Avec la facilité d'y aprêter nos alimens, j'avois celle de rafraîchir Cecile dans les flots d'une eau pure, ce soin me paroissoit aussi utile à sa santé, qu'il étoit nécessaire à la propreté continuelle où je m'efforçois de l'entretenir. Dans les chaleurs excessives, qui me faisoient craindre qu'une peau mal aprêtée ne fût pour elle une couverture incommode, je l'envelopois de fleurs & d'herbes odoriférantes. Vous l'auriez prise pour l'Amour, paré des simples ornemens de la nature. Sa langue commençoit à se délier. Quelques mots que je lui faisois déja prononcer, ses tendres soupirs, ses innocentes caresses, faisoient pendant des heures entiéres mon amusement & ma consolation. Je m'accoutumai tellement à cette vie sauvage, que lassée de mes courses, & charmée de certains lieux où la nature m'offroit ainsi tout ce qui convenoit à mes nécessités presentes, j'aurois pris aisément le parti d'y fixer pour jamais mes pas & mes desirs, si l'espérance de vous rejoindre n'eût sans cesse ranimé mon courage contre toutes les difficultés qui me restoient à surmonter.

Elles devoient néanmoins changer de nature

nature. J'étois deſtinée à goûter une eſpéce de repos, qui n'auroit point été ſans agrément après de ſi longues fatigues, s'il n'avoit été empoiſonné par d'autres inquiétudes. Mon recit n'a pû flâter juſqu'à preſent que la tendreſſe de votre cœur par les douceurs de la compaſſion. Attendez-vous ici à la ſurpriſe que des événemens merveilleux ſont capables d'inſpirer.

Fin du Tome ſeptiéme.